

Précis analytique des travaux  
de l'Académie des sciences,  
belles-lettres et arts de  
Rouen

Académie des sciences, belles-lettres et arts (Rouen). Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. 1973.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

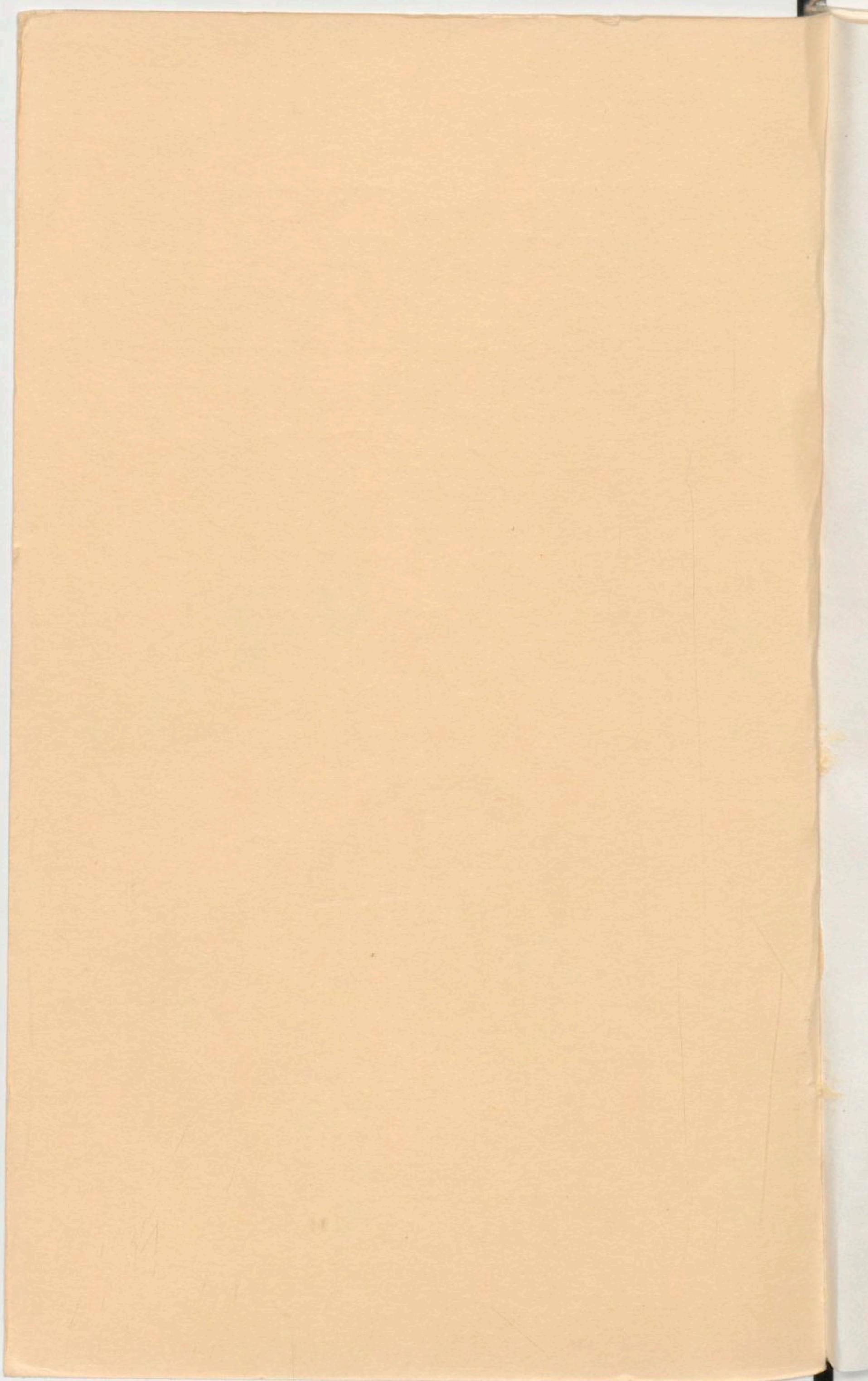
**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:reutilisationcommerciale@bnf.fr).

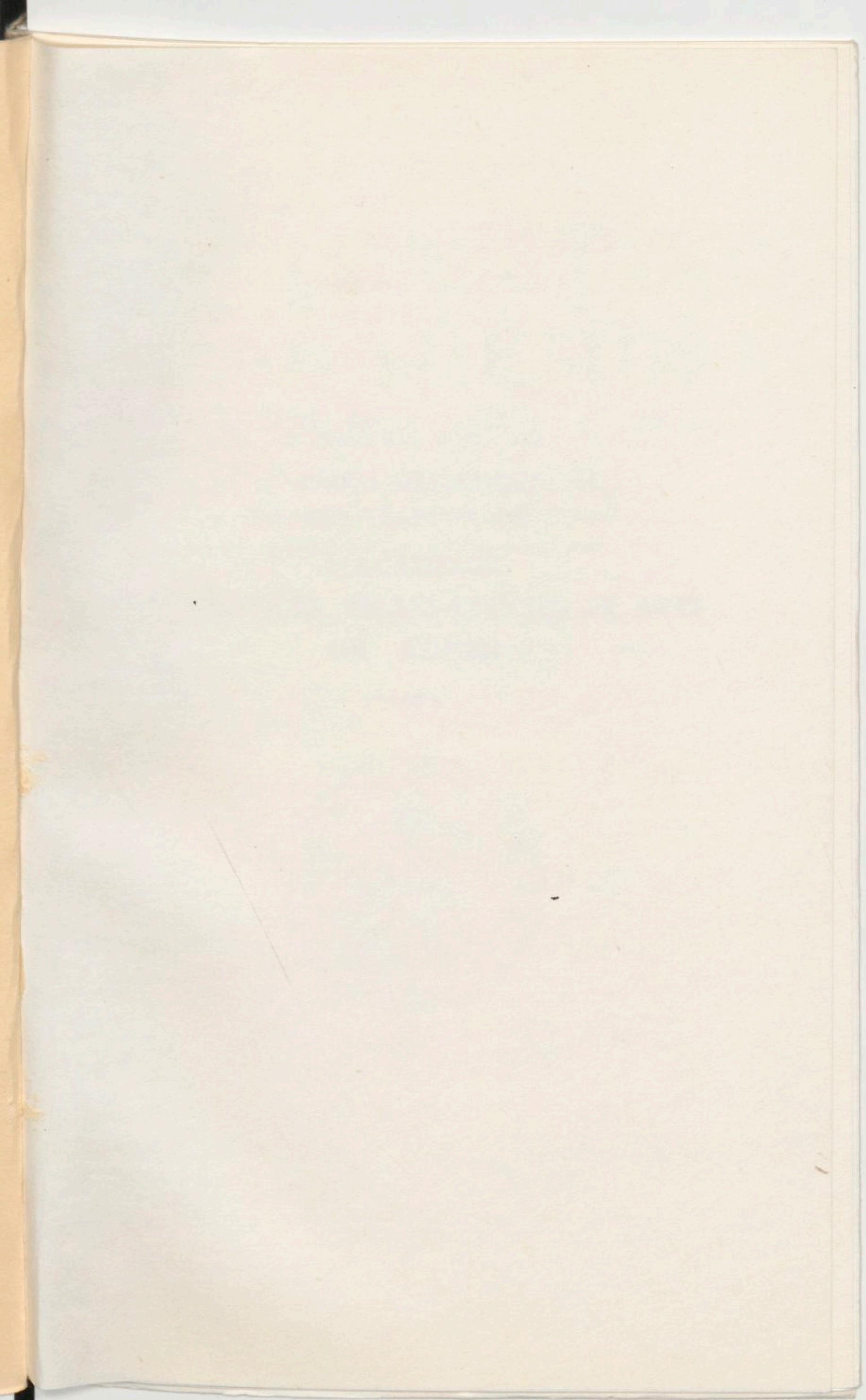
PRÉCIS ANALYTIQUE  
DES TRAVAUX DE  
L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES  
BELLES-LETTRES  
ET ARTS  
DE ROUEN

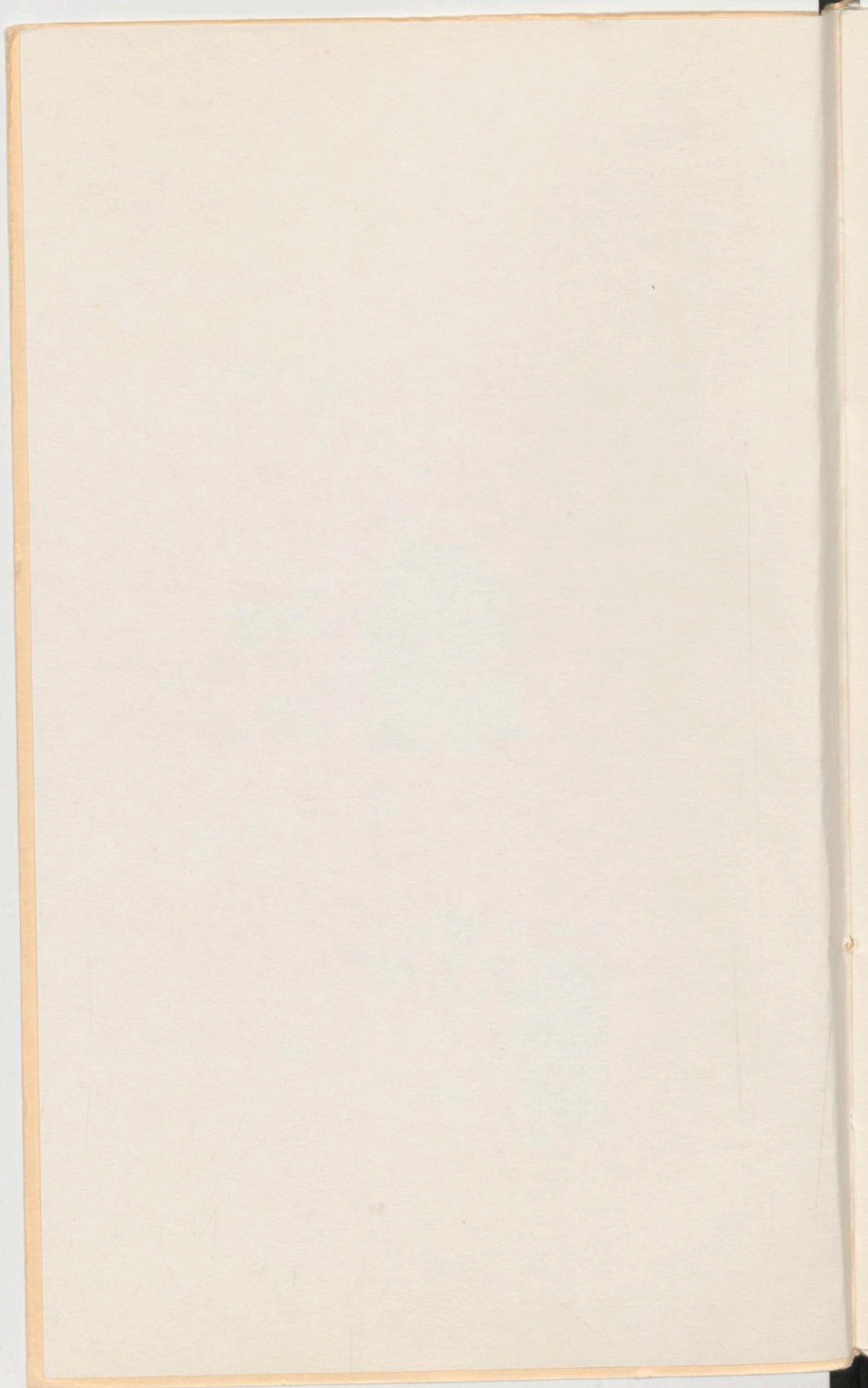
1973



FÉCAMP  
L. DURAND & FILS  
1975

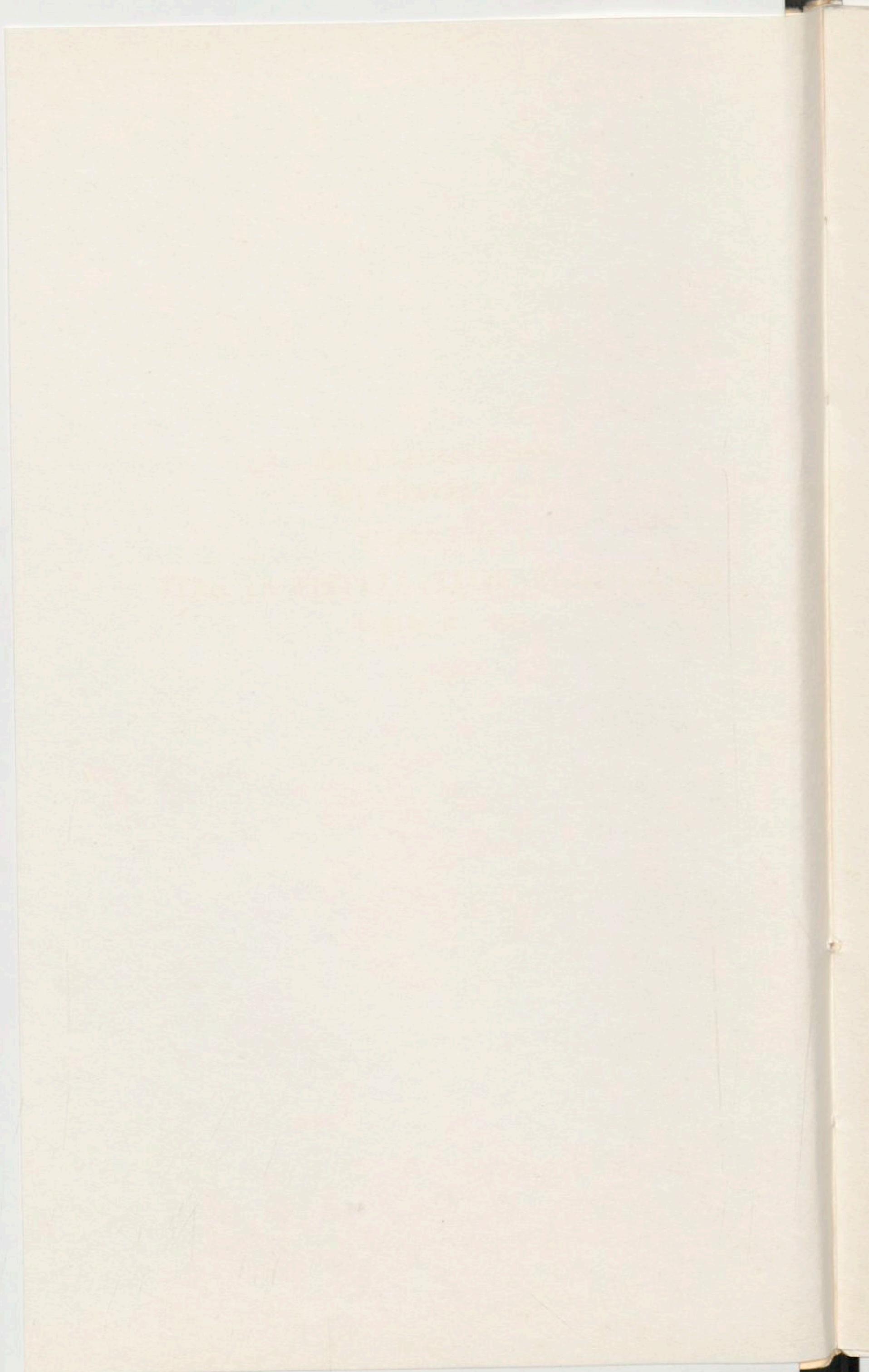






PRÉCIS ANALYTIQUE  
DES TRAVAUX DE  
L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE ROUEN

1971



PRÉCIS ANALYTIQUE  
DES TRAVAUX DE  
L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

PRÉCIS ANALYTIQUE  
DES TRAVAUX DE  
L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE ROUEN

1973



ÉDITION - L. BÉGIN & FILS  
PARIS - 4, PLACE DES BONAPARTE, 82  
1973

ARTICLE 59 DES STATUTS

L'Académie déclare laisser à leurs auteurs toute la responsabilité des opinions et des propositions consignées dans les ouvrages lus à ses séances ou imprimés par son ordre.

Cette disposition sera insérée, chaque année, dans le *Précis* de ses travaux.

— 177 —

PRÉCIS ANALYTIQUE  
DES TRAVAUX DE  
L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE ROUEN

MEMBRES D'HONNEUR  
1973



FÉCAMP - L. DURAND & FILS

PARIS - A. PICARD, RUE BONAPARTE, 82

1975

PRÉCIS ANALYTIQUE  
DES TRAVAUX DE  
L'ACADÉMIE  
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

1973



ÉDITEUR - L. DURAND & FILS  
PARIS - 4, RUE BOISSIERE, 33  
1973

TABLEAU  
de  
L'ACADEMIE DES SCIENCES,  
BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN  
(au 31 Décembre 1973)

---

MEMBRES D'HONNEUR

- M. LE PRÉFET DE LA SEINE-MARITIME.
- M. LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE.
- M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR D'APPEL DE ROUEN.
- Mgr L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.
- M. LE MAIRE DE ROUEN.
- M. LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA 23<sup>e</sup> DIVISION MILITAIRE.

MEMBRES TITULAIRES RÉSIDANTS

- M. Marcel LANQUETUIT, ✱, I 🌿, compositeur de musique, titulaire du grand orgue de la Cathédrale (9 mars 1934).
- M. René-Gustave NOBÉCOURT, O ✱, 🏛️, 🏛️, historien (12 mai 1939).
- M. Robert TROUDE, ✱, 🏛️, I 🌿, agrégé de l'Université, professeur honoraire au Lycée Corneille (28 novembre 1942).
- M. René ROUAULT DE LA VIGNE, O 🌿, vice-président de la Société de l'Histoire de Normandie (7 juin 1947).
- M. Victor BOUTROLLE, O ✱, notaire honoraire (25 octobre 1947).
- M. Pierre-Maurice LEFEBVRE, ✱, A 🌿, 🏛️, architecte D.P.L.G. (19 juin 1948), vice-président de la Commission départementale des Antiquités.
- M. Raymond QUIBEL, I 🌿, artiste peintre (11 février 1950).
- M. Jacques LIGER, O 🌿, docteur ès sciences (13 janvier 1951).
- M. Pierre PETITCOLAS, C ✱, 🏛️, 🏛️, docteur ès sciences (10 janvier 1953).
- M. Robert BLONDEL, O ✱, C 🌿, industriel, président de la Société Industrielle (14 février 1953).
- M. Louis HÉDIN, ✱, ingénieur agronome (21 mai 1955).
- M<sup>lle</sup> Elisabeth CHIROL, ✱, 🌿, 🏛️, diplômée de l'Ecole du Louvre, conservateur des Musées départementaux de la Seine-Maritime (10 décembre 1955).
- M. André ROBINNE, O ✱, 🏛️, architecte, président d'honneur du Conseil régional de l'Ordre des Architectes (29 mai 1958).

- M. Pierre SEMENT, assureur conseil, président honoraire de l'Ecole Sociale (17 octobre 1959).
- M. Daniel LAVALLÉE, professeur au Lycée Fontenelle (13 février 1960).
- M. André RENAUDIN, ✱, O 🌿, journaliste honoraire (27 mai 1961).
- M. Charles SCHNEIDER, ✱, 🏰, 🌿, président de la Société normande d'archéologie préhistorique et historique et membre de la Commission départementale des Antiquités (17 février 1962).
- Dom René HESBERT, ✱, 🏰, moine bénédictin de Solesmes en résidence à l'abbaye de Saint-Wandrille (20 octobre 1962).
- M. Bernard LEFEBVRE, 🏰, O 🌿, ✚, art et techniques photographiques (18 mai 1963).
- M. le Docteur J.-B. ANDRIEU-GUITRANCOURT, médecin laryngologiste des Hôpitaux (24 octobre 1964).
- M. l'abbé André FOURÉ, 🏰, secrétaire de la Commission départementale des Antiquités, secrétaire de la Société de l'Histoire de Normandie (22 janvier 1966).
- M. Jean VÉRON, C ✱, 🏰, ✚, général du cadre de réserve (5 mars 1966).
- M. Jean MONTIER, ✱, ✚, historien (23 avril 1966).
- M. François BURCKARD, 🏰, directeur des Archives de la Seine-Maritime, président de la Société de l'Histoire de Normandie (25 juin 1966).
- M. Michel CHEVALIER, ✱, chancelier de l'Université (29 octobre 1966).
- M. Raoul LEROY, O ✱, ✚, ✚, architecte en chef de la Seine-Maritime (28 janvier 1967).
- M. Xavier CAMILLERAPP, C ✱, ancien élève de l'Ecole Polytechnique (24 juin 1967).
- B. Bernard BOULLARD, 🏰, professeur à la Faculté des Sciences (24 février 1968).
- M. Philippe DESCHAMPS, professeur (14 février 1970).
- Maître Fedia JULIA, avocat, ancien bâtonnier, (11 avril 1970).
- M. le docteur Jean-Louis BILLIARD-DUCHESNE, ✱ (6 juin 1970).
- M<sup>me</sup> Ch. LEMERCIER-QUELQUEJAY, orientaliste (27 mars 1971).
- M. Bernard COURMONTAGNE, ingénieur agricole (24 avril 1971).
- M. le chanoine Robert DELESTRE, maître de chapelle de la Cathédrale (6 novembre 1971).
- M. Georges MAC GRATH, ✱, docteur en droit, ancien préfet (élu membre correspondant le 20 juin 1970 et reçu comme membre résidant le 21 octobre 1972).
- M<sup>me</sup> Germaine RICOU, écologiste, maître de recherche à l'INRA (3 février 1973).
- M. Gaston SÉBIRE, 🏰, artiste peintre, (24 novembre 1973).

## MEMBRES ÉLUS ET NON ENCORE REÇUS

au 31 Décembre 1973

- M. Maurice MORISSET (élu le 26 mai 1973).
- M. François DE BEAUREPAIRE (élu le 8 décembre 1973).

## MEMBRES TITULAIRES NON RÉSIDANTS

- M. Jean LAFOND, ✱, archéologue (3 avril 1925).  
 M. Jean DELACOUR, O ✱, O ☉, ornithologiste (30 novembre 1934).  
 M<sup>lle</sup> Marie-Josèphe LE CACHEUX, archiviste honoraire du Calvados (22 novembre 1947).  
 M. Louis LEMARIGNIER, industriel (20 novembre 1948).  
 M. François BLANCHET, ✱, I ☙, conservateur aux Archives nationales (9 décembre 1950).  
 M. Henri VAN EFFENTERRE, ✱, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur à la Sorbonne (26 février 1955).  
 M. Georges HEULLANT, poète (27 novembre 1965).  
 M<sup>lle</sup> Jeanne DUPIC, ✱, archiviste paléographe, ancienne directrice des Bibliothèques de la Ville de Rouen (23 mars 1946).  
 M. le docteur Pierre NICOLLE, ✱, ✱✱✱, chef de service à l'Institut Pasteur (élu membre correspondant le 13 décembre 1958, reçu comme membre titulaire le 12 novembre 1966).  
 M. Albert ROBIN, O ✱, docteur en médecine, reçu comme membre titulaire le 24 juin 1950.

## MEMBRES ASSOCIÉS

- M. Paul PARAY, compositeur et chef d'orchestre, membre de l'Académie des Beaux-Arts (28 octobre 1948).  
 M. Emmanuel BONDEVILLE, directeur de l'Opéra, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts (26 janvier 1952).  
 M. André COUDER, astronome, membre de l'Académie des Sciences (23 février 1957).  
 M. Jean LECOMTE, physicien, membre de l'Académie des Sciences (25 mai 1963).  
 M. Georges CHAUDRON, professeur de chimie, membre de l'Académie des Sciences (9 novembre 1963).  
 Dom Paul GRAMMONT, abbé du Bec (15 mai 1971).

## MEMBRES CORRESPONDANTS

- Mgr ANDRIEU-GUITRANCOURT, Doyen de la Faculté de Droit canonique à l'Institut Catholique de Paris (16 juin 1945).
- M. ARGUILIÈRE, directeur des Papeteries de La Chapelle (25 octobre 1958).
- M. Marcel BAUDOT, inspecteur général des Archives de France (3 mai 1940).
- M. Michel DE BOÛIARD, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Caen, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (27 février 1960).
- M. Charles BRISSON, conservateur du Muséum d'Elbeuf (29 janvier 1937).
- M. Marc CHESNEAU, professeur à Stockholm (8 mai 1942).
- M. Georges DETHAN, conservateur des Archives du Ministère des Affaires Etrangères (13 mai 1961).
- M. le D<sup>r</sup> Marc DOLLFUS, archéologue, Lyons-la-Forêt (12 novembre 1955).
- M<sup>lle</sup> Geneviève DUHAMELET, ✱, ✠, professeur et femme de lettres, vice-présidente de l'Association des Ecrivains Catholiques (11 avril 1964).
- M. Clément DUVAL, directeur de Recherches au C.N.R.S. (23 février 1957).
- M. Bernard FAY, écrivain et professeur à Fribourg (Suisse) (9 décembre 1932).
- M. Jean ADIGARD DES GAUTRIES, ancien maître de Recherches au C.N.R.S. (1962).
- M. le D<sup>r</sup> Louis GOSSELIN, à Caen (25 février 1938).
- M. l'abbé Maurice GRAINDOR, maître de Recherches au C.N.R.S., Collège de France (6 avril 1963).
- M. Maurice d'HARTOY, homme de lettres, à Paris (5 juin 1925).
- M. François LENOUVEL, professeur agrégé de physique, détaché au Commissariat à l'énergie atomique, à Bourg-la-Reine (25 mai 1963).
- M. Fernand LE PELLETIER, ✱, ✠, ✠, professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris (26 février 1944).
- M. Wilfrid LUCAS, homme de lettres, à Paris (30 avril 1937).
- M. Gilbert MARTIN, agriculteur, membre de l'Académie d'Agriculture, à Le Theillement-Boissey-le-Chatel (mai 1961).
- M. André MASSON, inspecteur général honoraire des bibliothèques de France, à Pau (12 juin 1942).
- M. Lucien MUSSET, professeur à la Faculté de Lettres de Caen (27 février 1960).
- M. Alphonse-Georges POULAIN, conservateur des Archives et du Musée de Vernon (14 décembre 1928).
- M. Georges PRIEM, ancien professeur, au Havre (23 novembre 1962).
- M. Jean ALBERT-SOREL, avocat, homme de lettres, à Paris (février 1961).
- M. Raymond DE TOULOUSE-LAUTREC, colonel de cavalerie, à Grigneu-seville (Seine-Maritime) (13 décembre 1958).
- M. François DE VAUX DE FOLETIER, directeur honoraire des Archives de la Seine, à Paris (1962).
- M. Jean VIDALENC, professeur de faculté, à Fontenay-aux-Roses (mars 1962).
- M. Maurice YVART, conservateur des Musées de Lillebonne et de Fécamp (30 janvier 1954).
- M. Marcel THOMAS, conservateur en chef des manuscrits à la Bibliothèque nationale (11 février 1967).

- M. Bernard FLAVIGNY, musicien, à Paris (11 février 1967).  
 M. le chanoine Henri BIÉVELET, directeur des fouilles archéologiques de Bavai (Nord) (14 octobre 1967).  
 M. Maurice DURUFLÉ, professeur au Conservatoire national supérieur, organiste de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris (14 octobre 1967).  
 M. Gabriel OLIVIER, avocat, à Paris (4 mai 1968).  
 M. Max PINCHARD, compositeur de musique (4 mai 1968).  
 M. Reynold ARNOULD, artiste peintre, à Paris (12 octobre 1968).  
 M. Jacques GUILLOUET, conservateur du Musée de Douai (8 mars 1969).  
 M. Jean-Jacques ANTIER, historien de la Marine (8 mars 1969).  
 M. Maurice MOINE, économiste (22 mars 1969).  
 M. Jacques NOBÉCOURT, historien, correspondant à Rome du journal *Le Monde* (22 mars 1969).  
 M. Pierre GEORGEL, assistant des Musées nationaux (22 mars 1969).  
 M. Maurice CARITÉ, O , journaliste (20 juin 1970).  
 M. André QUEVAUVILLER, docteur en pharmacie (20 juin 1970).  
 M. l'abbé François COULON, vice-président de la Commission d'Art Sacré (20 juin 1970).  
 M. Ivan CLOULAS, conservateur aux Archives de France (16 janvier 1971).  
 M. Pierre BAZIN, conservateur du Musée du Vieux Château, à Dieppe (16 janvier 1971).  
 M. Michel CIRY, artiste peintre et graveur, à Varengeville-sur-Mer (16 janvier 1971).  
 Maître Jacques GIFFARD, avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, à Paris (16 janvier 1971).  
 M. Jacques LE ROY-LADURIE, président de la Fédération des Comités de propagande des produits agricoles, ancien député, à Villeray (Calvados) (15 mai 1971).  
 M. Michel MANGARD, archéologue, à Lillebonne (25 mars 1971).  
 R.P. Dom Jean LAPORTE, moine de Saint-Wandrille (20 janvier 1973).

## MEMBRES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

- M. l'abbé Emile BEGIN, directeur de la Revue de l'Université Laval, au Canada, et historien (14 mai 1960).  
 M. Robert CHOQUETTE, poète et romancier, à Ottawa, Canada (6 avril 1963).  
 M<sup>lle</sup> Clémentine DE COURTEN, professeur et critique littéraire, à Milan, Italie (1926).  
 M. Gaetano FALZONE, professeur à l'Université de Palerme, Italie (12 mai 1962).  
 M<sup>lle</sup> Elisabeth-Annie FRANCIS, secrétaire de l'Anglo-norman text Society et professeur à Oxford, Angleterre.  
 M. Georges MÉAUTIS, professeur à l'Université de Neuchâtel, Suisse.  
 M. Giulio PRUNAI, surintendant des archives de Toscane, à Florence, Italie (11 février 1967).  
 M. Toshio SUGI, professeur émérite à l'Université de Tokio (2 décembre 1967).

## MEMBRES DÉCÉDÉS

*Membres titulaires :*

L'abbé Paul GRENET (élu le 28 novembre 1953), décédé le 17 juillet 1973.

M. Gabriel REUILLARD (élu le 17 avril 1964), décédé le 5 août 1973.

*Membres correspondants :*

M. Jean BAILLY (élu le 13 mai 1961), décédé le 21 mars 1973.

M. Raymond POSTAL (élu le 13 mai 1961), décédé le 28 avril 1973.

M<sup>me</sup> Josette Hébert-Coeffin (élue le 24 juin 1938), décédée le 3 juin 1973.

## BUREAU

*Président :* M. le général Jean VÉRON.

*Vice-Président :* M. François BURCKARD.

*Secrétaire pour la classe des Lettres :* M. R.-G. NOBÉCOURT.

*Secrétaire pour la classe des Sciences :* M. Jacques LIGER.

*Trésorier :* M. Victor BOUTROLLE.

*Archiviste :* M. l'abbé André FOURÉ.

CHRONIQUE  
DES  
SÉANCES DE L'ACADÉMIE

20 JANVIER. — Le général Véron succède à M. l'abbé Fouré à la présidence et M. François Burckard succède à celui-ci à la vice-présidence. — Le R.P. Dom Jean Laporte, moine de Saint-Wandrille, est élu membre correspondant.

2 FÉVRIER. — Réception comme membre résidant de Madame Germaine Ricou qui consacre son discours à « L'Écologie, science de l'environnement ». M. Louis Hédin, dans réponse (que lit M. Courmontagne), évoque la vie et l'œuvre du naturaliste normand Du Crotay de Blainville.

17 FÉVRIER. — Communication de M. l'abbé Fouré sur « Jean de Marigny, archevêque de Rouen (1347-1351) ».

3 MARS. — Rapport financier du trésorier, M. Victor Boutrolle. Communication de M. Pierre-Maurice Lefebvre sur « les Hôtels de Ville et les Municipalités de Rouen depuis 1150 ».

17 MARS. — Communication de M. Bernard Lefebvre sur la découverte de la photographie.

7 AVRIL. — Réception comme membre correspondant de M. Michel Ciry. Le docteur Pierre Nicolle l'accueille.

28 AVRIL. — Hommage de M. l'abbé Fouré à M. Jean Bailly, membre correspondant, décédé. — Communication de M. André Renaudin sur « Albert Glatigny, le trouvère du Parnasse ».

5 MAI. — Séance publique pour célébrer le centième anniversaire de la mort de Félix-Archimède Pouchet, fondateur du Muséum de Rouen. Discours de M. Jacques Liger, conférences du docteur Pierre Nicolle et du professeur Laumonier.

12 MAI. — M. R.-G. Nobécourt rend hommage à M. Raymond Postal, membre correspondant, décédé. — Communication de M. André Masson, membre correspondant, sur « La vie d'une famille rouennaise de 1800 à 1848 ».

26 MAI. — MM. Maurice Morisset et Gaston Sébire sont élus membres résidants. — Communication de M. André Renaudin à propos d'une toile de Nicolas Poussin, « La mort de Germanicus », exposée au Louvre. — Communication de M. le professeur Boullard : « Une leçon de biologie vieille de 150 millions d'années ».

16 JUIN. — Invitée par l'Académie d'Agriculture, l'Académie visite le domaine du Château d'Harcourt (Eure).

13 OCTOBRE. — Hommage à trois membres récemment décédés : Madame J. Hébert-Coëffin (par M. P.-M. Lefebvre), M. l'abbé Paul Grenet (par M. l'abbé Fouré), M. Gabriel Reuillard (par M. André Renaudin). — Échange de vues à propos de l'abattage annoncé des arbres du boulevard. — La Préfecture autorise l'Académie à accepter le legs de M. Jacques Nicolle (un herbager près d'Isigny).

27 OCTOBRE. — Séance publique pour la réception comme membre correspondant du R.P. Dom Jean Laporte, moine de Saint-Wandrille, dont le R.P. Dom Hesbert lit la communication sur « Un missionnaire normand, le Père Charles de Bredent, 1659-1699 ».

10 NOVEMBRE. — Communication de M. R.-G. Nobécourt sur le rôle de Gamelin dans la bataille de la Marne le 4 septembre 1914.

24 NOVEMBRE. — Séance publique pour la réception comme membre résidant de M. Gaston Sébire, que M. André Renaudin accueille en dialoguant avec lui devant un certain nombre de ses toiles projetées sur l'écran.

8 DÉCEMBRE. — Élection comme membre résidant de M. François de Beaurepaire. — Désignation des lauréats des prix de vertu et des prix littéraires.

22 DÉCEMBRE. — Séance publique des prix littéraires et des prix de vertu. Allocution de M. François Burckard sur l'existence de la vertu. Rapports sur les prix littéraires par M. l'abbé Fouré, M. Philippe Deschamps, M. R.-G. Nobécourt et M. Victor Boutrolle; rapport sur les prix de vertu par M. André Robinne. Projection commentée par M. Bernard Lefebvre d'une visite à Moscou et à Léninegrad. — En séance privée l'Académie élit président M. François Burckard et vice-président M. Raoul Leroy.

*Le Secrétaire de la Classe des Lettres,*  
R.-G. NOBÉCOURT.

23 Décembre. — Séance publique des prix littéraires et des prix de vertu. Allocution de M. François Burckard sur l'existence de la vertu. Rapports sur les prix littéraires par M. l'abbé Fouré, M. Philippe Deschamps, M. R.-G. Nobécourt et M. Victor Bourolle; rapport sur les prix de vertu par M. André Robinne. Projection commentée par M. Bernard Lefebvre d'une visite à Moscou et à Léningrad. — En séance privée l'Académie élit président M. François Burckard et vice-président M. Raoul Lety.

Le Secrétaire de la Classe des Lettres,

R.-G. NOBÉCOURT.

# PRIX DE L'ACADÉMIE

---

## PRIX LITTÉRAIRES

DIPLOME DE FÉLICITATIONS ET MÉDAILLE DE L'ACADÉMIE à Madame Anne-Marie CARMENT-LANFRY, pour son ouvrage sur « *La Cathédrale de Rouen* » (rapporteur M. l'abbé A. FOURÉ) et à Madame Arlette GASPERINI pour ses travaux sur l'histoire des monuments de Rouen (rapporteur M. Philippe DESCHAMPS).

PRIX GOSSIER (histoire) : M. Albert GRANDAIS pour son ouvrage « *La bataille du Calvados* » (rapporteur M. R.-G. NOBÉCOURT).

PRIX BOUCTOT : M. Yann GRANDEAU pour son ouvrage « *Jeanne insultée* » (rapporteur M. Victor BOUTROLLE).

★  
★★

## PRIX DE VERTU

GRAND PRIX GADON : M. Joseph MORCILLO, de Darnétal.

PRIX BRAQUEHAIS-VERDREL : M<sup>me</sup> Marcel GAUTIER, de Petit-Quevilly.

PRIX BOULET-LEMOINE : M<sup>me</sup> Philippe CHEVREUIL, de St-Aubin-Celloville.

PRIX OCTAVE ROULLAND : M<sup>me</sup> Veuve LEFRANC, de Rouen.

PRIX PELLECAT : M. Christian LAROCHE, de Sotteville-lès-Rouen,  
M. Richard EDELIST, de Rouen.

# PRIX DE L'ACADÉMIE

## PRIX LITTÉRAIRES

DIPLOME DE FELICITATIONS ET MEDAILLE DE L'ACADEMIE à Madame  
Anne-Marie CARMEZ-LARAT, pour son ouvrage sur « La Cathédrale  
de Rouen » (rapporteur M. l'abbé A. Fourné) et à Madame Alberte  
GASTREAU pour ses travaux sur l'histoire des monuments de Rouen  
(rapporteur M. Philippe GUYOT)

PRIX GOSSIER (histoire) : M. Albert GASTREAU pour son ouvrage « La bataille  
du Cusvieux » (rapporteur M. R.-G. NODDART)

PRIX BOUQUET : M. Yann GASTREAU pour son ouvrage « Jeanne d'Arc »  
(rapporteur M. Victor BOUQUET)

## PRIX DE VERTU

GRAND PRIX GADON : M. Joseph MORAULT de Damfay

PRIX BRACHÈRE-VERDRE : M<sup>me</sup> Marcel GUYOT de Fécamp

PRIX BOULETTEMOINE : M<sup>me</sup> Philippe GUYOT de St-Aubin-Cailleville

PRIX OCTAVE ROULLAND : M<sup>me</sup> Veuve LARAT de Rouen

PRIX BELLET : M. Christian LARAT de Sotteville-lès-Rouen  
M. Richard LARAT de Rouen

Un Grand Rouennais

par Jacques LIGER

## Le centenaire de Félix-Archimède Pouchet

*Félix-Archimède Pouchet, né à Rouen le 20 août 1800, est mort le 8 décembre 1872. L'Académie, dont il fut élu membre en 1829, a tenu à célébrer ce centenaire par une séance publique où seraient rappelées sa vie et son œuvre d'illustre médecin inconnu. Cette séance eut lieu le samedi 5 mai 1973.*

# Le centenaire de Félix-Archimède Pouchet

Félix-Archimède Pouchet, né à Rouen le  
20 août 1800, est mort le 8 décembre 1872.  
L'Académie, dont il fut élu membre en  
1870, a tenu à célébrer ce centenaire par  
une séance publique où seraient rappelés  
sa vie et son œuvre d'illustre médecin  
inconnu. Cette séance eut lieu le samedi  
2 mai 1972.

## Un Grand Rouennais

par Jacques LIGER

LE 8 décembre dernier, notre Académie se réunissait au Muséum de Rouen pour commémorer, en une brève cérémonie, le centenaire de la mort de F.-A. Pouchet, éminent biologiste rouennais. Il fut décidé alors, pour faire mieux connaître l'œuvre de ce savant, d'organiser une séance publique avec le concours de personnalités scientifiques qualifiées. Nous avons l'honneur d'accueillir celles-ci aujourd'hui et les remercions de leur précieux concours. Mais avant de leur donner la parole, nous croyons utile de rappeler, en guise d'introduction à leurs exposés, les traits essentiels de la carrière de notre illustre concitoyen.

F.-A. Pouchet est né à Rouen, 27, rue Saint-Nicolas, le 20 août 1800. Son père Louis-Ezéchias Pouchet était industriel textile. Plus soucieux de technique que de profit, il avait passé sa vie à perfectionner le matériel en usage dans son industrie. Mort relativement jeune, il laissa les siens sans ressources et sa femme eut beaucoup de peine à assurer la subsistance du foyer.

Félix manifesta très tôt sa vive intelligence, se complaisant dans la lecture des livres de sciences laissés par son père. L'un de ses parents, Fauquet, prit en charge les frais de son instruction. Élève au Lycée de Rouen, il entreprit des études médicales à l'École de Médecine de notre ville et les termina à Paris, où il soutint sa thèse sur l'Histoire naturelle et médicale de la famille des solanées. A Paris, il avait été désigné comme préparateur du naturaliste normand Blainville, professeur au Muséum national. C'est là que s'affirma sa passion pour les sciences naturelles : il serait naturaliste et non médecin pratiquant.

A cette époque, l'École des Sciences n'existait pas encore dans notre cité ; l'enseignement supérieur était distribué dans des cours municipaux. La création d'un Muséum d'Histoire Naturelle venait d'être décidée par la Ville ; une chaire d'enseignement de la Zoologie lui était rattachée. Le jeune docteur Pouchet en fut nommé directeur en même temps que professeur par le maire, M. de Martainville.

Pouchet se mit à l'œuvre avec ardeur. Tout était à créer. Il sut rassembler d'importantes collections, les aménager rapidement et réaliser ce magnifique ensemble qui fut amélioré ensuite par ses successeurs G. Pennetier et R. Régnier et constitue à l'heure actuelle le meilleur muséum français de province.

Au décès du botaniste Marquis, la Ville lui confia aussi la direction du Jardin des Plantes et l'enseignement de la Botanique attaché à cet établissement.

Les cours de Pouchet, bien qu'étant d'un haut niveau, obtinrent un vif succès. Il avait un auditoire large et varié. Cela lui donna l'occasion d'écrire deux traités de Zoologie, dont l'un avec la collaboration de sa femme, et un traité de Botanique.

Dès la création de l'École des Sciences et des Lettres, il y fut nommé professeur, et il eut quelques difficultés avec les autorités académiques qui trouvaient son enseignement d'un niveau trop élevé. Il fut aussi professeur à l'École de Médecine et ne cessa d'appeler de ses vœux la création à Rouen d'une Faculté des Sciences.

On doit aussi à notre concitoyen un ouvrage sur les oiseaux non publié mais très remarquable, une Introduction à la Zoologie antédiluvienne, une monographie des Nérites. Dans son « Histoire naturelle au Moyen Age » il fait œuvre d'historien des Sciences et montre que la méthode expérimentale n'était pas absolument absente de l'esprit des gens cultivés de cette époque ; il cite en exemple Albert le Grand et Roger Bacon en qui il voit des précurseurs. Cet ouvrage fit grande impression.

Pouchet voyageait beaucoup et, excellent observateur, il rapportait de ses périples des souvenirs, objets, carnets de notes, dessins, qu'il utilisait aussitôt pour ses cours et les conférences publiques qu'il donnait un peu partout. Il s'efforçait de mettre les nouvelles acquisitions scientifiques à la portée du plus grand nombre, comme le fit dans le même temps pour la Chimie un autre savant rouennais, Jean Girardin. De ce souci naquit le bel ouvrage de vulgarisation intitulé « L'Univers », agrémenté d'illustrations originales, car l'auteur était un excellent dessinateur.

Le savant s'intéressa aussi à des problèmes d'ordre pratique et il rendit de grands services à la collectivité. C'est le cas, par

exemple, pour ses « Considérations sur la revivification des noyés ». Elles furent à l'origine de la création d'un service de secours aux noyés, lequel permit de répandre des conseils dont le public avait alors un urgent besoin.

Toute cette activité mériterait déjà à notre naturaliste l'hommage que nous entendons lui rendre. Il s'y ajoute les recherches scientifiques poursuivies par lui dans son laboratoire du Muséum de Rouen. Après quelques études d'anatomie végétale, il s'oriente vite vers des sujets plus élevés. En 1842, il publie ses premiers résultats de physiologie animale dans l'ouvrage intitulé « Théorie positive de la fécondation des mammifères », suivie en 1847 d'un travail plus complet : « Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine basée sur l'observation de toute la série animale ».

L'importance de ces travaux fut immédiatement comprise par le monde savant. En 1845, l'Académie des Sciences lui attribuait le prix de Physiologie expérimentale. Peu de temps après, en 1849, elle l'élisait membre correspondant. Il apparaît aujourd'hui que ces études constituent son meilleur titre de gloire et nous entendrons dans un instant, sur ce sujet, un exposé de M. le professeur R. Laumonier. Ce dernier, d'ailleurs, n'avait pas manqué lors de sa Leçon inaugurale de rendre hommage à Pouchet : « à peine honoré dans sa ville natale, à peu près inconnu en France, et qui apparaît à tous les cytologistes mondiaux actuels comme leur génial ancêtre ».

Après ses recherches sur l'ovulation spontanée, et s'appuyant sur elles, Pouchet s'engagea dans une voie nouvelle. Il entreprit de démontrer expérimentalement la réalité de la génération spontanée des êtres vivants. Il donnait du phénomène la définition suivante : « La génération spontanée est la production d'un être organisé nouveau, dénué de parents et dont les éléments primordiaux ont été tirés de la matière ambiante ». Pouchet prétendait que « sous l'influence de forces inexplicables, il se produit une manifestation plastique qui tend à grouper les molécules, à leur imposer un mode spécial de vitalité dont il résulte enfin un nouvel être en rapport avec le milieu où ces éléments ont été primitivement puisés ». Le 20 décembre 1858, Pouchet envoyait une note à l'Académie des Sciences, décrivant les expériences qu'il avait exécutées, lesquelles, selon lui, prouvaient la réalité de ses hypothèses de façon irréfutable.

Pasteur, qui venait d'établir que les fermentations étaient dues à l'apport de germes préexistant dans l'air, réagit vivement et montra que les expériences de Pouchet n'étaient pas probantes. Une longue polémique résulta de cette opposition ; les expériences se multiplièrent de part et d'autre ; des influences philosophiques

et politiques se manifestèrent. En 1864, une Commission académique fut chargée d'enquêter sur le sujet ; elle déclara que « les faits observés par M. Pasteur et contestés par MM. Pouchet, Joly et Musset sont de la plus parfaite exactitude ». Pasteur triomphait, sans que cessa pour autant la querelle, le savant rouennais persistant à rechercher dans la même voie. Mais toutes ces expériences effectuées dans les deux camps conduisirent Pasteur à jeter les bases de la bactériologie moderne dont on connaît les magnifiques résultats ; la controverse sur la génération spontanée n'a donc pas été dépourvue d'intérêt.

Affecté et fatigué par ces événements, notre concitoyen n'eut que peu d'activité sur la fin de ses jours et, entouré de quelques indéfectibles amis, il s'éteignit paisiblement, le 8 décembre 1872. Il appartenait à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen dont il avait été élu membre résidant en 1829. Il y fit plusieurs communications.

F.-A. Pouchet eût deux fils. L'un, Georges Pouchet, médecin et naturaliste comme son père, fut professeur d'Anatomie comparée au Muséum de Paris ; l'autre, James Pouchet, fut ingénieur et collabora notamment avec Eiffel. Ils ne semblent pas avoir laissé de descendance.

Signalons en terminant la très belle exposition sur F.-A. Pouchet et son temps réalisée, sous les auspices de la Ville de Rouen, par la Bibliothèque municipale et le Muséum de Rouen.

POUCHET INITIATEUR DE LA CYTOLOGIE VAGINALE  
38

Pouchet  
initiateur de la cytologie vaginale

par R. LAUMONIER

Professeur

à la Faculté de Médecine de Rouen

LA pratique de la cytologie vaginale est universellement répandue. L'examen microscopique des cellules recueillies à la surface du vagin, leur numération, l'analyse de leur forme et de leurs modifications permettent chaque jour, aux biologistes du monde entier, d'apprécier le fonctionnement normal ou pathologique de l'appareil génital féminin sous l'action des hormones naturelles ou thérapeutiques.

La première étude systématique des frottis vaginaux, comme moyen d'exploration biologique chez l'animal, date de 1917; elle est due aux américains Stockard et Papanicolaou. C'est seulement en 1933, après une décade de recherches faites aussi par Lehman, Ramirez, Allen ou King, que Papanicolaou publia sa célèbre monographie sur la cytologie vaginale de la femme. C'est seulement en 1949 que parut le premier travail européen d'ensemble sur ce sujet : celui du belge Paul Pundel. Mais un siècle plus tôt, en 1847, dans sa « Théorie positive de l'ovulation spontanée », le docteur Pouchet, professeur de Zoologie au Muséum d'Histoire naturelle de Rouen, avait découvert les principes de la cytologie vaginale « en suivant — écrivait-il — une route nouvelle consistant à caractériser les diverses phases du phénomène (de l'ovulation), d'après l'observation microscopique de la sécrétion (vaginale) ». Pundel en 1949, comme Papanicolaou en 1917, reconnaît en Pouchet l'initiateur de la cytologie, le premier utilisateur des frottis vaginaux. Aussi bien l'Académie Royale des Sciences et son secrétaire perpétuel, Flourens, ne s'étaient-ils

pas mépris en décernant en 1846 le prix de physiologie expérimentale à l'auteur de la « Théorie de l'ovulation ».

Une quinzaine d'années plus tard, la même académie condamnait, en Pouchet, l'un des ultimes défenseurs de l'hétérogénie, c'est-à-dire de la théorie de la génération spontanée. Une commission réunie autour d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, puis de Claude Bernard, approuvait les conclusions de Pasteur. Dès lors Pouchet devenait ce savant de sous-préfecture, ce Homais d'académie, ce faire valoir du génie pasteurien, ce personnage agaçant dont les concitoyens eux-mêmes ne savent pas trop comment s'en débarrasser. « Les hommes de science normands, écrit Jean Vidalenc dans la toute dernière *Histoire de la Normandie*, n'eurent pas toujours la chance indispensable au succès, et bien qu'ayant fait une carrière brillante, Pouchet ne se tira pas très heureusement de ses controverses avec Pasteur », propos embarrassés qui rejoignent ceux d'E. Chirol dans sa récente plaquette sur Rouen. Ces chroniqueurs et d'autres s'esquivent discrètement comme s'ils en avaient trop dit, mais en oubliant ce qui est l'essentiel de cette œuvre.

Le point de vue du créateur de la cytologie moderne, Papanicolaou, ceux des cytologistes contemporains comme Pundel ou comme Marsan, sont moins équivoques : pour ces chercheurs, l'œuvre de Pouchet contient une découverte scientifique authentique. Exposer les circonstances de cette découverte, puis montrer Pouchet sur le chemin désolant de l'erreur scientifique, tenter d'expliquer ceci et cela, peut avoir un double intérêt : d'abord celui de contribuer à restituer à cet homme sa juste place dans l'évolution de la biologie, ensuite celui de méditer sur les conditions qui font le succès d'une recherche ou qui conduisent à son échec.

## I. - L'OVULATION SPONTANÉE DES MAMMIFÈRES ET DE LA FEMME LA DÉCOUVERTE DE LA CYTOLOGIE

Notre premier propos est de suivre Pouchet dans ses travaux sur l'ovulation spontanée et sur les modifications cellulaires du vagin.

Une querelle d'antériorité a opposé Pouchet à Bischoff de Heidelberg. L'histoire de la biologie est équitable en les rendant conjointement responsables de la découverte de l'ovulation spon-

tanée des mammifères et de la femme. Comme toute idée scientifique neuve, celle-ci était « dans l'air ». « Loin de moi, écrit Pouchet, l'idée d'avoir le premier annoncé la possibilité de l'ovulation spontanée. Non, j'ai fréquemment cité des physiologistes qui, entraînés par le besoin de soustraire leurs théories à d'accablantes objections... avaient eux-mêmes admis la possibilité exceptionnelle de la chute spontanée des œufs... Mais ce n'était, pour ces savants, que des aveux forcés ». Le mérite de Pouchet et de Bischoff est d'avoir su démontrer ce que d'autres ne faisaient que soupçonner. Celui du Rouennais est, en plus, d'avoir recouru à des techniques dont la valeur a été consacrée par la biologie moderne.

Pour juger Pouchet et apprécier la valeur de sa découverte, le moyen le plus objectif est de lire intégralement l'ouvrage de 479 pages, édité à Paris, par Baillière, en 1847, et d'observer avec soin les 19 planches adroitement dessinées par Pouchet<sup>(1)</sup> qui constituent avec un dessin de Blériot, l'atlas iconographique de cet ouvrage. L'écriture, emphatique dans la discussion des idées, est le plus souvent concise dans la description des faits. Aussi est-il assez facile de transposer ce texte dans une langue scientifique actuelle et d'y reconnaître, pour l'essentiel, la présentation des buts de cette recherche, l'exposé des méthodes utilisées, l'énoncé des résultats obtenus.

*Les buts* rejoignent ceux de certains autres zoologistes de l'époque, mais ils sont diamétralement opposés à ceux de beaucoup d'autres biologistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle pour qui l'ovulation est tributaire de la fécondation. Il s'agit pour Pouchet de démontrer que la femme, comme la femelle des mammifères, comme celle des autres espèces animales, émet spontanément des « œufs ». Il s'agit de prouver que cette ovulation est indépendante de la fécondation et qu'elle n'est liée en aucun cas au contact des spermatozoïdes avec l'ovaire. Il s'agit de mettre en évidence la périodicité de l'ovulation en observant les modifications anatomiques de l'appareil génital femelle et féminin au cours du cycle.

*Les méthodes* s'appuient sur une connaissance approfondie de la littérature biologique de l'époque, sur la mise au point et l'utilisation de techniques d'observation convenables, sur le choix de protocoles expérimentaux corrects. Pouchet connaît bien les travaux de ses contemporains français, anglais, allemands, hollandais, belges, italiens, ou américains ; il a pu les étudier dans les traités, les cours didactiques, les revues et aussi grâce à une correspon-

(1) Voir hors-texte pp. 40-41.

dance très abondante qui, à cette époque, était l'équivalent des « tirés à part » de notre période contemporaine. Au total ce sont plusieurs centaines de références qui figurent au bas des pages du traité de l'ovulation spontanée. Pouchet dispose de *moyens d'observation* dont il rend grâce à la Ville de Rouen et qui semblent en effet très satisfaisants pour l'époque. Les documents ne lui manquent pas : médecin, il accède à la salle d'autopsie de l'Hospice Général (notre hôpital Charles Nicolle) ; il y fera plusieurs constatations importantes ; zoologiste, il peut étudier un grand nombre d'animaux de différentes espèces : la limnée, aussi bien que la salamandre, les invertébrés, comme les mammifères. Il a pu examiner les ovaires et les voies génitales de centaines de truies et de lapines. Son équipement microscopique est déjà bon et il sait l'utiliser adroitement. Ainsi à l'observation prolongée, en lumière artificielle, il substitue ce qu'il appelle le microscope solaire : une intensité lumineuse plus grande lui permet alors d'observer non plus à travers l'oculaire, mais sur l'image projetée. Ce procédé, en diminuant la fatigue de l'observateur, rend possible la poursuite des examens pendant une grande partie de la journée. Guidé par son esprit mathématique, il sait établir une échelle d'agrandissement sur cette image projetée, et il peut donner les dimensions des objets qu'il étudie en centième de millimètres, fait assez remarquable pour l'époque. Pouchet est capable de concevoir un *protocole expérimental* et d'en surveiller avec rigueur la réalisation. On peut s'en convaincre en lisant le passage sur la migration des spermatozoïdes chez la lapine. Quarante animaux sont utilisés et sacrifiés dans des délais variables de 6 à 24 heures après l'accouplement ; les appareils génitaux sont prélevés avec précaution et partagés en tronçons correspondant au vagin, aux cornes utérines et aux segments des trompes. Pour éviter toute contamination résultant des manipulations intempestives, les segments tubaires sont isolés, préalablement à tout déplacement, par des ligatures étagées. Ainsi sont obtenus 1.200 échantillons ; pour chacun d'eux on procède au raclage de la muqueuse, en utilisant chaque fois des instruments nouveaux, soigneusement nettoyés et séchés après la manipulation. Les sécrétions tubaires, mêlées aux spermatozoïdes sont donc étudiées selon une topographie précise, conduisant à une mise en tableaux des résultats, selon une présentation qui aujourd'hui ne nous semble pas désuète. Pouchet sait déjouer certains artifices expérimentaux ; il n'ignore pas que le mode de sacrifice de l'animal peut être une cause d'erreurs ; il utilise donc la sécrétion de la moelle plutôt que l'assommement qui peut provoquer des contractions tubaires.

La qualité de ces moyens de travail explique la valeur des *résultats obtenus*.

Pouchet démontre que, chez la femme comme chez les mammifères, l'ovulation est spontanée, ce que certains soupçonnaient, sans en avoir apporté la preuve. D'une part, chez la lapine (planche II) et chez la truie (planche VI) non accouplées, les ovaires portent des follicules de De Graaf, à différents stades de maturation ; certains sont surpris au moment où ils libèrent leur ovule. L'autopsie d'une femme vierge montre aussi des images de rupture folliculaire (planche V). D'autre part, l'étude de la progression du sperme chez la lapine, prouve que les spermatozoïdes ne dépassent pas le tiers externe de la trompe et qu'ils n'atteignent jamais l'ovaire. Aussi bien le péristaltisme tubaire et la sécrétion de mucus par cet organe s'opposent-ils à la progression des zoospermes. L'argument des grossesses ovariennes, invoqué par les adversaires de l'ovulation spontanée, ne concerne qu'une exception ; celui des tumeurs ovariennes embryonnaires se rattache à un développement anormal de l'œuf non fécondé, puisque ces lésions peuvent être observées chez les filles vierges, ce dont Pouchet apporte un exemple. Donc l'ovulation est bien un phénomène spontané, indépendant de la fécondation. De plus, c'est seulement après la ponte de l'ovule par le follicule ovarien que le corps jaune va commencer à se développer, et ceci contrairement aux descriptions de E. Baer, de Valentin et de Wagner.

Pouchet démontre que l'ovulation spontanée se produit à des périodes déterminées, facilement appréciables. Depuis longtemps l'observation zoologique avait permis de constater, dans diverses espèces, des changements morphologiques, correspondant aux périodes de ponte ; ces changements, connus chez les amphibiens, chez les insectes ou chez les poissons, sont également appréciables chez les mammifères. La menstruation de la femme est l'une des expressions les plus remarquables de ces changements ; mais à la perte de sang cliniquement évidente, s'ajoutent des modifications cycliques des voies génitales, révélées seulement par l'examen au microscope. Ces modifications doivent permettre de connaître les périodes pendant lesquelles la femelle — ou la femme — est fécondable. Pendant la menstruation, les préparations microscopiques montrent une grande quantité de sang, de globules, de mucus, de fragments d'épithélium ; du début à la fin des règles se produisent des variations entre ces différents constituants (planche XII)<sup>1</sup>.

La période inter-menstruelle comprend trois phases microscopiques successives : la première correspond à la phase folliculaire des auteurs modernes ; elle suit immédiatement la fin

(1) Reproduite en hors-texte, voir pp. 40-41.

des règles et dure environ dix jours, elle peut elle-même être subdivisée en plusieurs périodes, dont on retrouve les équivalents dans la cytologie actuelle ; d'une manière générale cette phase est caractérisée par la présence de plaques qui sont nos cellules pavimenteuses superficielles et de globules qui semblent bien correspondre aux cellules basophiles à gros noyaux (planche XIII)<sup>1</sup>. La deuxième phase, appelée par Pouchet chute de la décidua, se produit du 10<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> jour, elle correspond, en termes modernes, à l'émission de la glaire cervicale, parfaitement décrite par Pouchet. Elle donne au microscope une desquamation massive de cellules superficielles ; c'est la phase d'ovulation. La troisième phase, qui correspond pour nous à la lutéinisation est caractérisée par un retour à l'aspect « prédecidua » : la sécrétion vaginale se présente alors microscopiquement avec les mêmes caractères qu'au 10<sup>e</sup> jour. On comprend que les conditions d'observation de Pouchet qui n'employait pas de colorants, ne lui aient pas permis de saisir les nuances cytologiques liées à la lutéinisation (desquamation en placards, aspects plicaturés des cellules...). « Tout de même, écrit Pundel, on est surpris de constater que Pouchet, malgré cette technique rudimentaire, a déjà observé des variations cytologiques pendant le cycle menstruel. Les conclusions et explications sont encore souvent erronées, mais si l'on remplace les termes qu'il emploie, par ceux adoptés aujourd'hui, on a déjà la base de la cytologie vaginale moderne. »

Pouchet enfin a démontré que la fécondation se produisait à distance de l'ovaire, dans le tractus génital, c'est-à-dire dans la partie interne des trompes ou dans l'utérus. Il en a apporté comme preuve, la migration ovulaire spontanée et le mode de progression des spermatozoïdes. En ce qui concerne la première il a su observer un phénomène dont la signification lui a échappé : celui de l'expulsion de la vésicule germinative (c'est-à-dire du noyau) hors de l'ovule. On sait qu'avant la fécondation, chacune des gonades, l'ovule et le spermatocyte, perd la moitié de ses chromosomes et que leur union restitue le capital chromosomique de l'espèce ; c'est bien une mitose réductionnelle ou méiose que Pouchet décrit sans le savoir. Il précise que la vésicule germinative est expulsée, complète ou réduite à l'un de ces éléments, et il ajoute : « je ne pense pas me tromper en annonçant que l'on a affaire à un phénomène général ». En ce qui concerne le deuxième de ces phénomènes, c'est-à-dire la progression des spermatozoïdes dans les voies génitales de la femme ou de la femelle, il reconnaît trois possibilités inégales de fécondation, selon que l'union s'effectue avant la ponte ovulaire, au moment de l'ovulation ou

---

(1) Reproduite en hors-texte, voir pp. 40-41.

après celle-ci : « quand l'union se produit après la période de rut, il n'en résultera jamais de fécondation si l'œuf a franchi la région appropriée à l'imprégnation.

Ainsi Pouchet, en reprenant les hypothèses mal assurées de ses devanciers, a-t-il pu démontrer l'ovulation spontanée des mammifères et de la femme. Ainsi a-t-il pu découvrir le cycle vaginal et donc réaliser, le premier, une méthode de cytodagnostic par frottis. Mais il faudra attendre cinquante ans pour que Heape recoure à ce procédé chez le singe, soixante-treize ans pour que Stockard et Papanicolaou en donnent une utilisation concrète, quatre-vingt neuf ans pour que Papanicolaou en propose l'emploi systématique en gynécologie et en endocrinologie. En même temps que Pouchet jetait les bases de la cytologie, il en discernait certaines applications : l'insémination artificielle d'abord ; car il écrit ce qui suit : « comme il est facile d'indiquer toutes les phases qui accompagnent la période d'excitation sexuelle, on pourra un jour trouver pour l'agriculture d'importantes applications qui découleront de la connaissance de cette loi : celle-ci étant bien comprise par les éleveurs de bestiaux, elle devra, à l'aide de quelques observations préalables, les guider dans les multiplications des haras et des troupeaux, ainsi que dans le croisement des races précieuses ». Peut-être a-t-il aussi pressenti la possibilité d'une contraception physiologique, celle-là même que les lois de Ogino et Knauss devaient rendre possible soixante-dix ans plus tard ; il ne l'a pas formellement exprimée, mais l'énoncé de sa neuvième loi fondamentale est déjà très significatif : « la fécondation offre un rapport constant avec la menstruation ; aussi, sur l'espèce humaine, il est facile de préciser rigoureusement l'époque inter-menstruelle où la conception est physiquement impossible et celle où elle peut offrir quelques probabilités ». Et il ajoute que dans la théorie positive de la fécondation des mammifères, « il avait déjà exprimé, sans la moindre hésitation, que l'on pouvait préciser rigoureusement l'époque inter-menstruelle où la conception est impossible et celle où elle est probable ». Selon lui la conception ne peut se produire que dans les dix à douze premiers jours qui suivent les règles.

En regard à ces résultats positifs qui ont ouvert certaines voies de la biologie moderne, il y a dans la théorie de l'ovulation une erreur majeure : celle-là même qui va discréditer Pouchet dans la seconde partie de sa carrière ; elle concerne la nature des zoospermes, c'est-à-dire des spermatozoïdes. Avec une grande honnêteté il précise ce qui suit dans l'introduction de son ouvrage : « l'œuvre que j'offre aujourd'hui au public se compose des mémoires que je présentais à l'Institut lors du concours. Cependant par délicatesse, je dois ajouter afin d'en prendre sur moi seul la

responsabilité, que le paragraphe concernant l'animalité des zoospermes est étranger au travail présenté à l'Académie ».

Pour Pouchet, les zoospermes sont des animaux, pourvus d'un épithélium, d'une extrémité buccale, d'un appareil digestif. Leur origine n'est rien d'autre qu'une génération spontanée. « S'il fallait croire, écrit-il, à l'existence des générations spontanées, pour admettre l'animalité des zoospermes, je ne vois réellement pas pourquoi on s'éloignerait si fort de l'adoption d'une opinion que tant d'hommes du plus haut mérite ont accepté dans leurs écrits ». Il rejette l'opinion de Lallemand selon laquelle le point brillant observé à l'extrémité antérieure du spermatozoïde, serait l'analogue de la vésicule de Purkinje de l'ovule, c'est-à-dire un noyau ; il rejette l'opinion de Dujardin et de Gros, selon laquelle les zoospermes se détachent de la couche interne des tubes séminifères. Il engage une violente polémique avec Pierre van Beneden qui considère les zoospermes comme des cellules, au même titre que l'ovule ou des globules du sang. Faut-il rappeler que c'est le fils de ce savant, Edouard van Beneden, qui décrira en 1883 cette méiose ou mitose réductionnelle, près de laquelle Pouchet est passé si près dans la description de l'ovule.

Telle est, avec ses succès, ses insuffisances et ses erreurs, l'œuvre accomplie par Pouchet depuis son retour de Paris en 1828, jusqu'à la publication de la théorie positive de l'ovulation en 1847. Il a démontré l'ovulation spontanée, il a défini les moyens d'études du cycle génital, il a conçu la méthode des frottis vaginaux, il a prouvé qu'il était un chercheur obstiné, un observateur exact, mais il a révélé aussi ses failles et ses faiblesses, celles qui vont expliquer l'échec de sa deuxième entreprise.

## II. - LA GÉNÉRATION SPONTANÉE OU LE MÉCANISME D'UN ÉCHEC

M. Nicolle vient d'évoquer la lutte des hétérogénistes et des panspermistes, la polémique sur la génération spontanée, le triomphe de Pasteur, la déroute de Pouchet. Il ne s'agit pas de revenir sur cet épisode, à la fois mémorable et pitoyable de l'histoire de la biologie. Il s'agit d'essayer de comprendre comment un chercheur, ayant fait la preuve de qualités d'observateur et de créateur, a pu commettre une erreur scientifique majeure. A certains égards, l'analyse des mécanismes de cette erreur peut être aussi utile que celle des mécanismes de ce succès. Il appartient à d'autres d'aborder cette question, en biographes ou en philosophes ; de dire comment les origines protestantes de Pou-

chet, l'ascendant d'un père féru de science positive, la condition précoce et douloureuse d'orphelin, le courage obstiné de la mère, la générosité intelligente d'un oncle, la rencontre d'un grand chirurgien provincial, la vie rouennaise de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la perte prématurée d'une femme aimée, l'agnosticisme, l'adhésion à la franc-maçonnerie, ont déterminé les convictions de cet homme ou en ont reflété le cheminement. Il nous appartient peut-être en revanche d'essayer, en biologiste, de montrer les failles des structures scientifiques de Pouchet, responsables de ses erreurs, après avoir montré ses qualités de chercheur, responsables de ses succès. A certains égards, et sous réserve d'investigations plus approfondies, qui supposent le dépouillement de l'importante correspondance de Pouchet, il me semble que ses insuffisances ont tenu à l'époque où il se situe dans l'histoire de la biologie, au milieu intellectuel où il a pu vivre, aux structures mêmes d'une intelligence plus disposée à l'observation et à la spéculation qu'à l'expérimentation ou raisonnement.

Deux dates délimitent *l'époque de Pouchet*, dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : Bichat, l'homme des tissus, meurt en 1801 ; Virchow, l'homme des cellules, postule en 1858, son axiome célèbre : « Là où apparaît une cellule, il doit y avoir une autre cellule auparavant, tout comme un animal ne peut venir de rien d'autre qu'un animal, et une plante de rien d'autre qu'une autre plante ». C'est seulement alors que disparaît de la pensée scientifique l'idée de voir naître une cellule de quelque magma organique. Quatre ans plus tard, Pasteur réfutera définitivement la théorie de la génération spontanée. Pour ne parler que des autres grands fondateurs à la biologie moderne, retenons que Mendel naît la même année que Pasteur en 1822, quelques mois après Virchow, cinq ans avant Berthelot, Darwin est né en 1809, Claude Bernard en 1813. Tous, en ce milieu du siècle, sont en pleine force créatrice. Pouchet est déjà « de l'autre côté de la pente » ; il reste tourné vers la science passée, celle qu'il a connue dans ses études et dans sa maturité : *la biologie de l'organisation*. Eux, au contraire, créent la biologie nouvelle, celle *du temps*.

*L'organisation du vivant*, suggérée dès le XVII<sup>e</sup> siècle, est au centre des préoccupations des savants du XVIII<sup>e</sup> siècle, de Haller et de Buffon. Les découvertes de Lavoisier et de Carnot vont faire assimiler cette organisation à celle d'une machine dont Bichat va démonter les pièces : ces tissus, dont l'agencement forme les organes et qui constituent les unités de la vie, le support des fonctions. Ces unités, ces fonctions, ces agencements, sont analogues dans différents animaux : c'est la théorie des analogues d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. Pouchet la connaît bien : donc, puisque certaines espèces pondent spontanément des œufs, les

autres espèces doivent également en pondre ; puisque certaines espèces présentent les manifestations extérieures de leur ovulation, il doit en être de même pour les autres espèces. Il démontre l'ovulation spontanée des mammifères et de la femme et il découvre l'expression microscopique de cette ponte ovulaire. Car le microscope l'attire ; mais il est tellement façonné par la notion de tissu que le zoosperme, qu'il ne veut pas appeler un spermatozoïde, avec son étonnante mobilité ne peut être pour lui qu'un animal, fait de tissus épithéliaux, digestifs ou autres ; il voit exactement le spermatozoïde (le dessin de l'atlas le prouve) ; mais il décrit un animal, car son texte reflète les théories qui l'imprègnent et non la réalité qu'il sait pourtant observer. Il est clair que pour lui la notion de cellule n'existe pas ; il est clair qu'il méconnaît l'idée nouvelle de Oken d'où va sortir peu à peu la théorie cellulaire, cette théorie qui va donner à la vie son unité et sa transmission dans le temps.

« *Le temps*, écrit François Jacob, représente aujourd'hui pour le biologiste beaucoup plus qu'un simple paramètre de la physique. Il est indissociable de la genèse même du monde vivant. On ne rencontre, sur cette terre, aucun organisme, fusse le plus humble, le plus rudimentaire, qui ne constitue l'extrémité d'une série d'êtres ayant vécu au cours des deux derniers milliards d'années et plus ». Nous savons aujourd'hui que d'âge en âge, d'une génération à la suivante, le message héréditaire est imprimé sur la double spirale d'acide désoxyribonucléique qui se défait au cours de la mitose réductionnelle de l'ovule et du spermatocyte, pour se reconstituer dans l'ovule fécondé en assurant la continuité de l'espèce, l'identité des structures et des fonctions, avec pourtant cette « étroite marge de flexibilité » qui suffit à assurer la variation nécessaire à l'évolution. L'idée que ces structures responsables de la fécondation puissent être des cellules est esquissée par van Beneden, par Schwalbe et surtout par Schwann pour qui la cellule est à la fois l'unité du vivant et le point de départ de tout organisme ; cette idée va trouver son expression définitive dans l'axiome de Virchow. Pouchet a su voir des cellules, discerner certaines de leurs particularités capitales comme la méiose, mais il n'a pas su les décrire, parce que sa pensée était façonnée aussi bien que par Geoffroy Saint-Hilaire, par Lamarck (1744-1829), c'est-à-dire par un autre homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, par cette philosophie zoologique où il est écrit qu'au bas de l'échelle des êtres « la nature procède par des générations spontanées ou directes qu'elle renouvelle sans cesse, chaque fois que les circonstances lui sont favorables ». Pouchet a trouvé dans la théorie des analogues de Geoffroy Saint-Hilaire, telle qu'elle était, la base de ses incontestables découvertes sur l'ovulation ; faute d'avoir

dépassé le lamarkisme, en suivant les courants de son époque, il a été condamné à l'erreur.

*Le milieu intellectuel* de Pouchet est celui d'une ville marchande provinciale, depuis la veille de la Révolution de 1830, jusqu'au lendemain de la chute du Second Empire. Pouchet est médecin et zoologiste, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle et à l'École de Médecine et de Pharmacie. C'est donc en principe, avec les médecins et avec les scientifiques rouennais, qu'il doit d'abord échanger des idées, aborder des discussions.

Or, pour les premiers, la situation est claire et nous la connaissons bien, car les deux hommes qui vont dominer la médecine rouennaise pendant toute cette période sont le père et le frère d'un romancier de génie. Les relations entre Pouchet et les Flaubert sont inscrites dans les faits : c'est chez Hyacinthe Langlois, l'ami, le dessinateur de la famille Flaubert, que Pouchet, revenu à Rouen après ses études parisiennes, est présenté à sa future épouse. C'est au collège de Rouen qu'il compte Gustave parmi ses élèves : on peut supposer que la vision fantastique de Saint-Antoine doit quelque chose à celui qui écrit en 1834 une introduction à la zoologie antédiluvienne. Gustave placera d'ailleurs Georges Pouchet, fils de notre Félix-Archimède, parmi ses amis ; il le recevra à Croisset ; c'est auprès de lui, à Concarneau, pendant l'automne de 1875, qu'il écrira la « Légende de Saint-Julien l'Hospitalier ». Mais ce qui nous importe surtout c'est qu'Achille-Cléophas Flaubert fut le patron du jeune Pouchet à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dans les années 1820. Souvenons-nous des phrases célèbres de Gustave : « Tout tremblait dans son hôpital quand il se mettait en colère et ses élèves le vénéraient si bien qu'ils s'efforçaient, à peine établis, de l'imiter le plus possible ». On peut croire, que Pouchet, jeune étudiant, interne à l'Hôtel-Dieu, a subi cet ascendant et ressenti cette vénération. C'est le même homme qu'il va retrouver, à son retour de Paris, entre 1828 et 1846, à la tête de la médecine rouennaise. Or, et quoique les flaubertistes puissent penser de l'énorme travail de Jean-Paul Sartre, son analyse de la personnalité d'Achille-Cléophas, basée sur une étude approfondie de ses écrits, de sa thèse en particulier, démontre d'une manière qui, personnellement, nous semble rigoureuse, la contradiction interne du chirurgien-chef. D'un côté, celui-ci se réfère au vitalisme vers lequel l'infléchissent ses structures d'une famille de vétérinaire ; il fait maintes fois appel aux « forces vitales » dans son travail sur la préparation et la surveillance post-opératoire en chirurgie. Mais d'un autre côté, il adopte le mécanisme qui découle d'une adaptation des lois de Newton à la biologie ; à cet égard il est un adepte du

rationalisme analytique : cette conception qui « remplaçant les forces métaphysiques par les calculs, la magie du concept par l'expérience » devient celle de la bourgeoisie libérale triomphante « soucieuse de réduire les corps sociaux à l'état de molécules, à cet insécable social qu'est un individu ». Mais, par une contradiction supplémentaire, Achille-Cléophas, rationaliste analytique teinté de vitalisme, se garde, dans un seul domaine, de suivre cette « atomisation » des structures : ce domaine c'est celui de la médecine. Gustave nous le dit encore : « il est sorti du tablier de Bichat » et nous pouvons tenir pour assuré qu'il méconnaissait les idées de Oken, c'est-à-dire le concept cellulaire.

Nous revenons par là à cette stagnation que subit Pouchet dans son milieu, autant que dans son époque : rentré dans sa ville natale, il y retrouve une ambiance intellectuelle étrangère à l'évolution fondamentale de la biologie, au XIX<sup>e</sup> siècle. Et ce n'est pas Achille, l'aîné des Flaubert, le continuateur d'Achille-Cléophas à l'Hôtel-Dieu, qui modifiera quoi que ce soit à cette situation retardataire. Sans doute n'était-il pas « le grand dadais funèbre » dépeint par Sartre : bon médecin, bon professeur, il n'était ni un chercheur, ni un expérimentateur. Surtout, et Louis Levasseur nous le précise dans un texte de 1872 : « il tient de l'héritage paternel un inventaire d'opinions, de thèses, de doctrines, qui sont la loi et les prophètes, qu'il oppose avec opiniâtreté à certaines nouveautés... *Pater Dixit* ».

Si donc le milieu médical rouennais de cette époque ne peut que retenir Pouchet dans une ambiance intellectuelle désuète, il n'y a pas, en contre-partie, la pulsion vers l'avenir d'un milieu scientifique d'avant-garde. A Rouen, il est seul : toute sa vie, et presque jusqu'à ses derniers jours, il s'efforcera de faire créer dans cette ville une Faculté des Sciences, sans doute pour le bien des étudiants, mais sans doute aussi pour rompre sa propre solitude. Cet homme, dont l'intensité de travail est assez exceptionnelle, entreprend à 28 ans de créer de toute pièce un muséum d'histoire naturelle. Il enseigne, sans collaborateur, la zoologie et la botanique à un public nombreux mais hétérogène d'étudiants en médecine et en pharmacie, de médecins, de magistrats, d'industriels, tous fascinés par son talent didactique, autant que par ses dons de dessinateur, mais incapables de lui offrir ce climat d'interrogation, de critique, de discussion, qui stimule et qui féconde. Souvenons-nous qu'à 32 ans, Pasteur était Doyen de la Faculté des Sciences de Lille, avant de devenir, à Paris, le centre d'un groupe d'hommes remarquables. Pouchet est un intellectuel isolé, malgré les encouragements qui ne lui manquent pas : ceux de la municipalité, ceux surtout de sa femme devenue sa collaboratrice, jusqu'à sa mort prématurée en 1853 : deuil qui

va marquer Pouchet, accentuer sans doute certaines aspérités de son caractère au moment où s'amorce la polémique sur la génération spontanée.

Il est certain que Pouchet, après quelques années d'études à Paris, a voulu revenir à Rouen ; son fils Georges nous le dit clairement : « alors que les travaux de mon père le désignaient pour une des grandes chaires de Paris, il avait préféré sa ville natale avec ce musée qui grandissait entre ses mains, qui était son œuvre propre ». Mais les années passant, on peut croire que Pouchet ressentit la nostalgie de repartir. D'abord, lui-même évoqua en 1855 la proposition qui fut faite par la section de zoologie de l'Académie des Sciences, de le désigner comme titulaire de la chaire d'anatomie comparée, au Jardin des Plantes de Paris, la chaire de Cuvier et de Duvernoy. Si l'Académie avait donné suite à cette proposition, peut-on croire que Pouchet l'aurait refusée ? Nous pouvons répondre à travers d'autres réactions : celle d'Achille-Cléophas Flaubert, qui, toute sa vie, fit un grief mortel à Dupuytren de l'avoir exilé en province ; celle de Félix Dédé, que nous avons entendu parfois regretter de n'avoir pas fait une carrière parisienne ; celle de Charles Nicolle qui eut la lucidité, la force de caractère, d'aller ailleurs épanouir son génie. Dans cette ville, dont « l'inconfort historique » fut bien défini par M. van Effenterre, ne peut-on croire, aujourd'hui encore, que partir soit pour un artiste, pour un chercheur, une solution raisonnable ?

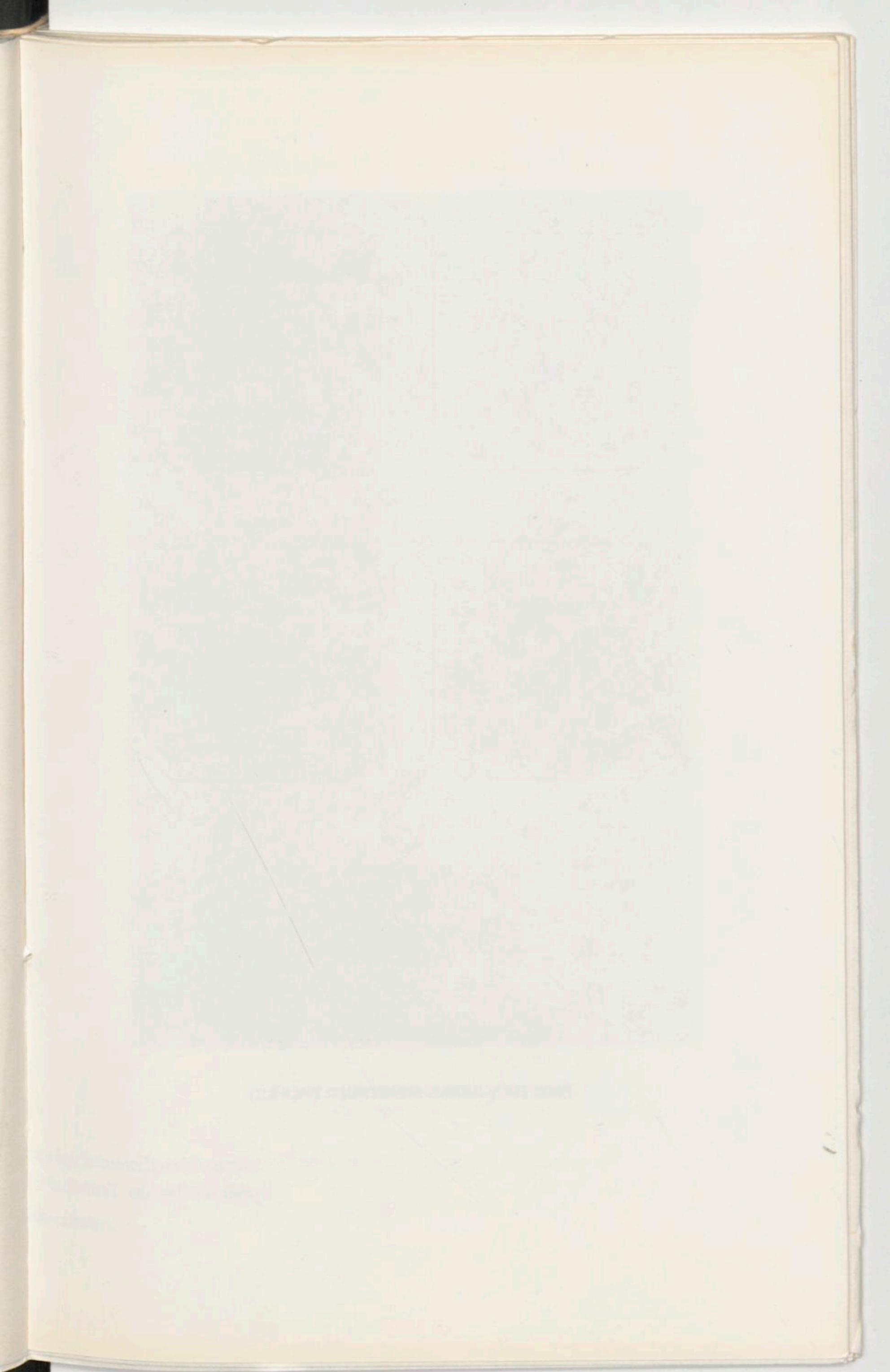
Mais si l'autre hypothèse était la bonne ? Celle d'un Pouchet content de son sort, à Rouen, malgré quelques tracasseries locales, heureux de vivre dans son muséum, satisfait d'être le premier au village plutôt qu'un quelconque second dans la capitale ? Si Pouchet avait eu, comme les autres, comme chacun de nous, la vie qu'il méritait, la place qui était la sienne ? Si l'époque et le milieu n'étaient que les décors de son personnage ?

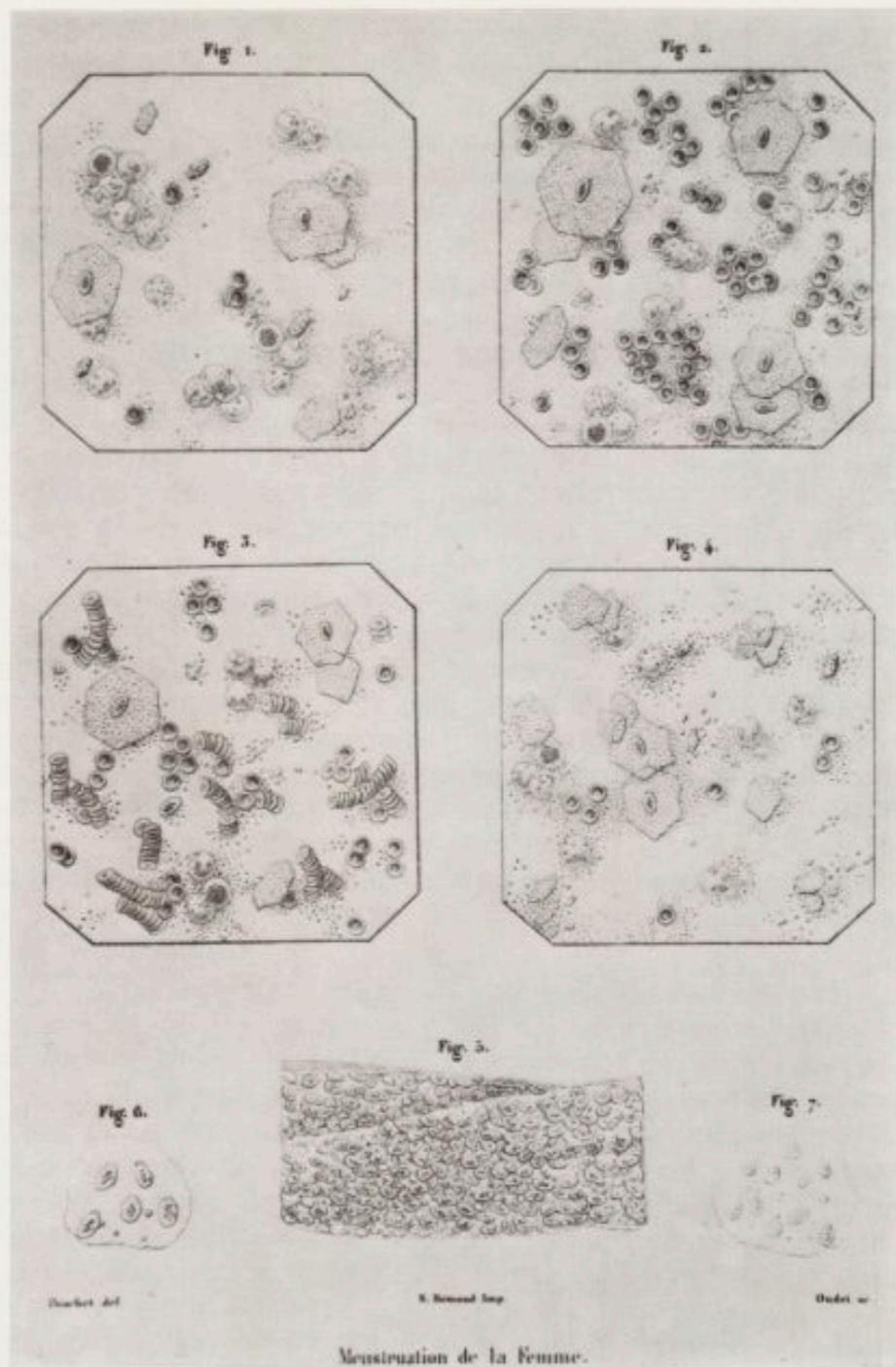
C'est en fin de compte dans ses propres structures qu'il faut chercher la réponse à ces questions, l'explication des succès et des échecs. Pour nous, qui pouvons si difficilement juger nos contemporains, il apparaît presque impossible de nous faire une opinion honnête, sur un homme d'il y a cent ans. Encore une fois le dépouillement de la correspondance pourrait nous apporter des indications décisives. A défaut et pour le moment, nous devons nous satisfaire d'une ébauche du portrait de l'homme de science, de quelques indices permettant d'esquisser la silhouette du personnage.

Le premier de ces indices est l'obsession du personnage du « savant ». Si nous observons les gravures qui le représentent, nous remarquons la prédilection de Pouchet pour une pose médi-

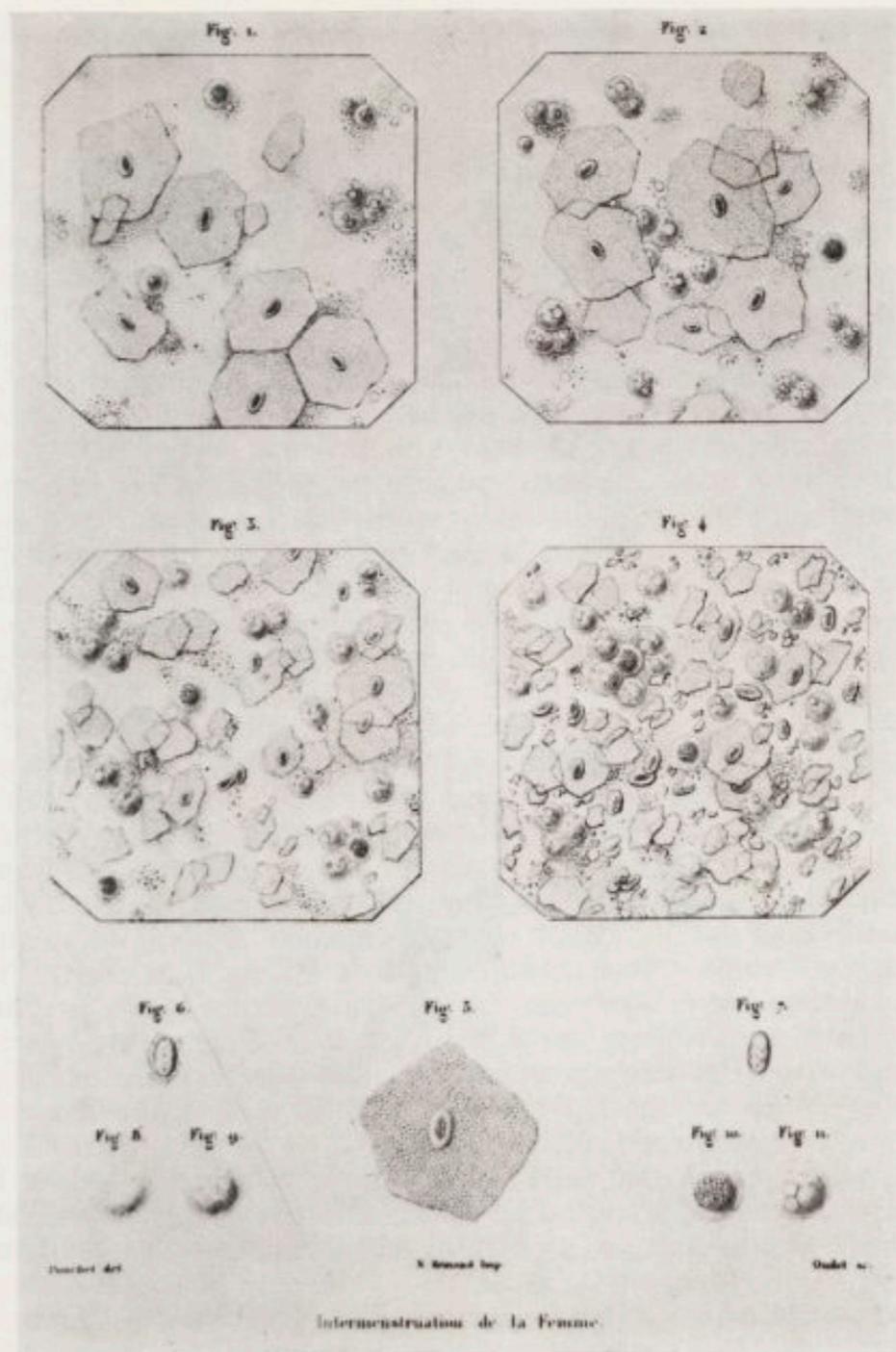
tative, les doigts de la main gauche accrochés à l'oreille ou à la roulaquette, le regard détourné vers de profondes réflexions ou brillant d'un éclat scrutateur, un regard intelligent, peut-être teinté d'une nuance d'ironie. On est surpris de ne pas y discerner cet orgueil qui apparaît dans les écrits, dans une phrase comme celle-ci : « j'avais strictement posé les lois fondamentales de ce phénomène avec tant de précision qu'il ne pouvait échapper à personne que j'étais maître de ces moindres détails » — ou comme celle-là : « notre entreprise, aujourd'hui si courageuse, si désespérée, et pour laquelle nous luttons contre l'autorité de tant de siècles et contre l'ascendant de tant de savants divers, notre entreprise obtiendra justice, puis nos travaux, d'abord contestés avec amertume, attiront enfin l'attention et seront consacrés comme une vérité nouvelle acquise par la science ». C'est bien là une vision romantique du « savant », singulièrement proche de celle du poète donnée par André Gide cent ans plus tard : « le poète est celui qui regarde et que regarde-t-il, le paradis ». Comment le jeune Pouchet ébloui par son contact avec Geoffroy Saint-Hilaire, de Blainville ou Flourens. n'aurait-il pas rapporté de Paris le désir éperdu d'être un savant comme eux ? Comment son prestige local, l'importance reconnue par l'Académie des Sciences de sa découverte de l'ovulation spontanée ne l'aurait-elle pas authentifié en tant que savant à ses propres yeux ? De là une certaine « pose », une certaine complaisance à l'égard de lui-même, une sorte de complexe d'infériorité-supériorité à l'égard de ses antagonistes parisiens ; au pire, un aveuglement obstiné dans la discussion.

Le second de ces indices, c'est le goût de Pouchet pour les voyages. Certes il n'est pas un grand voyageur, comme Humbolt, ou comme Darwin, mais il connaît une bonne partie de l'Europe ; il visite plusieurs fois l'Afrique et rapporte d'importants échantillons de la faune égyptienne. A travers les commentaires de ses compagnons de voyage on peut se convaincre que ce n'était pas une attitude, un besoin de changer d'air, mais un souci de voir et de connaître. On peut croire Eugène Noël quand il écrit : « il possédait à un haut degré les mœurs du voyageur ; à plus de 60 ans on le vit, pour ses expériences sur l'hétérogénie, coucher dans un sac, plusieurs nuits de suite, à la belle étoile, au milieu des neiges de la Maladetta ». Certains de ses commentaires soulignent un romantisme que nous évoquons plus haut : « la vieille forêt hercynienne que nous venions de traverser était ensevelie sous un demi-mètre de frimas ; il faisait un froid de 14° au-dessous de zéro et notre véhicule, malgré ses crampons qui faisaient jaillir de tout côté d'amples gerbes de glace, nous entraînait avec une effrayante rapidité vers le précipice ». Mais à côté de ce lyrisme désuet à la Chateaubriand, il y a dans ses récits des



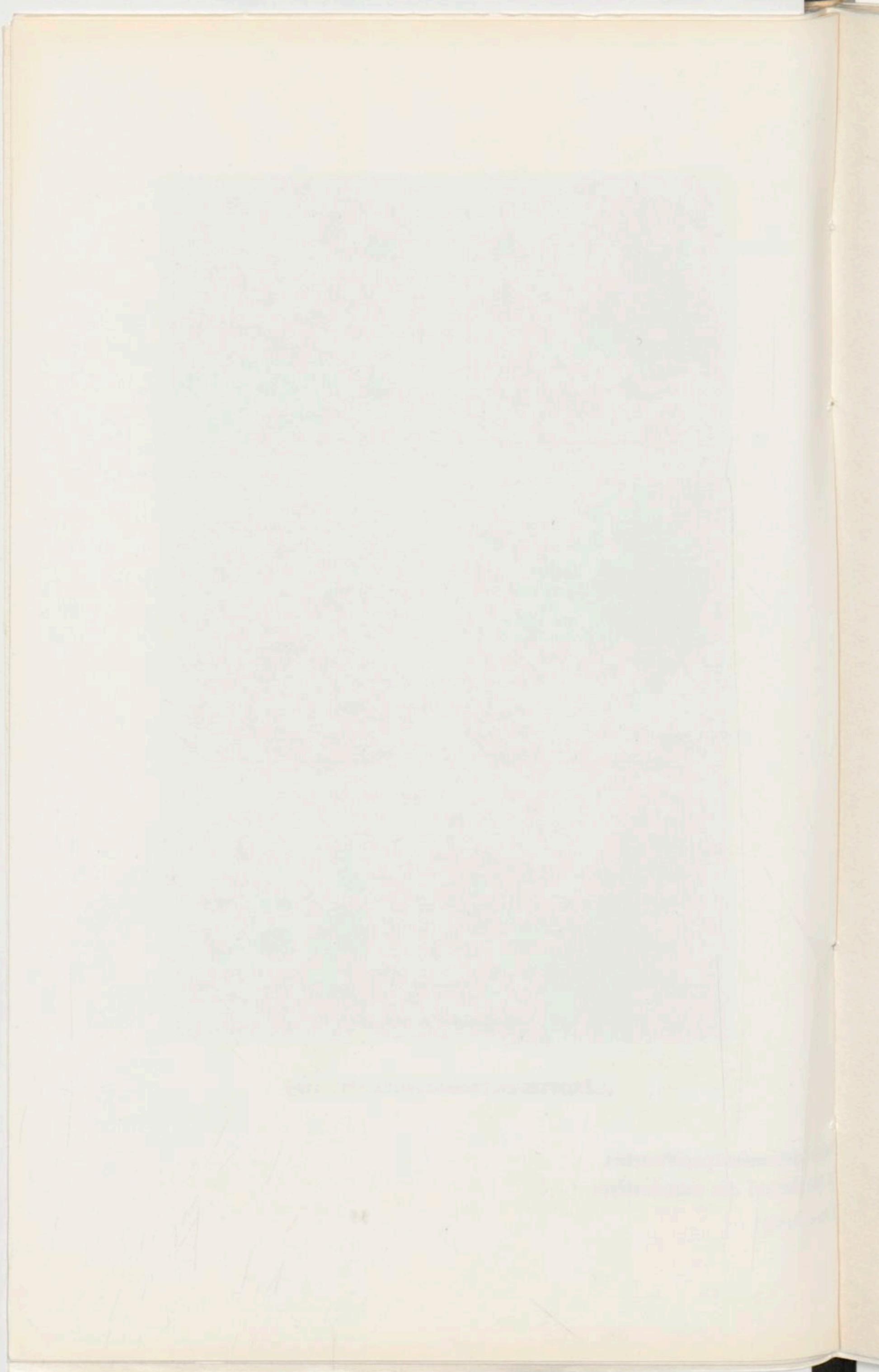


FROTTIS VAGINAL MENSTRUEL (PL. XII)



FROTTIS INTERMENSTRUEL (PL. XIII)

Deux des dix-neuf planches dessinées par Pouchet  
 pour l'atlas du *Traité de l'Ovulation des mammifères*  
 (Paris, Baillière, 1847)



observations précises, pertinentes, reflétant un besoin d'observer et de comprendre.

*L'observation*, en tant que base de la pensée scientifique, c'est ce qui nous apparaît en fin de compte comme l'indice le plus important pour comprendre Pouchet et ceci grâce à un rapprochement saisissant. En 1855, il publie à Paris, son « Histoire des Sciences Naturelles au Moyen Age ou : Albert le Grand et son école considérés comme point de départ de l'école expérimentale ». L'époque grecque, que nous nommons l'époque d'observation, écrit-il, a pour type Aristote et son admirable « Traité des Animaux » ; l'époque romaine ou époque de l'érudition offre Plin et sa vaste compilation sur l'histoire naturelle. Mais à ces deux périodes, inaugurées par l'antiquité, le Moyen Age en a joint une troisième : celle de l'expérimentation. Ce sont deux hommes du XIII<sup>e</sup> siècle, Albert le Grand et Roger Bacon qui en conçoivent toute la puissance et la fécondité. En clair, ce que Pouchet appelle expérimentation, c'est celle que définit Roger Bacon (1214-1294). Or, la critique de cette interprétation tombe de haut ; elle est tracée dès le premier paragraphe de *l'Introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale*. « On a quelquefois semblé confondre l'expérience avec l'observation », écrit Claude Bernard. Francis Bacon (1561-1626) paraît réunir ces deux choses quand il dit : « l'observation et expérience pour amasser les matériaux, l'induction et la déduction pour les élaborer, voilà les seules bonnes machines intellectuelles ». Or, commente Claude Bernard, « dans les sciences d'observation, l'homme observe et raisonne expérimentalement, mais il n'expérimente pas ; dans les sciences d'expérimentation, il agit sur la matière, il provoque à son profit l'apparition de phénomènes qui, sans doute, se passent toujours suivant les lois naturelles, mais dans des conditions que la nature n'avait souvent pas encore réalisées ». Et quand Pouchet écrit : « Roger Bacon a le droit d'être placé à la tête des expérimentateurs », Claude Bernard réplique : « Francis Bacon est un grand génie ; il a bien compris et pressenti toute l'importance de l'expérience pour l'avenir des sciences ; cependant il n'était pas un savant et il n'a pas compris le mécanisme de la méthode expérimentale... il ne l'a pas inventée ». Dialogue étonnant à travers deux ouvrages philosophiques, l'un du Moyen Age, l'autre de l'âge classique, entre le condamné de l'Académie des Sciences et le président du tribunal, entre un observateur exemplaire et le plus grand physiologiste du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il nous semble que la vérité est là : la confusion faite par Bacon entre l'observation et l'expérience est reprise par Pouchet. Même quand celui-ci croit expérimenter dans sa recherche sur

le lieu de la fécondation de l'ovule, il ne fait qu'améliorer ses conditions d'observation ; il n'induit pas un phénomène. Il méconnaît cette idée décisive de l'Introduction : « les plus grandes vérités scientifiques ont leurs racines dans les détails de l'investigation expérimentale qui constituent en quelque sorte le sol dans lequel ces vérités se développent ». Tant qu'il suffit d'observer, Pouchet se révèle excellent, efficace ; il découvre. Dès qu'il faut se montrer expérimentateur, il cesse d'être à son aise ; il confond les hypothèses et les preuves ; il mérite que la remarque de Claude Bernard lui soit appliquée : « l'homme est naturellement métaphysicien et orgueilleux ». Il a pu croire que les créations idéales de son esprit, qui correspondaient à ses sentiments, représentaient aussi la réalité ». *L'Histoire des Sciences Naturelles au Moyen Age* (1855) est la référence à un passé intellectuel où observation et expérience se confondent. *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865) est le socle sur lequel, pendant près d'un siècle, va s'appuyer la pensée scientifique moderne, excepté dans le domaine majeur de l'hérédité. Ce rapprochement nous fait comprendre le tournant décisif des années 1850. En même temps, il nous apporte une part d'explications au succès de la première œuvre de Pouchet, basée sur l'observation, et l'échec de la seconde, desservie par une expérimentation insuffisante.

Il nous reste à dégager de cet exposé quelques réflexions.

La première est que l'exégèse de l'œuvre de Pouchet reste à entreprendre. Nous ne l'avons qu'ébauchée. Il ne faut pas oublier qu'à côté de la *Théorie de l'ovulation* ou du *Traité de Zoologie*, prennent place des travaux d'une singulière originalité ; que les expériences sur la congélation des animaux sont une excellente approche de la vaso-motricité ; que l'étude des selles cholériques conduit, quatre ans avant Davaine, trente-quatre ans avant Robert Koch, à une description du vibrion ; que les recherches sur la pisciculture offrent des perspectives économiques ; que l'organisation, dans le département de la Seine-Inférieure, d'un service de secours aux noyés, est une initiative d'avant-garde. Si l'on ajoute aux travaux scientifiques et philosophiques, la masse de la correspondance, il y a là une source de recherches, de thèses, sur la vie scientifique, littéraire et plus généralement intellectuelle du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous serions heureux si cette cérémonie incitait à de tels travaux.

La seconde réflexion est qu'un homme intelligent, cultivé, passionné par la recherche, mais seul avec sa volonté et son bagage de connaissances, ne peut se réaliser vraiment dans une

société fermée, tournée vers le passé. Il n'y a pas, sauf peut-être pour de rares génies, de création véritable sans une aspiration constante du milieu, à la mobilité, au changement.

La dernière remarque ne peut être qu'un hommage à la mémoire de Pouchet. Certes, il y a la phrase un peu condescendante de Pasteur : « ce savant consciencieux mérite la reconnaissance de tous pour ce qu'il a fait de bon et d'utile, et jusque dans ses erreurs, il a droit à tous les respects ». Mais il y a plus à répondre à l'humble requête de Pouchet : « je réclame mes modestes droits, parce que ma conviction intime me dit qu'ils sont équitables ». Bien d'autres savants ont commis des erreurs scientifiques à côté de leurs découvertes les plus valables ; rarement un chercheur les a payées d'un prix aussi lourd : d'abord pendant sa vie, jusque dans ses affections les plus chères, comme le renvoi de son fils du Muséum de Paris ; quelle tristesse poignante quand Pouchet évoque dans une lettre : « les injustices dont son pauvre Georges a été victime sans jamais obtenir raison » — et puis après sa mort, puisqu'une sorte de dérision s'est attachée à son nom qui n'a même pas l'honneur des dictionnaires, si ce n'est parfois, ironiquement, à la rubrique « Pasteur ». Pour nous qui savons, avec un siècle de recul, ce que cet homme a fait de bien, ce que cette œuvre est devenue, ce que les grands cytologistes contemporains ont dit de Pouchet, ayant pesé avec rigueur le pour et le contre, nous pouvons répondre que Pouchet a été un savant authentique et, avec les excès et les insuffisances de son époque, un grand biologiste français de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

soient tenues, tournées vers le passé. Il n'y a pas, sans doute, pour de telles génies, de création véritable sans une adaptation constante au milieu, à la mobilité, au changement des temps.

La dernière remarque ne peut être du au honneur à la mémoire de Fouchet. Certes, il y a la phrase un peu condensée de l'auteur : « ce savant consciencieux méritait la reconnaissance de tous pour ce qu'il a fait de bon et d'utile, et jusqu'au bout de sa vie, il a droit à tous les respects ». Mais il y a plus à répondre à l'unique reproche de Fouchet : « Je réclame mes modestes droits, parce que ma conviction intime me dit qu'ils sont équitables ». Bien d'autres savants ont commis des erreurs scientifiques à côté de leurs découvertes les plus valables ; tantôt au cours de leur vie, à payer d'un prix aussi lourd ; d'abord pendant sa vie, comme dans ses affections les plus chères, comme le renvoi de son fils du Musée de Paris ; quelle tristesse poignante quand Fouchet évoque dans une lettre : « les injustices dont son pauvre Georges a été victime sans jamais obtenir raison » — et puis après sa mort, puisqu'une sorte de déshonneur s'est attaché à son nom qui n'a même pas l'honneur des dictionnaires, si ce n'est par rapport à la rubrique « Fouchet ». Pour nous qui savons avec un siècle de recul, ce que cet homme a fait de bien, ce que cette œuvre est devenue, ce que les grands cytologistes contemporains ont dit de Fouchet, ayant pesé avec rigueur le pour et le contre, nous pouvons répondre que Fouchet a été un savant authentique et, avec les excès et les insuffisances de son époque, un grand biologiste français de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il est certain qu'avant d'être obligé de se retirer de la vie active, il s'était consacré à l'étude de la vie animale, et plus particulièrement de la vie végétale, et qu'il avait écrit de nombreux ouvrages sur ces sujets. Ses travaux ont été très appréciés et ont contribué à l'avancement de la science de son époque. Ses recherches ont été poursuivies par ses successeurs, et il a laissé une œuvre importante qui a servi de base à de nombreuses études ultérieures. Ses travaux ont été très appréciés et ont contribué à l'avancement de la science de son époque. Ses recherches ont été poursuivies par ses successeurs, et il a laissé une œuvre importante qui a servi de base à de nombreuses études ultérieures.

La science de son époque a été très appréciée et a contribué à l'avancement de la science de son époque. Ses recherches ont été poursuivies par ses successeurs, et il a laissé une œuvre importante qui a servi de base à de nombreuses études ultérieures.

## Le Naturaliste

par P. REY

*Professeur de Zoologie  
à la Faculté des Sciences de Rouen*

**F**ÉLIX-ARCHIMÈDE Pouchet, né à Rouen le 26 août 1800, appartenait à une famille normande de protestants dont les membres ont eu une activité importante dans le commerce, l'industrie et la Science. On doit en particulier à son père l'introduction en France et le perfectionnement des principales machines à filer le coton. Quant à lui, il eut très vite le goût des sciences exactes et la lecture des œuvres de Buffon le détermina à se consacrer aux sciences naturelles.

Mais c'est la Médecine qui l'attira d'abord. Il commença ses études sous la direction de Flaubert, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, le père de Gustave Flaubert. Il obtint au concours le titre de chirurgien interne à l'Hôtel-Dieu, puis il se rendit à Paris pour achever ses études et fut reçu docteur en 1827.

En 1828, il revint à Rouen où l'administration municipale lui confia la direction du Muséum qui venait d'être créé par une ordonnance de M. de Martainville, alors maire de Rouen, dans un local faisant partie de l'ancienne maison des Dames de la Visitation de Sainte-Marie, maison qui avait été bâtie en 1640. L'ordonnance qui créait le Muséum y instituait une chaire de Zoologie qui fut également confiée à Pouchet. En même temps, il fut appelé à la chaire de Botanique laissée vacante par la mort de Marquis, auteur d'un ouvrage intitulé « Fragments de philosophie botanique ». Il fut nommé également directeur du Jardin des Plantes qui existait à Rouen depuis le siècle dernier.

C'était l'époque où l'on pouvait encore être un naturaliste complet et occuper de hautes fonctions aussi bien dans le domaine

de la Botanique que dans celui de la Zoologie. Cependant Pouchet s'occupe d'abord presque exclusivement de Botanique ; il publia en 1829 une thèse de doctorat sur la Famille des Solanées et par la suite un traité de Botanique en deux volumes. Il reprit dans son enseignement et dans ses publications les idées de Marquis qui avait créé pour l'étude et la classification des familles végétales une méthode simplifiée, dite naturelle, qui avait l'avantage de ne pas nécessiter le secours d'instruments optiques et de ne pas réclamer de connaissances scientifiques étendues.

Mais très vite, Pouchet délaissa la Botanique pour s'occuper exclusivement de Zoologie et de Biologie Animale. Il ouvrit ses leçons de Zoologie en 1832, dans l'unique galerie que possédait alors le Muséum et les poursuivit pendant de longues années.

Voici comment lui-même parle de son enseignement : « en fondant le cours de Zoologie, l'administration municipale n'avait imposé aucun programme au Professeur ; elle s'en était rapportée à son appréciation. Chaque hiver, j'y exposais l'histoire de l'une des grandes classes du règne animal ; j'y traitais tour à tour des Mammifères ou des Oiseaux, des Insectes ou des Mollusques. Deux cents auditeurs se pressaient continuellement dans l'étroit amphithéâtre où ces leçons avaient lieu et parmi eux j'étais honoré de compter les membres les plus éclairés du corps médical et de la magistrature, mêlés aux étudiants des Écoles de Médecine et de Pharmacie. Les cours de Zoologie étaient constamment élevés, et, en présence de l'auditoire d'élite qui m'entourait, je pouvais aborder les questions les plus transcendantes. A mesure que je le faisais, celui-ci devenait plus nombreux et plus attentif ».

On voit que ces cours ressemblaient plus aux cours actuels de notre Collège de France ou de notre Muséum national qu'à ceux de nos Facultés. Cependant leur nature changea lorsqu'ils furent annexés à l'École Supérieure des Sciences. Il y eut un programme qui les rendit extrêmement élémentaires, d'après Pouchet qui le regretta vivement, et il en résulta une sensible diminution de l'auditoire qui ne compta plus que cent à cent cinquante élèves.

Pouchet a rédigé et publié ses leçons d'abord sous forme d'un traité élémentaire de Zoologie puis sous celle d'un ouvrage plus important qui parut en 1841 sous le titre de « Zoologie classique ou Histoire Naturelle du Règne animal ». Il fut édité à la Librairie Encyclopédique de Roret, rue Hautefeuille à Paris, et mis en vente à Rouen chez deux libraires François et Frère. Il comprenait deux volumes consacrés l'un aux animaux vertébrés, l'autre aux animaux invertébrés et comportait 42 planches et 6 grands tableaux.

Dans cet ouvrage, Pouchet ne fit pas œuvre originale car il ne fit que reprendre, mais en la faisant connaître pour la première fois, dans son ensemble, la classification de son maître Blainville qui avait obligeamment mis tous ses manuscrits à sa disposition. Il faut dire que cet ouvrage n'a qu'une simple valeur historique car cette classification est aujourd'hui complètement dépassée. Il faut ajouter également que Madame Pouchet a collaboré étroitement à cet ouvrage et que plusieurs passages ont été entièrement écrits de sa main. C'était paraît-il une femme d'une beauté remarquable et d'une grande intelligence. Pouchet l'avait épousée peu de temps après son retour à Rouen mais il eut la douleur de la perdre alors qu'elle était encore jeune.

Parallèlement, à son enseignement, Pouchet s'occupait de développer les collections de Zoologie du Muséum. Commencées en 1828, elles comprenaient déjà en 1832, huit armoires d'animaux vertébrés. Au début, l'allocation destinée à leur développement et à leur entretien était très peu élevée, mais le maire, M. Barbet, qui succéda à M. de Martainville, s'intéressa très vivement au Muséum et dès sa première visite à celui-ci, il dit à Pouchet : « Avec si peu de ressources, vous ne pouvez absolument rien faire, je quadruplerai votre budget » et il tint parole. Comme on aimerait aujourd'hui entendre de telles paroles de personnages officiels et voir les promesses faites suivies de leur réalisation. Les collections zoologiques du Muséum de Paris, pour ne parler que d'elles, en auraient bien besoin.

Il est vrai qu'en ce temps-là, on s'intéressait beaucoup plus à l'Histoire Naturelle qu'aujourd'hui, tout au moins qu'hier, car le mouvement en faveur de la protection de la nature qui se développe un peu partout fait renaître cet intérêt pour les animaux et les végétaux. Grâce à ces subsides, grâce à une série de dons particuliers, à des envois répétés du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, grâce aussi aux voyages qu'il effectua lui-même en Algérie, en Egypte, en Suisse, en Italie, en Grèce, en Sicile et en Angleterre et d'où il rapporta de nombreux spécimens de la faune locale, grâce enfin à l'intérêt que l'administration municipale ne cessa de lui porter, il put enrichir considérablement les galeries du Muséum.

Pouchet a été aussi le fondateur d'une des collections les plus importantes de France et en 1872 Jules Simon, alors ministre de l'Instruction Publique, fut très surpris, lorsque à son passage à Rouen, il visita les galeries du Muséum, de trouver dans cette ville de province une collection aussi nombreuse et en si bel ordre. Il contenait en particulier une très belle collection d'oiseaux d'Europe et une des plus importantes collections de coquilles que

l'on pût trouver en Europe ainsi qu'une magnifique galerie d'anatomie comparée.

Mais si Pouchet n'avait été qu'un professeur, si éminent fut-il, et organisateur de collections importantes, son nom serait aujourd'hui quelque peu oublié ou tout au moins ne serait connu que d'un petit nombre de spécialistes, et s'il ne l'est pas, c'est qu'il fut aussi et surtout un homme de laboratoire, un chercheur extrêmement actif. Il disposait d'un laboratoire annexé au Muséum, mais ce laboratoire était bien modeste, au moins à ses débuts, et il a lui-même souligné les difficultés qu'il a rencontrées dans ses travaux. C'est ainsi qu'il écrit : « Il faut (...) tenir compte des immenses difficultés qu'offrent dans nos provinces (...) tous les travaux scientifiques de haute portée. Les livres (...), les instruments de précision, tout y fait défaut, tout y manque presque absolument. Et si quelque savant isolé parvient à y produire une œuvre capitale, ce n'est qu'à l'aide d'un labeur surhumain et souvent au détriment de sa santé et de son bien-être ». Heureusement, ajoute-t-il, « j'ai pu conjurer une partie de ces difficultés à cause de ma proximité de Paris et de la bienveillance dont je suis l'objet dans ma ville natale ». Il parle alors des amples moyens d'études qui lui ont été offerts à Rouen et des facilités qui lui ont été données par le Préfet de la Seine-Inférieure, le Sénateur Baron Le Roy et par le Maire de Rouen M. Verdrel.

Ses recherches ont porté sur des branches très diverses de la Biologie : la systématique, la reproduction, l'embryologie, l'histologie, la microbiologie, l'anatomie comparée. Son premier grand travail qui a tout de suite attiré l'attention du monde savant a porté sur la fécondation des mammifères. Il lui a valu le prix de Physiologie Expérimentale de l'Académie des Sciences en 1845 et il fut publié en 1847 sous la forme d'un volume in-8° intitulé « Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine basée sur l'observation de toute la vie animale ».

Voici comment Flourens, chargé de faire un rapport sur ce travail en 1845 s'exprimait devant l'Académie des Sciences : « Le travail de M. Pouchet se distingue par l'importance des résultats, par le soin scrupuleux de l'exactitude, par l'étendue des vues, par une méthode excellente. L'auteur a eu le courage de repasser tout au critérium de l'expérimentation et c'est après avoir successivement confronté les divers phénomènes qu'offre la série animale et après avoir, en quelque sorte, tout soumis à l'épreuve du scalpel et du microscope, qu'il a formulé ses lois physiologiques fondamentales ».

Pour ce travail il reçut les éloges de plusieurs savants français et étrangers, par exemple celui-ci : « M. Pouchet est le premier

qui ait posé l'ovulation spontanée des Mammifères comme une loi générale avec une vigueur et une énergie de dialectique encore inusitée dans la science », ou cet autre : « C'est à M. Pouchet qu'appartient la gloire d'avoir formulé d'une manière nette et précise les lois fondamentales de la fécondation chez les Mammifères et d'en avoir fait l'application à l'espèce humaine ».

Parmi ses autres publications dont la valeur est indiscutable, on peut citer la monographie des genres Nérîte et Nérítine, qui sont des Mollusques, la description des différences sexuelles présentées par les membres antérieurs de la Grenouille, l'étude de l'anatomie et de la physiologie de l'appareil digestif du Cousin commun, celle de la mutabilité de la coloration des Rainettes et de l'anatomie microscopique de la peau, la description de l'anatomie microscopique de l'appareil buccal des Nérîtes, celle de quelques nouvelles espèces de Patelles, l'étude de l'anatomie de la Néríte saignante, la démonstration de la non-résistance aux températures élevées des animaux dits ressuscitants, Rotifères, Tardigrades et Anguillules, enfin et surtout ses recherches sur l'anatomie et la physiologie des Mollusques. Il y démontre, et c'est une découverte zoologique importante, que l'appareil circulatoire des Mollusques n'est pas clos mais que le sang qui part du cœur arrive par des artères ouvertes à leur extrémité dans des cavités du corps où il circule pour être repris par des veines également ouvertes à leur extrémité et faire retour au cœur.

Il faudrait aussi, mais je n'y insisterai pas, parler des très nombreuses recherches et publications sur la génération spontanée et de la controverse qu'il eut pendant de nombreuses années avec Pasteur. Bien sûr, Pouchet s'était trompé et ses expériences étaient entachées d'erreurs, ce que Pasteur démontra par des expériences plus rigoureuses, mais peut-être est-ce justement grâce à Pouchet que Pasteur fut obligé d'imaginer ses expériences et mettre par elles en évidence la non-existence de la génération spontanée.

D'ailleurs Pouchet s'est trompé aussi dans d'autres domaines. Voici quelques-unes de ses erreurs : l'assimilation des vésicules pulsatiles des Infusoires à des cœurs alors qu'elles sont l'équivalent des vessies urinaires, la confusion des kystes de ces mêmes Infusoires avec des œufs, la négation de la scissiparité chez certains d'entre eux comme les Vorticelles, l'assimilation des spermatozoïdes des Salamandres aquatiques à des animaux indépendants appelés zoospermes, la croyance que le principe toxique des Champignons est soluble dans l'eau et que les espèces les plus vénéneuses, telles que *Amanita venenosa* et *Amanita muscaria* peuvent devenir alimentaires après avoir été cuites à grande eau.

Mais il ne faudrait pas que ces erreurs nuisent par trop à l'œuvre scientifique de Pouchet qui reste considérable. Il ne faut pas oublier qu'il s'intéressa aussi à la Biologie appliquée à l'agriculture ou à la pisciculture comme en témoignent ses publications sur « l'Histoire naturelle et agricole du Mouton » et sur « l'Histoire naturelle et agricole du Hanneton et de sa larve », ses « Recherches sur la Calandre du Blé et sur les moyens d'en préserver les grains », ses « Recherches zoologiques sur la Taupe », sa publication intitulée « De l'hygiène et de l'alimentation des jeunes Poissons », sa proposition de créer des centres d'élevage des jeunes Anguilles à l'embouchure de la Seine.

Enfin terminons cet aperçu sur l'œuvre scientifique de Pouchet en signalant qu'il s'est intéressé à l'Histoire des Sciences et qu'il a publié une « Histoire des Sciences naturelles au Moyen Age, ou Albert le Grand et son époque considérés comme point de départ de l'école expérimentale », ouvrage volumineux très documenté où il voit dans Albert le Grand et dans le moine Roger Bacon les précurseurs des génies qui, dans la suite, utiliseront en science la méthode expérimentale et aboutiront ainsi aux grandes découvertes scientifiques des temps récents.

Rappelons, pour conclure, que ses concitoyens, conscients de sa valeur, élevèrent à Pouchet, grâce à deux souscriptions distinctes, un buste et un monument qui furent inaugurés le 22 novembre 1877, soit cinq ans après sa mort, survenue le 6 décembre 1872.

Je pense que le plus bel hommage peut-être qui puisse lui être rendu fut celui de Pasteur, lequel écrivit en effet à l'un des promoteurs des souscriptions : « C'est avec empressement que je vous prie de m'inscrire sur la liste des souscripteurs ; le savant consciencieux mérite la reconnaissance de tous pour ce qu'il a fait de bon et d'utile, et jusque dans ses erreurs, il a droit à tous les respects ».

## Hommage d'un pastorien

par Pierre NICOLLE

*Chef de Service et Professeur honoraire  
de l'Institut Pasteur*

---

**I**L y a parfois de bien curieuses rencontres dans le calendrier des anniversaires : en ce début de mai 1973, Rouen et son Académie des Sciences, des Belles-Lettres et des Arts évoquent — avec quelques mois de retard — le centième anniversaire de la mort de Félix-Archimède Pouchet, tandis qu'à Paris l'Institut Pasteur célèbre le cent cinquantième anniversaire de la naissance de son fondateur sans plus d'exactitude.

Ainsi se trouvent encore une fois associés pour un temps et par un malicieux hasard les souvenirs de deux savants qui se dressèrent jadis l'un contre l'autre avec tant d'âpreté à propos de la fameuse controverse sur les générations dites « spontanées ». Mais aujourd'hui l'ère des disputes est passée, même si certains estiment que le problème n'est pas définitivement résolu.

Chacun des deux anciens adversaires va recevoir la part qu'il mérite — malheureusement fort inégale — pour ce que ses travaux et ses luttes ont apporté de positif à la Science et de bienfait à l'humanité.

Au surplus, un non moins malicieux hasard, empruntant celui-là la voix et la plume de notre Secrétaire de la classe des Sciences, a désigné le pastorien que je suis, en dépit — ou peut-être à cause — de sa longue filiation pastorienne, pour participer à l'hommage que l'Académie désire rendre au créateur du Muséum d'Histoire Naturelle de Rouen, à l'inlassable explorateur du monde microscopique et au dessinateur micrographe plein de talent que fut le savant rouennais.

Il m'a été d'autant plus agréable de répondre à cette invi-

tation que je crois être en mesure d'apporter quelques éléments inédits ou tout au moins peu connus en faveur du personnage qui nous occupe.

### *Le Muséum d'Histoire Naturelle de Rouen.*

Sans nul doute, le Muséum d'Histoire Naturelle de Rouen, qui est presque entièrement l'œuvre de Pouchet, est l'un des plus beaux de France et peut-être du Monde.

Dans mon enfance, à chacun de nos séjours à Rouen, mon père ne manquait pas de m'y conduire et les commentaires qu'il faisait ajoutaient puissamment à l'intérêt et au plaisir de la visite.

C'est là que j'ai vu, dans sa vitrine individuelle, le fameux gorille menaçant de son bâton le petit garçon assez peu rassuré que j'étais. Par prudence, je reprenais la main paternelle qu'un certain goût de l'indépendance m'avait fait lâcher. Mon père me faisait remarquer que l'utilisation d'un objet pour une intention précise, dans le cas particulier l'attaque d'un ennemi éventuel, était le premier signe d'une intelligence apparentée à celle de l'Homme primitif.

Parmi les oiseaux empaillés, j'admirais l'oiseau-lyre, le seul que j'ai jamais vu de ma vie et, plus loin, les centaines de petits oiseaux au plumage éclatant qui me paraissaient avoir été cueillis sur les chapeaux des élégantes en ce début de siècle.

Mais surtout, j'aimais m'attarder devant le diorama d'une ferme cauchoise, baigné d'une lumière irréaliste, avec au premier plan les animaux de la basse-cour au milieu des outils de culture. Dans un faux lointain habilement imité, on apercevait Rouen, les tours et les flèches de ses églises.

### *Pouchet, éveilleur de vocations pour les Sciences Naturelles*

Au-delà de ces impressions d'enfance, bien d'autres raisons plus scientifiques celles-là, me ramènent à Pouchet.

Sait-on qu'il a été le maître de Sciences Naturelles d'Eugène Nicolle mon grand-père ? Dans les papiers de celui-ci j'ai trouvé le document que voici :

En en-tête : Le Dr Pouchet, directeur, professeur de botanique, à Monsieur Dubreuil<sup>(1)</sup> au Jardin Botanique de Rouen.

(1) Il s'agit probablement d'Alphonse Dubreuil, professeur d'Agriculture à l'École Normale de Rouen.

« Monsieur, l'étudiant qui vous remettra cette lettre, s'occupant avec zèle et intelligence de botanique, désire obtenir, dans l'intérêt de son instruction ou pour faire un herbier, des échantillons de plantes. J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir donner des ordres pour qu'il les obtienne au jardin de Trianon.

« Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

Signé : Pouchet ».

Au-dessous de la signature, M. Dubreuil a ajouté une note autorisant le jardinier de l'École de botanique à donner des échantillons de plantes au porteur « quand cela se pourra sans compromettre l'espèce. Ce 24 avril 1849 ».

Mon grand-père, qui avait à cette époque 17 ans, préparait ses baccalauréats de lettres et de sciences en vue de ses études de médecine. Mais en attendant, il complétait son instruction scientifique en suivant les cours du dimanche des Institutions municipales de Rouen. Si bien qu'il devait être resté en relations avec Pouchet et que celui-ci ayant apprécié ses qualités le fit nommer professeur suppléant d'Histoire Naturelle à l'École Préparatoire à l'Enseignement Supérieur des Sciences et des Lettres à titre provisoire, en 1856, pour remplacer son propre fils appelé à d'autres fonctions. Plus tard, alors qu'il était docteur en Médecine depuis 1859, Eugène Nicolle fut maintenu à titre définitif dans son poste de professeur suppléant en 1873, pour remplacer le docteur Blanche qui fut appelé probablement à succéder à F.-A. Pouchet, décédé en 1872.

Ce goût prononcé, cette passion d'Eugène Nicolle pour les Sciences Naturelles que Pouchet avait éveillés en lui, puis constamment encouragés, il les gardera aussi vifs toute sa vie, puisque, malgré ses très lourdes tâches de médecin de l'Hospice Général, puis de l'Hôtel-Dieu, de médecin du Lycée Corneille, de praticien surmené, de conseiller médical de plusieurs associations de bienfaisance, il continua à les exercer et il les transmit, en même temps que sa vocation médicale, à ses deux fils aînés, Maurice et Charles.

Mais il arriva que ceux-ci, après leur internat des Hôpitaux de Paris, furent très vite séduits par les idées nouvelles qui commençaient à se répandre sur les germes transmissibles des maladies infectieuses et qu'ils devinrent tous deux — *horresco referens* — d'éminents disciples de Pasteur.

Maurice Nicolle alla fonder et diriger pendant huit ans l'Institut Impérial de Microbiologie de Constantinople, puis rentré à Paris, il fut chef de Service à l'Institut Pasteur.

Charles Nicolle, après avoir vainement tenté de créer et de faire vivre le Laboratoire de Bactériologie de l'École de Médecine de Rouen, accepta par découragement le poste de directeur de l'Institut Pasteur de Tunis. Est-il nécessaire de rappeler que les découvertes qu'il y fit lui valurent le Prix Nobel de Médecine en 1928 ?

L'influence de Pouchet, bien que déviée vers la microbiologie, ne s'arrêta pas là. Le fils de Maurice Nicolle, Jacques, qui fut un membre assidu de notre Académie et qui disparut tragiquement il y aura un an dans dix jours, fut un biophysicien et un spécialiste de l'étude des propriétés biologiques, jamais semblables et souvent même opposées, des isomères ou inverses optiques d'un même corps chimique. Les connaissances qu'il acquit dans ce domaine, qui fut celui de Pasteur au début de sa carrière, le conduisirent à écrire un livre abondamment documenté sur Louis Pasteur, un maître de l'Enquête Scientifique. Ce livre a connu un grand succès et fut traduit en plusieurs langues, dont la japonaise.

Me permettra-t-on d'ajouter que le fils de Charles Nicolle, c'est-à-dire moi-même, se consacre depuis quelque quarante ans à des recherches en Microbiologie à l'Institut Pasteur.

Ainsi l'on peut dire que l'influence de Pouchet comme éveilleur de vocations en matière de Sciences Naturelles s'est exercée sur trois générations d'une même famille rouennaise, totalisant à ce jour cinq personnes. Il est infiniment probable qu'il en fut de même pour plusieurs de ses élèves.

Le nom de Pouchet, nous l'avons vu, demeure indissolublement associé à celui de Pasteur depuis la querelle à propos des générations dites spontanées, de 1858 à 1868 — querelle qui a donc duré dix ans comme la guerre de Troie et au cours de laquelle les adversaires, tels les héros de *Illiade*, s'interpellaient souvent dans les Académies avec véhémence. La tradition rapporte même qu'il fallut plus d'une fois les empêcher d'en venir aux mains.

#### *La querelle des générations dites spontanées.*

C'était une bien vieille controverse dont la première pièce semble avoir été versée au dossier dès le troisième jour de la Création.

On apprend ceci dans la Genèse : Dieu dit « Que la Terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la Terre des fruits contenant leur semence » et il en fut ainsi. La Terre produisit de la verdure : des herbes portant semence selon leur espèce, des arbres donnant selon leur

espèce des fruits contenant leur semence. Et Dieu vit que cela était bon. Et plus loin : Dieu dit « Que la Terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce » et il en fut ainsi.

D'après ce texte, l'on pourrait conclure que puisque chaque être vivant créé porte en lui sa semence, chaque être nouvellement né ne peut dériver que d'un être identique à lui. Autrement dit, à partir du moment où les premiers individus de chaque espèce ont été formés, le Créateur semble renoncer à en créer de nouveaux qui ne proviendraient d'aucun parent.

Cette manière de voir les choses penche plutôt vers le sens soutenu, de nombreux millénaires plus tard, par Pasteur et combattu par Pouchet.

Mais depuis la Genèse, il faut bien le reconnaître, les auteurs de l'Antiquité, Aristote, Lucrèce, Plin et beaucoup d'autres, et même la majorité de ceux de la Renaissance défendaient la thèse des générations spontanées, même pour les gros animaux.

William Harvey (2) proposa bien l'aphorisme : *ex ovo omnia* mais on peut l'interpréter de bien des manières.

Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, Francesco Redi (3), Jan Schammerdam (4), Marcello Malpighi (5), Antonie van Leeuwenhoek (6), Lazzaro Spallanzani (7) combattirent souvent, avec conviction, la thèse de la génération spontanée en apportant les résultats de leurs observations et de leurs ingénieuses expériences. Fontenelle, l'illustre fondateur de notre Académie, leur donna son adhésion totale.

« Tous les animaux, dit-il, qui paraissent venir ou de la pourriture, ou de la poussière humide et échauffée, ne viennent que de semences que l'on n'avait pas aperçues... Jamais il ne s'engendre de vers sur la viande où les mouches n'ont pas laissé de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres animaux que l'on croit qui naissent hors de la voie de génération. Toutes les expériences modernes conspirent à nous désabuser de cette ancienne erreur et je me tiens sûr que dans peu de temps, il ne restera plus le moindre sujet de doute ».

Fontenelle était trop optimiste. Il a fallu encore plus de cent ans pour que le problème fut définitivement réglé.

(2) William Harvey, physiologiste anglais, découvrit la circulation du sang (1578-1557).

(3) Francesco Redi (1628-1691).

(4) Jan Schammerdam (1637-1680).

(5) Marcello Malpighi (1628-1694).

(6) Antonie van Leeuwenhoek (1632-1723).

(7) Lazzaro Spallanzani (1729-1799).

C'est qu'avec le temps, le matériel d'étude diminuait rapidement de taille. Les partisans de la génération spontanée abandonnèrent les gros animaux, les serpents, les grenouilles, les souris, les vers et même les insectes dont leurs adversaires avaient successivement démontré qu'ils ne pouvaient provenir que de parents semblables à eux-mêmes. Ils portèrent le débat sur des êtres dont seul le microscope pouvait révéler l'existence, les microbes. Les pessimistes déclarèrent qu'on ne pouvait rien prouver, car comme l'a dit plus tard Georges Duhamel : « L'erreur est la règle, la vérité l'exception ». Les optimistes gardaient confiance en adoptant, par avance, le précepte qui fut celui de mon maître Alexandre Besredka : « La vérité est en marche ; rien ne l'arrêtera ».

C'est ainsi que Pouchet et Pasteur ayant chacun, dès le départ, des conceptions opposées, se trouvèrent devant des difficultés considérables, aussi bien pour affirmer que pour nier. Chaque geste pouvait être la source de très graves erreurs. Aucune technique n'existait. Il fallut en inventer qui ne ressemblait à rien de ce que l'on connaissait.

Les résultats annoncés par l'un étaient immédiatement réfutés par l'autre.

Et cependant, dans cette lutte de deux esprits ardents, peu à peu s'édifièrent les bases d'une science nouvelle qui porte aujourd'hui le nom de microbiologie et dont les développements rendent chaque jour d'immenses services à la médecine : diagnostic des infections, pronostic, thérapeutique préventive et curative, épidémiologie, immunologie, et permettent de réussir au moindre risque de banales comme d'extraordinaires interventions chirurgicales.

Si Pouchet fut finalement battu, par ses critiques incessantes, même souvent dépourvues de valeur, même injustes, il avait contraint Pasteur à se surpasser. Il avait joué en face de lui le rôle, éminemment utile dans toute recherche scientifique, de l'avocat du diable.

De cela, nous devons lui être reconnaissants. Le triomphe de Pasteur ne doit pas nous faire mépriser la défaite de Pouchet.

*Les générations spontanées ont la vie dure.*

Dans l'article qu'André Gratia a rédigé sur la nature des ultra-virus pour le traité de Constantin Levaditi et Pierre Lépine<sup>(8)</sup>, il

---

(8) *Les ultra-virus des maladies humaines*. Maloine éd., Paris, 1938.

évoque cette velléité de renaissance des générations spontanées. Avec ces « inframicrobes » (9), l'observateur est descendu encore plus bas dans l'échelle des dimensions de ces agents infectieux, puisqu'ils sont invisibles au microscope ordinaire (10), puisqu'ils traversent les filtres les plus serrés et qu'on ne peut pas les cultiver sur les milieux nutritifs naturels ou artificiels utilisés en bactériologie. Cependant on peut constater qu'ils se multiplient lorsqu'on les met en présence de cellules réceptives vivantes, de sorte que l'on a pu se demander si leur présence dans un organisme humain, animal ou végétal n'était pas due à une apparition spontanée.

Aujourd'hui cette hypothèse est écartée. Les maladies à ultra-virus sont dues à la contagion ou à la manifestation, sous une influence déterminante, d'un ultra-virus présent dans l'organisme, soit à l'état latent, soit sous la forme d'un précurseur comme c'est vraisemblablement le cas pour l'agent (ou les agents) du cancer.

#### *Quelques heureuses hypothèses de F.-A. Pouchet.*

Le savant rouennais a supposé que dans certaines expériences de Pasteur, les milieux de culture utilisés étaient impropres à la multiplication des germes. Le traitement, probablement un chauffage excessif, pourrait peut-être avoir fait disparaître de ces milieux une ou plusieurs substances indispensables à la croissance des germes. Nous savons aujourd'hui que ces vues répondent dans certains cas à une réalité. Ces substances, on les appelle en microbiologie les « facteurs de croissance » et en physiologie et en médecine les « vitamines ».

D'autre part, à une époque où Pouchet n'avait pas encore pris l'inconfortable position que l'on sait dans l'inextricable problème des générations dites spontanées, il avait été à deux doigts d'une découverte qui aurait fait de lui, s'il avait été en mesure de pousser plus loin ses investigations, un véritable précurseur de cette science dont il a tenté, autant que cela lui était possible, de retarder l'avènement : la microbiologie ; au cours d'une épidémie de choléra à Rouen, en 1849, il a examiné au microscope les déjections de quatre cholériques. Ce faisant, il a fait preuve, soit dit en passant, d'un courage exceptionnel si l'on veut bien se souvenir de la véritable panique que causait ce genre d'épidémie.

(9) Charles Nicolle a proposé ce terme qui signifie « en deçà des virus », c'est-à-dire plus petits qu'eux, pour remplacer le terme d'ultra-virus, incorrect, puisqu'il signifie « au-delà des virus », c'est-à-dire plus gros.

(10) Depuis 1939, on peut voir les ultra-virus au microscope électronique.

Il a observé et décrit des germes très mobiles<sup>(11)</sup>, nombreux et tous semblables au milieu de granulations arrondies animées sur place de mouvements browniens et il les a rapprochés de germes antérieurement décrits par Müller sous le nom de *vibrio regula*, sans rapport, semble-t-il, avec le choléra. J'ignore si le terme de Müller a survécu. Mais il est intéressant de rappeler que la constatation de Pouchet a été, non pas la première, mais l'une des premières qui aient été faites de l'agent spécifique du choléra, trente-quatre ans avant que Robert Koch réussisse à l'isoler à nouveau en Egypte, en obtienne la culture et le nomme *vibrio comma* ou bacille virgule, aujourd'hui plus connu sous le nom de *vibrio cholerae* ou vibrion cholérique. Il est saisissant que Pouchet ait nommé « vibrions » les microbes en culture pure, semble-t-il, observés dans les selles des cholériques rouennais.

★★

Pour conclure, par ces deux derniers exemples, celui des facteurs de croissance et celui du germe du choléra, par son œuvre de botaniste, de zoologiste, par son enseignement et par ses qualités d'éveilleur de vocation pour les Sciences Naturelles, l'homme dont nous célébrons le centième anniversaire mérite largement la reconnaissance de ses concitoyens, des Français et de la Science.

Le pastorien que je suis, à qui l'on reprochera sans doute de s'être montré un peu trop « normand » dans son exposé, mais comment aurait-il pu en être autrement ? — ne peut attribuer à Pouchet, dans la question primordiale pour la microbiologie des générations dites spontanées, d'autre action que celle d'un excitateur du génie de Pasteur.

Ainsi son nom survivra aussi longtemps qu'on parlera du fondateur de la microbiologie.

Ainsi va la Science. Sa démarche est déconcertante. Elle fait de brusques bonds en avant, elle s'arrête, parfois elle recule. Finalement elle finit toujours par avancer.

(11) F.-A. Pouchet, compte rendu Acad. Sciences Paris, 23 avril 1849.

(12) Renseignement aimablement fourni par mon collègue le D<sup>r</sup> André Dodin, chef au Laboratoire du Choléra de l'Institut Pasteur.

Écologie  
science de l'environnement

DISCOURS DE RÉCEPTION DE  
**DISCOURS**  
**DE RÉCEPTION**

C'est une grande joie d'être honorée dans sa propre ville par une Compagnie qui représente ce qu'elle a de plus estimable dans le domaine des Arts, des Lettres et des Sciences.

Souvent le scientifique, parce que le domaine de ses connaissances est resté au grade restreint des universités, s'adresse à un public lointain. Il est couronné à Paris, il est accueilli et honoré à Pérouges, alors qu'il est ignoré à l'autre bout de la France. C'est pour quoi l'absence à ce jour de la reconnaissance que l'Académie confère aux membres de son Académie aussi célèbre qui ont bien voulu me choisir ce non honorifique pour m'associer à leurs travaux.

Votre tradition humanitaire vous rend sensibles aux grands travaux qui agitent actuellement le monde en pleine transformation, en pleine découverte des valeurs. Ce genre de travaux est toujours devant le progrès technique et les conséquences plus ou moins prévues des incertitudes quant à l'avenir. Ce sont ces travaux qui ont fait de vous un lieu de référence et de savoir. Pour les uns il s'agit de la science à l'échelle mondiale, l'établissement d'une nouvelle forme de société entièrement matérielle, pour les autres il est associé à l'incalculable abus technique qui provoque l'écologie. Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

Il a observé et décrit des germes très mobiliers<sup>(1)</sup>, nombreux et sous semblables au milieu de granulations secondaires ancrées sur place de mouvements browniens et il les a rapprochés de formes antérieurement décrites par Müller sous le nom de vibrion typhoïde sans rapport, semble-t-il, avec le choléra. J'ignore si le terme de Müller a survécu. Mais il est intéressant de rappeler que la constatation de Pouchet a été, non pas la première, mais l'une des premières qui aient été faites de l'agent spécifique du choléra, trente-quatre ans avant que Robert Koch réussisse à l'isoler à nouveau en Égypte, en obtenant la culture et le nomme vibrion comme ou bacille virgule, aujour'hui plus connu sous le nom de vibrion cholérique ou vibrion cholérique. Il est évident que Pouchet ait nommé « vibrion » les microbes en culture pure, semblables, observés dans les selles des malades.

## DISCOURS

### DE RÉCEPTION

Les faits que je viens de résumer et ceux du genre du choléra, par son caractère de contagion et celui de sa transmission, ont été les premiers à attirer l'attention des savants et par là à servir de point de départ à la microbiologie. L'honneur dont nous offrons la centième anniversaire mérite largement la reconnaissance de nos concitoyens, des Français et de la Science.

Le pasteur que je suis à qui l'on reprocherait sans doute de s'être montré un peu trop « éminent » dans son exposé n'aurait certainement pas pu se dire autrement. — Je puis attribuer à Pouchet, dans la question primordiale pour la microbiologie des générations dites spontanées, d'autre œuvre que celle d'un excitation du génie de Pasteur.

Ainsi son nom survivra aussi longtemps qu'on parlera du fondateur de la microbiologie.

Ainsi va la Science. Sa démarche est déconcertante. Elle fait de brusques bonds en avant, elle s'arrête, parfois elle recule. Finalement elle doit toujours par avancer.

(1) P. A. Pouchet, *Comptes rendus Acad. Sciences Paris*, 18 août 1854.  
 (2) Enseignement secondaire, formé par son collègue le Dr Albert Brissot, chef de laboratoire du Collège de France, Paris.

## Écologie science de l'environnement

DISCOURS DE RÉCEPTION DE

M<sup>me</sup> Germaine RICOU

(3 février 1973)

C'EST une grande joie d'être honorée dans sa propre ville par une Compagnie qui représente ce qu'elle a de plus estimable dans le domaine des Arts, des Lettres et des Sciences.

Souvent le Scientifique, parce que le domaine de ses connaissances est réservé au cercle restreint des spécialistes, s'adresse à un public lointain. Il est consacré à Paris, il est accueilli et honoré à l'étranger, alors qu'il est inconnu à l'entour. C'est pourquoi j'aime à exprimer, ici, la reconnaissance que j'éprouve envers les membres d'une Académie aussi célèbre qui ont bien voulu me chercher en mon laboratoire pour m'associer à leurs travaux.

Votre tradition humaniste vous rend sensibles aux grands courants qui agitent actuellement le monde en pleine transformation, en plein déplacement des valeurs. Ce vertige qu'éprouve l'Homme devant le progrès technique et ses conséquences plus ou moins prévues, ses incertitudes quant à l'avenir, se cristallisent autour d'un mot qui est devenu si vaste qu'on ne sait bien souvent en fixer les limites : « Environnement ». Pour les uns il évoque une certaine « décivilisation », l'établissement d'une nouvelle forme de société entièrement matérialiste, pour les autres il est associé à d'innombrables abus techniques qui prouvent combien « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Si un chroniqueur a pu écrire, il y a quelques années, « La France s'ennuie », un tel chemin a été franchi en si peu de temps, bouleversant les concepts établis, qu'il faudrait plutôt affirmer maintenant : « La France craint l'avenir » parce que l'Homme ne se sent plus maître du progrès technique qu'il a créé. Agressé de tous côtés par les impératifs de la croissance économique qu'il a voulue, entraîné dans le cycle trop rapide du renouvellement de toutes les valeurs qu'il a connues, déplacé sans transition dans le temps et dans l'espace au gré des technocraties, il se pose brutalement le problème de son devenir. « Ce dynamisme remplit le profane d'admiration, mais l'instabilité qui en résulte ne va pas sans quelques motifs d'inquiétude. Est-ce un écho assourdi par dix siècles d'histoire de la grande peur de l'an mil ? (Rainaut, 1968).

Écrasé par la masse de l'information, peut-il absorber toutes ces communications qui lui viennent d'ordinateurs capables d'inventorier 12 millions de mots par minute, de video-cassettes, d'émissions télévisées, d'imprimés, de panneaux en surcharge ? Aux États-Unis, selon le Centre d'Études des Conséquences Générales des Grandes Techniques Nouvelles, un individu reçoit 1.600 messages commerciaux ou publicitaires par jour. Il en assimile 80 et 12 sont vaguement perçus, mais le rejet se fait au prix d'une fatigue qui émousse la sensibilité aux perceptions. Selon le rapport, les techniques qui imposent l'information commerciale ou idéologique visent à « briser les défenses de l'homme pour imposer leurs messages » et cette saturation le ferme au désir de relations concrètes individuelles. La « marche vers le médiocre et l'uniforme » est connue en informatique ; elle se produit lorsque l'homme ne sait pas s'imposer aux techniques par une pensée directrice. Il se contente alors de la résolution de courts programmes, d'une grande banalité, développés au fur et à mesure de ses besoins, et c'est le propre de la plupart des programmes actuels d'ignorer leurs voisins et leurs conséquences, autre qu'immédiates.

Cependant l'utilisation des ordinateurs permet de nouveaux types de planification et, surtout, par les techniques de simulation de poser des hypothèses sur le comportement des systèmes et de prévoir les conséquences des changements qui peuvent leur être imposés. Aménager les territoires, les industrialiser, créer les infrastructures nécessaires à cette projection de l'économie sur l'espace, se réalise à l'échelon régional et correspond à une volonté des gouvernements de créer une nouvelle manière de vivre. Mais l'ambition actuelle est plus vaste. En parallèle au désir de conquête de nouvelles planètes, l'homme entrevoit de grands projets de modification de l'espace, à l'échelle continentale et même planétaire, tels que la modification du climat arctique et la déglaciation

de la banquise, l'exploitation de l'océan par la création d'îles flottantes en série, etc... Grands aménagements mondiaux, tentative, selon Monod (1972), de « retrouver l'esprit d'aventure que nous avait donné pendant plusieurs siècles l'exploration des continents » ou utopies sur lesquelles sont amenés à réfléchir les savants du monde entier et les amateurs de science-fiction ?

Une des conséquences de ce fourmillement de projets, de techniques, est l'abondance de mots nouveaux. Certains mots s'imposent en deux mois dans le langage ; il n'a pas fallu un an, en 1970, pour que le mot « environnement » soit adopté par tous parce qu'il arrive dans un monde en brutale transformation. Accompagné du terme « écologie » il tend maintenant à vouloir tout dire, en ce sens qu'il recouvre toutes les conséquences de tous les aménagements d'une manière très extensive. Son succès rapide est la preuve de l'inquiétude qui saisit l'homme à la pensée, plus ou moins confuse, d'un avenir dont il pourrait bien s'exclure. Son accession à la mode s'est accompagnée d'une révision de définition par le Conseil International de la Langue Française ; l'environnement c'est : « l'ensemble, à un moment donné des agents physiques, chimiques, biologiques et des facteurs sociaux susceptibles d'avoir un effet direct ou indirect, immédiat ou à terme, sur les êtres vivants et les activités humaines ».

L'environnement a pu être défini simplement comme « tout ce qui nous entoure ». C'est à la fois le milieu physique, chimique, biologique et sociologique dans lequel vit l'homme, les actions que tous les facteurs exercent sur lui, mais aussi l'ensemble des interactions qui les relie et les rendent dépendants les uns des autres. Les concepts mis en jeu élargissent à toutes les sciences et c'est ce qui explique la quantité des informations relatives à l'environnement dans tous les domaines, depuis celui de la destruction des déchets jusqu'à celui de l'esthétique urbaine, en passant par la reconversion du monde rural.

Une synthèse des actions de tous les éléments vivants sur leurs milieux et des réactions qu'elles provoquent de la part de ces milieux, n'est-ce pas une ambitieuse vision qui oblige, d'une part, à considérer le monde dans son entier, d'autre part à connaître son fonctionnement partie par partie ? Il a pu paraître paradoxal que ce soit la vision du globe terrestre par les satellites qui fasse prendre conscience des limites de l'homme, restreint à une si faible portion d'espace, si isolée dans le cosmos. Dans une immensité aussi dépeuplée, la place de l'homme est infime, limitée à cette mince pellicule de vie qui entoure la terre ; en dehors de cette pellicule, ou biosphère, l'espace est hostile à la vie. L'homme ressent alors intensément le besoin de conserver ce qui a pu être dénommé « le vaisseau spatial terre »

(Skrotzky, 1970). Les astronautes, entièrement dépendants sous peine de mort, de rations d'oxygène, d'eau et de nourriture fixées avec le plus grand soin par les physiologistes ont ressenti, plus que tous autres, leur étroite affiliation à un système biologique qu'il n'est pas question de dérégler. Ainsi que le souligne Skrotzky dans son manifeste, la générosité de la nature qui nous fournit les sources d'énergie vitales : l'eau, l'air, le soleil, n'est pas infinie. Des changements de fonctionnement du régime atmosphérique peuvent suffire à dérégler tout le système de fourniture d'oxygène, de chaleur, de protection contre les radiations létales. Il suffit de faibles variations de température et d'humidité puisqu'à l'intérieur même de la biosphère existent des zones invivables telles que les déserts et les zones polaires.

Ainsi, tout apparaît synthèse dans la biosphère et, par là-même, besoin de prévision des conséquences de tous les aménagements qui agissent en bien ou en mal, sur la marche de cette machine. Mais quelle science peut réaliser semblable étude et peut être suffisamment prévisionnelle parce que synthétique ?

L'Écologie, science de l'économie des milieux et des êtres qui les peuplent, science des relations entre les êtres vivants et leur environnement, science qui, expliquant le fonctionnement des milieux, permet à la fois d'en évaluer le potentiel et son évolution possible sous la pression des différents facteurs. Définie au siècle dernier, à vocation biologique, étudiant l'environnement des végétaux et des animaux, elle reste longtemps en sommeil par rapport aux sciences analytiques dont le but est, au contraire, l'étude de plus en plus fine de fractions organiques de plus en plus petites. Elle sort brutalement de l'ombre parce qu'elle correspond à un état d'esprit, à une certaine manière d'aborder les problèmes, une manière globale qui répond aux préoccupations actuelles. Alors qu'en 1962, un auteur américain écrivait : « L'écologie peut bien être la science la plus importante du point de vue de la survivance de la race humaine à long terme ; elle n'en est pas moins l'une des plus mal comprises du public... » (Bowen, 1971), elle s'est brutalement imposée au point que ses lois sont divulguées dans des ouvrages de vulgarisation vendus dans les gares et les aéroports aux États-Unis. Les thèmes essentiels y sont bien définis et je les emprunterai à William Bowen qui insiste sur l'importance du triple concept : interdépendance, limitation, complexité.

L'interdépendance indique « que tout est lié à quelque chose ». Ainsi, dans les deux Golfes d'Hyères, la mauvaise implantation des débouchés des égouts en mer a provoqué la destruction à

80 % des herbiers de Posidonies qui constituaient les récifs sous-marins ou « mattes », dont l'origine remonterait à plusieurs millénaires. Tout le système s'est alors trouvé atteint, le substrat non protégé subit l'action des courants qui l'érodent, érodent ensuite les plages, puis le tombolo de Giens, provoquant la disparition de presque toute la faune, donc de la pêche à 90 %, l'affaiblissement du pouvoir d'autoépuration des eaux d'où interdiction des baignades l'été dernier sur les plages du Golfe, en raison d'une forte pollution bactérienne. L'écologiste peut, dans le domaine de l'interdépendance, étudier de larges liaisons, mais il peut aussi en étudier de très restreintes, par exemple celles de deux populations d'insectes occupant une même place dans un milieu mais dont la coexistence pourra expliquer certains phénomènes observés dans ce milieu.

La limitation est un concept aussi fondamental que le précédent, selon lequel tout système de vie ne peut se développer à l'infini. Toutes les populations animales limitent leur reproduction par des mécanismes physiologiques liés au comportement de l'espèce. Tous les milieux ont eux-mêmes des possibilités limitées de développer la vie, et la première restriction est déjà celle du pourcentage d'énergie solaire utilisé par la photosynthèse pour construire la masse végétale du globe. L'exploitation des richesses naturelles des milieux est limitée par la quantité de leurs réserves : herbe, bois, charbon, pétrole, etc... ou par un concept de qualité : air, ou à la fois par la quantité et la qualité : eau douce. L'homme vit dans une biosphère dont les possibilités sont donc limitées et le compte à rebours de l'usure de l'environnement est suffisamment inquiétant pour avoir fait l'objet d'un modèle construit par l'ordinateur de l'Institut de Technologie du Massachusetts (MIT) prévoyant une ère de pénurie après l'an 2000, due à la recherche exclusive du taux de croissance à laquelle obéit aveuglément la civilisation actuelle.

La complexité est, enfin, la troisième caractéristique principale de l'écologie qui essaie de dissocier les liaisons à partir des réseaux de tous les rapports existants entre les éléments et de leurs modifications réciproques. La complexité de tels réseaux dépasse souvent les possibilités de l'entendement si bien que la plupart des programmes fournis aux ordinateurs, si nombreuses que soient leurs données, sont trop simples pour rendre compte de l'enchevêtrement des interactions. Toute modification d'un milieu n'aboutit donc jamais à l'effet unique qui était recherché. On sait, par exemple, que la création du barrage d'Assouan sur le Nil empêche le déversement des alluvions qui fertilisaient la

vallée depuis des millénaires, que la réduction du débit du fleuve permet la remontée de l'eau salée dans le delta et que, dans l'avenir, l'arrivée des eaux du Nil par les canaux d'irrigation pourrait provoquer le développement de la bilharziose, l'une des maladies les plus répandues sur le globe.

A tous les échelons, les conséquences sont multiples. Ainsi, dans un essai de réflexion sur la prophylaxie antirabique, Andral (1972) relie l'enzootie de rage vulpine, qui n'est pas une maladie spécifique du renard, au « déséquilibre profond de la faune sauvage de nos contrées, sous l'effet de l'action nocive directe ou indirecte de l'homme ». L'extension de la maladie est liée à la densité des populations de renards dont les prédateurs sont détruits en pleine ignorance des lois de la démographie des espèces. La protection des rapaces diurnes et nocturnes, dont la compétition alimentaire avec les renards freine le développement des populations, est, en ce sens, obligatoire.

Les réflexions suggérées par l'exposé de ces concepts, l'envergure des analyses proposées par l'écologie, amènent aussitôt à se poser la question : « Qui sera écologiste ? ». Cette question, on la voit surgir à tous les niveaux, et d'abord à celui des contraintes d'un aménagement rationnel du territoire. La réponse n'est pas aussi simple que certains veulent la voir. On ne crée pas des écologistes par une démarche analogue à celle que l'on utilise dans les autres sciences car les actions d'ensemble nécessitées par l'examen des problèmes d'environnement font appel à la concertation de tous les spécialistes, des biologistes aux économistes, en passant par les architectes, les cultivateurs, les industriels, les physiciens, les chimistes, les juristes, etc... On peut lire que « l'économie est l'art de la gestion » et « l'écologie, la connaissance des données de fait sans lesquelles cette gestion n'aurait pas de répondants objectifs ». L'économie de croissance à n'importe quel prix, le prix de la qualité de la vie pour commencer, semble périmée à celui qui a une « attitude écologique » alors qu'à tout autre elle paraît nécessaire à l'augmentation du bien-être humain. Comme l'a écrit Pelt (1972) : « A quoi sert de posséder un milliard lorsqu'on est perdu au centre d'un désert ; l'avoir est relatif à la nature de l'environnement dans lequel il est censé servir ». Les discussions actuelles qui se sont organisées autour des problèmes de la croissance sont le reflet du début d'une prise de conscience de l'urgence de la situation. Les rapports de l'économie et de l'écologie sont nés de la civilisation d'abondance et de ses techniques qui menacent d'ailleurs autant les pays sous-développés.

L'écologie apparaît, sous cet angle, comme une technique particulière, applicable à des problèmes globaux et qui reflète une nouvelle manière, chez l'Homme, de penser la réalité des faits. Si son mode de raisonnement s'applique très directement au fait « environnement », il y a un large éventail de professions où se distingueront des écologistes chargés de prévoir les conséquences nouvelles des progrès techniques. C'est seulement à ce prix que l'Homme maîtrisera le « progrès », au lieu d'être maîtrisé par lui. Allant plus loin encore, il a été écrit par divers auteurs que le raisonnement écologique doit aider les sociétés humaines. Selon Bowen (1971) l'insuffisance des sciences sociales tient au fait que les sociologues ont « copié et adopté la méthodologie qui a fait ses preuves dans les sciences physiques ; or, pour l'étude des systèmes sociaux complexes, toute simplification devient vite abusive... Les sociologues devraient modeler leurs méthodes sur celles des écologistes... reconnaître la complexité des phénomènes... décrypter cette complexité, et s'habituer à observer sans relâche, les yeux grands ouverts, ce qui se passe vraiment autour d'eux ».

Cette attitude scientifique nous ramène directement au cœur des concepts de base de l'écologie. Elle est, par essence même, une science biologique qui, d'abord science d'observation de la nature, est devenue quantitative et fait appel à l'ensemble des méthodes modernes de la physique, de la chimie, des mathématiques et de la biologie. Elle étudie les réactions des êtres vivants par rapport aux milieux dans lesquels ils vivent, de même que les réactions de ces milieux à la pression de leurs hôtes. L'ensemble des milieux constitue la biosphère qui se présente comme une mosaïque d'océans, d'eaux douces et de terres recouvertes d'une multitude d'exploitations humaines, allant des plus naturelles aux plus artificielles, cultures, forêts, mines, industries, villes. Toutes ces institutions exploitent les ressources naturelles : l'eau, l'énergie solaire ; les plus artificielles mêmes en dépendent puisque la principale source d'énergie actuellement utilisée est le pétrole, richesse naturelle. Cet ensemble fonctionne suivant des lois d'échange que les écologistes essaient de définir. Si l'on connaît actuellement ces mécanismes d'une manière théorique, il est prématuré de penser que l'on sait évaluer les énergies mises en balance dans les systèmes. Les équations classiques sont souvent trop simples pour y parvenir et les facteurs écologiques sont si enchevêtrés que les modèles mathématiques ne prennent en compte qu'une partie de leurs combinaisons.

Les êtres vivant dans tous les milieux distincts à la fois par le substrat : eau salée, eau douce, sols divers, par les implantations végétales : monocultures, herbes, arbres, ou minérales : construc-

tions humaines, sont très nombreux et très différents. Le nombre des espèces végétales, et animales surtout, est élevé et, en se souvenant du fait que l'Homme n'est que l'une d'entre elles, même s'il s'en distingue par ailleurs, l'écologiste cesse de ne s'intéresser qu'aux espèces de ces communautés pour y inclure l'Homme lui-même. Celui-ci « prend conscience de son intégration à la biosphère et au monde animal. Il se perçoit désormais comme une espèce parmi les autres ; comme toutes celles qui l'ont précédé ou qui aujourd'hui l'accompagnent dans la grande fête de la vie, elle naquit un jour sur un rameau du phylum des primates, et devrait connaître à son tour son déclin et peut-être sa mort » (Pelt, 1972). Le fait de se découvrir ainsi tributaire d'un monde dont il croyait s'affranchir par le progrès technique, fait s'écrier, au regard des milliers d'espèces qui ont disparu : Et si c'était demain le tour de l'homme ?

Or, la conservation des espèces est la conséquence du maintien de conditions de vie convenables. Étudier les conditions de vie dans tous les milieux demande une analyse des besoins qui opposent les espèces à l'intérieur des écosystèmes. « Une lutte constante pour la place et la nourriture », écrit Vannier (1970), se joue entre les innombrables êtres vivants qui composent les écosystèmes. C'est cette compétition qui régit leurs liens, qui règle le développement et la densité de leurs populations et, finalement, leur survie. Chaque individu est tributaire de l'autre.

Aux centaines d'espèces qui vivent dans un écosystème, comme la prairie permanente de notre région, correspondent des millions d'individus à l'hectare, mais ils sont si petits que l'homme n'a pas conscience de cette vie intense du sol et de l'herbe. Ainsi dans un gramme de sol à l'état frais d'une pâture de Normandie, on trouve de 80 à 980 millions de bactéries dont les fonctions consistent à recycler l'azote, le carbone et le soufre à partir de tous les déchets et matières apportés au sol (Loquet, 1973). La richesse en bactéries est elle-même liée à la richesse en vers de terre qui labourent et aèrent les sols de telle manière qu'ils peuvent rejeter, sur une surface d'un hectare, des poids considérables de terre de l'ordre de 10 tonnes dans un jardin à 80 tonnes dans un terrain de golf (Stockli, 1928). Quant aux populations que leur taille rend invisibles, Nématodes par exemple, 100 g de terre d'une pâture normande en renferment de l'ordre de 5 à 15.000 (Berge et Al, 1972). On conçoit alors que les sols sont de véritables usines, et qu'ils se sont laborieusement formés au cours des siècles, à partir de la roche mère, par le développement progressif de toutes les formes de vie, des plus inférieures comme les mousses, aux supérieures comme les petits rongeurs qui y creusent leurs terriers. La vie s'y renouvelle sans cesse mais les résidus ne s'accumulent pas, car « d'innombrables légions de

Protozoaires, de Vers, d'Arachnides et d'Insectes dilacèrent sans cesse cette matière et confient le produit de leur travail de sape aux micro-organismes (Bactéries, Microflore, Champignons) chargés à leur tour de le transformer en composés chimiques simples, directement assimilables par les plantes » (Vannier, 1970). De la somme infinie de ces travaux résulte le sol vivant, infime pellicule de quelques dizaines de centimètres d'épaisseur qui conditionne toute vie, si mince par rapport aux 12.742 km de diamètre du globe, si fragile. « Si la force motrice de la vie sur terre est l'énergie solaire, on peut affirmer que le sol en est le générateur », ajoute Vannier, qui attire l'attention sur le fait que la destruction des sols fertiles depuis la préhistoire correspond, au moins, à une surface égale à la surface productive actuelle.

Que les sols produisent des plantes cultivées, des prairies, des forêts, d'aspects si différents, en utilisant l'énergie solaire, montre la diversité des formes que peut prendre la vie. A partir d'une fraction minérale, de carbone, d'eau, la terre se couvre aussi bien de lichens que de forêts géantes, de cactus que de graminées fourragères, grâce à l'infinie variété du patrimoine génétique. Groupées en écosystèmes dont la juxtaposition contribue à former le paysage, les espèces sont un élément important de sa diversité. Perdre des espèces, qu'importe, répondent les néophytes ; ils ne comprennent pas que l'accumulation des pertes mène à l'uniformisation de la vie dans les milieux et des paysages qui en sont la conséquence.

Le paysage sort de son contexte figuratif et esthétique pour apparaître comme le résultat d'innombrables fonctions. C'est une combinaison, au sens mathématique, de  $n$  éléments : eau, air, sol, végétation, faune, groupés suivant  $p$  ordres. Une combinaison équilibrée se traduit par un paysage stabilisé à partir d'écosystèmes viables ; selon l'ordre d'établissement le paysage diffère. L'insertion du domaine urbain dans de tels systèmes : villes, industries, autoroutes, installations touristiques et résidences, qui se fait au plus grand hasard des intérêts immédiats, paraît, pour ces raisons, particulièrement inepte aux écologistes. Il aboutit souvent au sacrifice de milieux productifs, au profit d'écosystèmes en pleine régression.

Un écosystème, une forêt, une prairie, un océan, mais aussi bien toute unité fonctionnant pour produire de la matière, apparaît donc, comme une « unité complexe où l'énergie et la matière, en perpétuel mouvement, réalisent des équilibres cybernétiques souvent très compliqués. Sorte de machine aux rouages plus ou moins bien réglés (flux d'énergie, bilan d'eau, cycle du carbone, cycle de l'azote, cycle des autres éléments chimiques indispensables à la vie, etc...), l'écosystème fonctionne en produisant une

quantité plus ou moins grande de biomasse » (Duvigneaud, 1969-70). Ce poids de matière vivante produite par les milieux est bien connu dans la pratique agricole et il s'exprime par le rendement. En réalité celui-ci ne représente que la production vendable, donc directement utilisée par l'homme. L'ambition de l'écologiste est plus grande ; il se propose d'exprimer toute la production du milieu et d'évaluer les rendements, donc les pertes d'énergie qui affectent les transformations d'un niveau à l'autre.

Ainsi, un programme biologique international a été mis en œuvre pour évaluer les richesses naturelles de la biosphère ; de ce fait, la production d'un grand nombre d'écosystèmes est en cours de calcul. Pour chacun on tente d'exprimer les dépenses d'énergie tout au long des chaînes reliant les éléments entre eux, à partir de l'énergie solaire qui se transforme en biomasse végétale. Ainsi, l'ensemble des forêts, des cultures, des pâtures, des déserts, « couvrant les 137 millions de km<sup>2</sup> de terres émergées, produit par an environ 100 milliards de tonnes de matière organique végétale, soit 40 millions de kilocalories, auxquelles il faut ajouter les 60.000 millions de tonnes de matière organique produite par 363 millions de km<sup>2</sup> d'océans » (Duvigneaud, 1969-1970). Ces végétaux et cette matière organique fournissent nourriture et matières premières et, d'autre part, jouent le rôle d'épurateurs de la biosphère en renvoyant de l'oxygène dans l'atmosphère et en recyclant les déchets. A partir de leur matière se fabrique la matière animale, mais avec de telles pertes de rendement que, dans les meilleurs cas, 10 % seulement sont utilisés, autrement dit que 10 kilocalories végétales se transforment au maximum en 1 kilocalorie animale, mais plus souvent en à peine la moitié. Il faut ainsi 70 à 90 kg d'herbe fraîche pour produire 1 kg de bœuf dans une prairie où, par ailleurs, la biomasse de l'ensemble de la faune produite par le milieu égale à peu près celle des bovins qui pâturent.

L'Homme intervient dans les chaînes alimentaires des milieux en prélevant une importante partie de leur production, d'autant qu'il apparaît comme un transformateur fonctionnant à perte. Les 3,5 milliards d'individus peuplant la terre nécessitent  $3,06 \cdot 10^{15}$  kilocalories par an sous forme de denrées alimentaires alors que les écosystèmes n'en fournissent que  $2,6 \cdot 10^{15}$ , déficit dû à la démographie, d'une part, à l'agression exercée contre les écosystèmes, d'autre part, mais compensé par la malnutrition en calories de 15 % d'hommes.

L'Homme, au départ espèce peu spécialisée par rapport à la nourriture, non protégée contre les conditions physiques du milieu, a dû y apporter un remède en luttant contre le froid ou la chaleur, contre l'excès ou le manque d'eau, et il a réussi à s'imposer

à tous les écosystèmes. Son succès a, toutefois, été si grand que la densité de sa population n'a cessé de croître. Alors, l'environnement a dû être adapté aux nécessités du moment et ces nécessités, tant sur le plan de l'augmentation de la production que sur celui des aménagements artificiels, ne font que croître elles aussi, menaçant le potentiel des richesses naturelles.

L'heure est venue de faire un bilan, de comptabiliser non seulement les richesses cotées en bourse mais l'ensemble des autres qui vont, d'ailleurs, de pair. « Est-il possible de donner un prix à la nature ? » interroge Sachs (1972) et de s'orienter vers une économie de l'environnement, c'est-à-dire de chiffrer toutes les productions des milieux, depuis les valeurs esthétiques jusqu'aux commerciales. Les solutions proposées vont des plus utopiques à un refus total et systématique. Faire les comptes de la nature représente un immense problème, abordé avec passion, et qui va jusqu'à la remise en cause des institutions et à la restructuration rurale, industrielle, urbaine, touristique ; c'est le problème d'une gestion globale de l'espace. Faire les comptes de la biosphère, c'est étudier son métabolisme pour veiller sur sa santé. Le rôle de l'écologiste est de prévenir, non de guérir, de définir les potentiels de production et de s'opposer aux opérations trop dangereuses, de guider les choix, de faire prendre conscience aux hommes que leur destinée est liée à celle de leur environnement.

de tous les écosystèmes, son succès a toutefois été si grand que la densité de sa population n'a cessé de croître. Alors l'environnement a dû être adapté aux nécessités du moment et ces nécessités tant sur le plan de l'augmentation de la production que sur celui des aménagements artistiques ne font que croître elles aussi menaçant le potentiel des richesses naturelles.

Les problèmes sont venus de l'air au lieu de compliquer non seulement les richesses existantes en dehors de l'ensemble des autres qui vont d'ailleurs de pair. Est-il possible de donner un prix à la nature? (L'écologie Sachs (1977) et de s'orienter vers une économie de l'environnement c'est-à-dire de chasser toutes les productions des milliers de milliards de valeurs respectives dans les commerces. Les solutions proposées vont des plus rapides à un refus total et systématique. Faire les comptes de la nature revient au même problème abordé avec passion et qui va jusqu'à la remise en cause des institutions et à la destruction totale industrielle urbaine touristique; c'est le problème d'une gestion globale de l'espace. Faire les comptes de la planète c'est évaluer son métabolisme pour veiller au maintien. Le rôle de l'écologie est de prévenir non de perdre de vue le potentiel de production et de s'opposer aux coûts rationnels trop élevés, de guider les choix de faire prendre conscience aux hommes que leur destinée est liée à celle de leur

environnement. Le rôle de l'écologie est de prévenir non de perdre de vue le potentiel de production et de s'opposer aux coûts rationnels trop élevés, de guider les choix de faire prendre conscience aux hommes que leur destinée est liée à celle de leur environnement. Le rôle de l'écologie est de prévenir non de perdre de vue le potentiel de production et de s'opposer aux coûts rationnels trop élevés, de guider les choix de faire prendre conscience aux hommes que leur destinée est liée à celle de leur environnement.

L'Homme est resté longtemps un être isolé, un être qui ne se souciait pas de son environnement. Mais, au cours de son développement, il a commencé à modifier son milieu. Cette modification a été d'abord locale, puis régionale, puis mondiale. L'Homme a commencé à agir sur son environnement par ses activités agricoles, puis industrielles, puis urbaines. Ces activités ont entraîné une dégradation de l'environnement, une pollution de l'air, de l'eau, des sols, une déforestation, une perte de biodiversité, etc.

Il est donc urgent de prendre conscience de la situation et de chercher des solutions pour protéger l'environnement. Cela implique une prise de conscience collective, une action concertée de tous les acteurs de la société, une réglementation stricte, une surveillance constante, une éducation de la jeunesse, etc.

*Un biologiste normand*

## Henri-Marie Ducrotay de Blainville

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION

de Mme GERMAINE RICOU

par Louis HÉDIN

Madame,

**E**N vous accueillant en son sein, notre Compagnie s'est souvenue que vous êtes une authentique Rouennaise du Grand Rouen, mais encore que vous possédiez d'incontestables qualités de chercheur dans un domaine où s'est illustré avant vous notre regretté confrère Robert Régnier.

Mais si ce dernier était un systématicien doué d'une mémoire visuelle remarquable qui lui permettait de reconnaître insectes, oiseaux, animaux divers, fossiles, plantes, la biologie que vous pratiquez a changé de visage ; c'est l'écologie qui place les êtres vivants dans leurs relations générales et réciproques avec le milieu ambiant ; c'est la science fondamentale de l'agronomie, de la conservation de la nature, de la lutte contre la pollution.

On y parle de biotopes, d'écosystèmes, non pour la description mais par souci d'approfondir les phénomènes mêmes de la vie et de réaliser des techniques qui valent à la fois pour l'homme et son environnement.

Rappelons tout d'abord la multiplicité de vos mérites. Après vos études secondaires et avant d'entrer à Grignon, vous faites un séjour à l'École des Beaux-Arts d'Amiens. Erreur d'orientation ? Non pas. Le dessin et la biologie font bon ménage. Et Louis Pasteur, remarquable portraitiste dont les talents nous ont été

rappelés naguère par le regretté Jacques Nicolle, n'a pas manqué à ce titre d'attirer votre curiosité.

Nantie de votre diplôme d'ingénieur, vous entrez au Laboratoire de Zoologie de Rouen pour collaborer aux travaux scientifiques de défense des cultures sous la direction de Robert Régnier. La lutte chimique représente à cette époque l'essentiel des préoccupations des laboratoires de ce type et la découverte de l'emploi à dose massive des pesticides, accompagnée de répercussion sur votre propre état de santé, va décider de l'orientation de votre carrière. Prenant conscience, en même temps qu'un certain nombre de vos collègues zoologistes, de ce que la destruction systématique des espèces dites nuisibles ne peut conduire qu'à un échec, vous choisissez l'étude de la faune entomologique des prairies qui vous révèle tout l'intérêt qu'apporte à la lutte contre les ravageurs des cultures la connaissance des interactions entre le comportement des espèces et les variations des facteurs du milieu.

Au moment où vous est confiée la direction du Laboratoire de Zoologie, vous devez affirmer l'orientation nouvelle de votre Service et présenter une thèse d'Ingénieur-Docteur ; nous savons aujourd'hui que vous avez doublement réussi.

Si l'approche écologique des mécanismes du parasitisme s'est trouvée généralisée dans divers laboratoires, il semble que vous apparaissiez en novateur, avec quelques autres chercheurs français et étrangers, dans la conception que vous avez des relations de l'Homme moderne avec son milieu. Cette démarche de l'esprit vous a amenée naturellement à vous interroger sur le fonctionnement de divers écosystèmes et, par ce biais, à découvrir à travers la rupture de processus biologiques, comme celui du recyclage de la matière organique par exemple, certaines manifestations permanentes et graves de la pollution de différents milieux qui ne nous sont le plus souvent révélées que par des aspects ponctuels.

Il faut chercher là l'explication au fait que nous vous ayons retrouvée très active, à Rouen, dans l'organisation du premier Salon de protection de la nature, à Paris, associée aux travaux de comptabilité des biens naturels, à Vienne, invitée à présenter au dernier colloque européen sur l'environnement, le concept d'écosystème urbain et que, demain, vous partiez pour Bruxelles dénoncer les atteintes aux milieux naturels que constituent certaines réalisations technologiques qui ne sont pas précédées d'une étude approfondie des conséquences de leurs implantations dans les biotopes en place.

Mais ce ne sont pas là vos seules activités. Resserrant les liens déjà étroits qui unissent les divers services de l'Institut

National de la Recherche Agronomique à Rouen, vous assurant l'appui d'autres laboratoires de cet Institut et vous associant aux membres de l'Université, vous présidez au déroulement du Programme Biologique International, section « prairie permanente », que vous avez présenté récemment dans le Bulletin des Sociétés Savantes.

Désireuse de partager votre savoir et en collaboration avec les chercheurs et les professeurs de l'Institut Scientifique de Haute-Normandie, vous enseignez l'écologie aux étudiants de Rouen et vous êtes élue membre du Conseil Scientifique de l'Université, honneur que vous partagez en même temps que le surcroît de charge qui en découle. Cela ne vous empêche cependant pas d'être l'instigatrice du colloque international de malacologie de Rouen qui connut un éclatant succès dans les milieux spécialisés.

La liste de vos activités, en relation avec l'étude et la protection de la nature, est trop longue pour que je puisse en donner le détail. Aussi rappellerai-je simplement qu'entre autres fonctions vous partagez les responsabilités du secrétariat de la Société Française d'Écologie, vous assurez celui de l'Office pour l'Information Entomologique et vous animez avec certains de nos confrères les débats du conseil d'administration de « Nature et Avenir ».

Dans le cadre de ce discours en réponse, nous demeurerons dans le domaine des sciences de la nature en évoquant la vie et l'œuvre d'un célèbre biologiste normand, Henri-Marie Ducrotay de Blainville, seigneur d'Épinay, de Belleville-en-Caux et autres lieux.

Notre héros est né à Arques en 1777, soit huit ans après Cuvier, deux ans après Geoffroy Saint-Hilaire, près de trente ans après Lamarck, encyclopédiste et un des pères du transformisme.

Il descendait d'une famille écossaise venue par force en Normandie, au xv<sup>e</sup> siècle, pour se mettre au service de Charles VII. Un de ses ancêtres fut gouverneur du Château d'Arques. À 14 ans, il entre dans un Collège militaire près de Tôtes, dans le Calvados, et prend part tout jeune à un combat naval sur les côtes de la Manche.

Prenant parti contre la Révolution, il quitte son école en 1792 et cherche refuge à l'étranger. A cette époque, il apprend qu'on menace d'emprisonner sa mère. Il revient et, avec elle, il erre dans la campagne. Ici se place l'épisode de la cheminée dont il dégage la paille pour en faire une protection aux membres transis de froid de sa mère.

En 1796, c'est à Rouen qu'il reprend ses études, tout d'abord par des cours de dessin que lui donne le Maître Descamps ; encore un biologiste qui débute par l'apprentissage du crayon. Il apprend les mathématiques avec Puccini.

Après un retour à Arques, il s'en va à Paris poursuivre son instruction. Mais en fait, il y mène une vie de plaisir, faisant des vers, de la musique ; il chante dans des cabarets.

Puis, c'est la révélation des cours au Muséum, d'abord ceux de Lamarck, puis, en 1804, ceux de Cuvier. Il a alors 27 ans. Il entre au laboratoire de ce dernier où il se révèle un habile préparateur des pièces anatomiques du maître.

Il passe ses diplômes et à 32 ans il est docteur ès sciences.

Professeur à la Sorbonne, il le sera au Muséum d'Histoire Naturelle où il succèdera à Cuvier en 1832. Il appartenait à l'Académie des Sciences depuis 1825. C'est comme membre de cette Compagnie qu'il fit partie de la Commission qui, en 1845, fut chargée d'examiner le bien-fondé de la théorie cellulaire qui prenait corps à cette époque.

L'enseignement de Blainville était brillant et fougueux ; ses vues étaient originales. Quant à son œuvre publiée, elle est considérable tant en anatomie qu'en zoologie. Selon Caullery, son « Ostéologie comparée » peut être encore consultée.

En 1845, il publie une « Histoire des Sciences de l'organisation » rédigée par l'abbé Maupied, d'après des notes prises aux cours du maître.

Frappé d'une crise d'apoplexie dans un wagon, il meurt en 1850, alors qu'il se rendait chez sa nièce en Normandie.

Parmi les biologistes de son temps, Blainville se distingue par sa forte personnalité et ses positions dogmatiques.

Par rapport à Lamarck, les points de vue diffèrent. Le père du transformisme fait intervenir le temps, le milieu, l'adaptation des organes ; il croit à une complexité croissante des organismes, à leur perfectionnement.

Ce sont les lois de la nature telles qu'il est possible de les observer qui préoccupent Lamarck, non le problème des causes de l'origine. C'est l'inverse pour Blainville, qui considère l'ensemble des êtres vivants comme le résultat d'une création unique. Comme Cuvier, il est fixiste. Tous les organismes ont été créés à l'origine des temps ; certains ont disparu, tels les fossiles. L'existence de quelques variations intraspécifiques ne doit pas faire

illusion. On y retrouve également la notion d'une harmonie pré-établie qui rappelle les vues de Bernardin de Saint-Pierre.

Cette attitude a été critiquée dans un pamphlet de 1845 dans lequel M. Salles, qui deviendra préfet du Bas-Rhin en 1870, reprochait à Blainville ses « futilités » :

*Le Bon Dieu fit les pigeons  
Pour rôtir en casserole  
Et forma les hannetons  
Pour qu'on leur dise : « vole, vole ».*

.....  
*Que de dentistes ruinés  
Sans les os de nos gencives.  
Si vous êtes nés sans nez,  
Que de lunettes oisives !...*

Vis-à-vis de Cuvier, les conflits furent à la fois sentimentaux et philosophiques. Cuvier, ambitieux, autoritaire, vivait entouré d'une cour admirative et brillante, à l'inverse de Blainville, soucieux d'une vie retirée, à l'écart. Pour se défendre, Blainville n'hésitait pas à dire : « En voyant le monde comme il est composé, de loups et d'agneaux, j'ai consulté ma nature et je me suis fait loup pour ne pas être dévoré ».

Le grand homme qu'était Cuvier n'était pas sans défaut : Stendhal dans sa vie de Henry Brulard, n'hésite pas à écrire : « Quelle n'a pas été la servilité et la bassesse de M. Cuvier ! Au Conseil d'État M. le Baron Cuvier était toujours de l'avis le plus lâche ». Nous n'avons pas à prendre parti pour ou contre un homme qui a servi tous les régimes jusqu'à Louis-Philippe.

Dans le domaine scientifique, les points de vue diffèrent. Blainville se fonde sur une création unique, tandis que Cuvier estime qu'il y a eu des créations successives séparées par des « cataclysmes », conception qu'il avait prise aux géologues anglais.

« La nature ne fait pas de saut » disait Leibniz. Cette notion de continuité se retrouve tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment chez Charles Bonnet.

Selon Blainville, « on ne peut douter que les espèces existant au commencement du monde ne fussent moins nombreuses qu'aujourd'hui. La diversité et la multitude des compositions, peut-être même la diversité des climats et des nourritures, donnent naissance à de nouvelles espèces ».

La notion de milieu n'est donc pas absente chez Blainville et on sait quel parti Auguste Comte allait en tirer dans sa Biologie positive.

Utilisant le principe de la corrélation des caractères, Cuvier reconstitua le fossile de Montmartre à partir de quelques ossements ; mais il semble que le terme de paléontologie ait été créé par Blainville. Or, en 1820, Boucher de Perthes découvrit une hache taillée qu'il attribua à nos ancêtres d'avant le Déluge. Une telle interprétation était erronée pour Blainville qui estimait que toute l'humanité avait été détruite avec le Déluge.

Tel était notre compatriote.

Si nous voulons situer Blainville à sa juste place parmi les biologistes de première grandeur du début du siècle dernier, nous rappellerons que le chapitre « Biologie » du Cours de Philosophie positive d'Auguste Comte, paru en 1838, se fonde en grande partie sur les considérations formulées par Blainville. Il s'agit d'un cours de physiologie générale et comparée professé en Sorbonne de 1829 à 1832.

La place de la physiologie par rapport à ses interactions avec le milieu extérieur y est précisée et l'on sait que la notion de milieu est largement développée au cours de la Biologie positive. Il faudra attendre Claude Bernard pour voir s'affirmer le concept de milieu intérieur.

Le rapport harmonieux entre les divers organes, ce que Comte désigne sous le terme de « consensus » est une idée chère à Blainville.

Mais l'aspect le plus caractéristique de cette Biologie est sans doute sa méthodologie : on se méfie d'un emploi abusif de la méthode expérimentale dans un domaine où les fonctions réagissent les unes sur les autres. On y célèbre les mérites de la méthode comparative.

Il y a progrès lorsqu'on peut établir une série complète, réaliser un ensemble qui impose sa propre signification. Il n'est pas sûr que cette méthode soit périmée, bien au contraire.

Si l'on ajoute que Blainville avait un sens aigu des réalités, se soumettant aux faits observés, les Rouennais se réjouiront de constater qu'il maintient la stricte tradition normande.

Cette rapide esquisse de la vie et de l'œuvre de Blainville nous permet-elle quelques réflexions ?

Sans doute peut-on se laisser aller à tenter certaines comparaisons entre la biologie de Blainville et celle des biologistes

contemporains. Personne à l'époque de Blainville ne soupçonnait ce que seraient les développements de la science de l'hérédité, de la génétique, ni comment elle séparerait l'hérédité de l'acquis. C'était le cas pour Lamarck, pour Cuvier et même, plus tardivement, pour Charles Darwin : « L'origine des espèces » est de 1859.

Aussi étrange que cela puisse nous apparaître aujourd'hui, le concept de milieu était loin de connaître l'approfondissement qu'il possède dans l'écologie contemporaine.

Dans sa « Flore de France » de 1778, Lamarck se contente de la localisation sommaire des espèces, champs, prairies, forêts, etc.

L'herbier normand de Cuvier que possède le Muséum d'Histoire Naturelle de Rouen, est encore plus pauvre à cet égard.

C'est que la description morphologique séparait, par abstraction, le vivant de ses conditions d'existence. Blainville sait éviter cette erreur.

Dans le domaine de l'anatomie générale, Bichat avait dégagé la notion de tissu, non celle de cellule.

Malgré les progrès du microscope, beaucoup de naturalistes se contentaient d'observations à l'œil nu.

En fait, la théorie cellulaire n'a pris sa forme définitive que vers 1880, sans parler des progrès récents dûs au microscope électronique.

Ces courtes indications suffisent à rendre compte de la lenteur de l'avancement des Sciences.

Dans de telles conditions, que faut-il retenir de l'apport de tel ou tel savant ? Ses intuitions fécondes, l'importance de sa contribution personnelle, son enseignement ?

La fermeté des convictions de Blainville et la justesse de son jugement ne l'éloignent pas sensiblement des conceptions modernes : son fixisme se retrouve dans l'invariant spécifique ; l'harmonie organique étudiée par le structuralisme de type biologique est désignée sous le terme de téléonomie.

Nous pouvons donc dire que la relative modernité de Blainville apparaît évidente.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDRAL (L.), 1972. — La prophylaxie antirabique par la sauvegarde de l'environnement. Réalisme ou utopie? *Bull. INRA*, 69, 4-5.
- BERGE (J.-B.), DALMASSO (A.), KERMARREC (A.), 1972. — Étude des fluctuations des populations d'une nématofaune prairiale. *Programme Biologique International*, 1, 83-99, *Bull. INRA*.
- BOWEN (W.), 1971. — Qu'est-ce que l'écologie? *Dialogue*, 2, 2, 13-17.
- DUVIGNEAUD (P.), 1969-70. — La révolution verte. *Espaces verts et art des jardins*, 10, 11, 12, 13.
- LOQUET (M.), 1973. — Étude de l'activité microbiologique d'une prairie permanente: Le Haras du Pin — Comparaison avec les turricules de vers. *Programme Biologique International*, 2 (sous presse).
- MONOD (J.), 1972. — Grands aménagements mondiaux. 2000, 23, 63 pp.
- PELT (J.-M.), 1972. — L'environnement: mode passagère ou science du bonheur. *Bull. Ordre Pharm.*, 149, 990-1009.
- RAINAUT (P.), 1968. — Prospective et aménagement du territoire. *Rev. fr. Agric.*, 22, 57-66.
- SACHS (M.), 1972. — Vers une économie politique de l'environnement. In: *Les comptes de la nature*, CEGERNA, 80-99.
- SKROTZKY (N.), 1970. — La nature n'en peut plus. *La Documentation Française*, Paris, 93 pp.
- STOCKLI (A.), 1928. — Studien über den Einfluss des Regenwurmes auf Beschaffenheit des Bodens. *Landwirtschaftl. Jahrb. Schweiz*.
- VANNIER (G.), 1970. — L'enseignement de l'écologie en France. *Bull. Soc. Ecol.*, 1, 4, 287-290.

et Arts de Rouen, rejoignant encore en cela l'exemple d'un  
Albert Lebourg.

Par une bienveillance à laquelle je suis pour ma part très  
sensible, les œuvres des artistes sont considérées comme un  
discours « à l'Académie ». Le soir, l'Académie évoque le souvenir de  
sa réception parmi vous.

*Par manière de discours en remerciement*

**Gaston Sébire**

*offre l'un de ses tableaux à l'Académie*

---

(Séance du 24 novembre 1973)

**M**ES premiers mots seront ceux de mon remerciement. On ne saurait hésiter : je les exprime avec la sincérité la plus profonde. Ils traduisent en effet l'honneur que je ressens, en me plaçant dans la lignée de tous ceux qui m'ont précédé chez vous par la porte des Arts.

A côté des plus récents élus membres correspondants, Reynold Arnould en 1969 et Michel Ciry cette année, j'adresse un salut déférent à Raymond Quibel, dont je suis presque devenu le voisin à Mesnil-Esnard. C'est un artiste discret. Il se borne à présenter depuis quelques années au public de petits paysages. Ce sont bien davantage que des pochades. Il les appelle des « tout petits ». Et ils ne méritent ce nom que par la petitesse de leur format.

A côté du tableau de *Neige dans le vallon de Normare*, offert, en son temps, à l'Académie par Raymond Quibel, il y a celui de notre grand aîné disparu, Robert Pinchon. Il situe un des beaux aspects de la *Seine à Croisset*, à hauteur de la maison qui avait été celle de Gustave Flaubert.

N'est-ce pas aussi un privilège pour les artistes-peintres de fixer les aspects des paysages en état d'évolution, comme le sont des graveurs pour les traits de leurs modèles ? Je le dis en hommage à la mémoire de Josette Hébert-Coëffin qui fut des vôtres.

La toile qui les accompagne est mon œuvre. Comme mes grands devanciers l'ont fait en leur qualité de membres résidents, je l'offre de tout cœur à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres

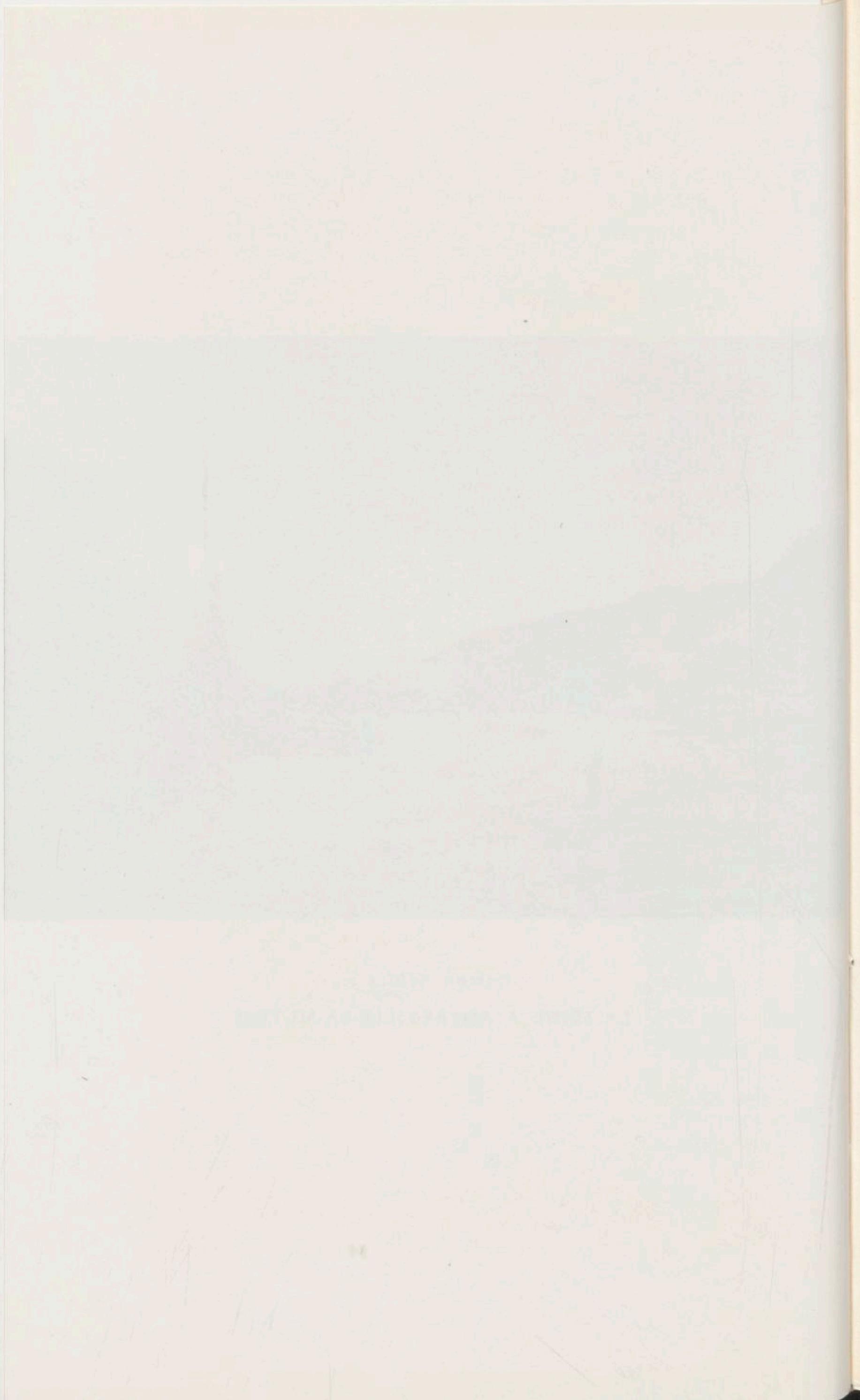
et Arts de Rouen, rejoignant encore en cela l'exemple d'un Albert Lebourg.

Par une bienveillance à laquelle je suis pour ma part très sensible, les œuvres des artistes sont considérées comme un discours « en remerciement ». Le mien sera donc cette toile : *La Seine, à Amfreville, le soir*. Puisse-t-elle évoquer le souvenir de ma réception parmi vous !



*Gaston Sébire :*

LA SEINE À AMFREVILLE-LA-MI-VOIE



## Qui êtes-vous, Gaston Sébire ?

par André RENAUDIN

**V**ous parlez d'or, Monsieur ! Certes de manière un peu parcimonieuse, à notre gré. Nous nous y attendions, après ce que vous aviez dit de votre appréhension à prendre la parole.

Aussi M. le Président, se référant à une tradition ancienne, nous a-t-il autorisé à compléter le portrait.

★★

Nous procéderons de la manière suivante :

Nous assisterons tout d'abord à une cérémonie parisienne pour la remise d'un Grand Prix de peinture.

Puis, nous nous tournerons vers notre confrère Bernard Lefebvre. Il manipulera les diapositives que nous lui avons remises :

— Un premier lot — une quinzaine — consacré aux œuvres de quelques grands peintres. Gaston Sébire les commentera une à une sur l'interrogation générale : « *Qu'en pensez-vous ?* ». Il révélera alors un certain nombre de critères et de goûts qui sont les siens. Nous serons en mesure de le connaître mieux.

— Un second lot reproduira quelques-uns de ses propres tableaux. Nous pourrons vérifier, sur le motif, le bien-fondé de ce qu'il nous aura dit.

Nous terminerons par un hommage à l'un des trois illustres parrains de notre Compagnie, Nicolas Poussin, dont nous avons rarement occasion de parler. Or, il s'est avéré capable d'avoir posé, cette année encore, une interrogation au monde de la peinture.

Avant tout, un détail. Il concerne ce peintre qui fut des nôtres : Robert PINCHON. Post-impressionniste, artiste d'une grande délicatesse de touche, il recherchait en lui-même la formule picturale des grandes harmonies naturelles qu'il allait prospecter au pays normand.

Or son chevalet d'atelier est celui que vous voyez sur cette estrade. Nous y avons présenté son magnifique tableau tout chantant encore de la lumière captée, il y a quarante ans, sur le quai à Croisset. Le chevalet nous a été prêté par notre confrère, le Bâtonnier Fédia Julia, ainsi qu'il l'a fait pour le tableau placé à l'opposé, qui rappelle le sujet traité par Gaston Sébire en 1957 et qui fut couronné au cours de la cérémonie finale du Prix Greenshields que je vais raconter.

Imaginez, à la date du 1<sup>er</sup> février 1957, le faubourg Saint-Honoré et le Palais de l'Élysée où avait été conduit en grande pompe le Président René Coty le 23 décembre 1953. A proximité, place Beauvau, le ministère de l'Intérieur.

Tout autour, çà et là, des galeries d'exposition où il n'était parlé que le langage des Arts : la *Galerie Katia Granoff*, chère aux Honfleurais, la *Galerie de France* qui devait accueillir les présentations de Reynold Arnould ; en face, ou à peu près, la *Galerie Drouant*, celle d'Armand Drouant, Normand de Honfleur et fin connaisseur qui fera fête plus tard à Gaston Sébire.

Enfin, presque en face de l'Élysée, la *Galerie Charpentier*, lieu célèbre — aujourd'hui disparu — dont rêvaient le plus grand nombre des vingt mille artistes-peintres travaillant à Paris.

Ce jour-là, on apercevait dans les salons sur fond rouge et or, une foule compacte. Elle était fort occupée à regarder les tableaux alignés sur l'étendue de son vaste périmètre. Il y en avait cent trente-six ! C'étaient les envois des concurrents au Prix international qu'avait fondé, quelques années plus tôt, un avocat de Montréal, Maître Greenshields. Ayant combattu pendant la première grande guerre en France, il avait attendu l'âge de soixante ans pour découvrir les joies de la peinture, et doté une fondation et un Grand Prix de 1.400.000 francs (1957), à attribuer tous les cinq ans, et chaque fois dans une capitale différente.

C'était le tour de la France. Le jury était présidé par M. Jacques Jaujard pour la Direction des Arts et Lettres. Outre quelques critiques renommés, il y avait dans ce jury trois peintres de grande notoriété : Maurice VLAMINCK (1876-1958) qui avait

été à l'origine du fauvisme, avec André Derain, à Chatou ; un Normand, Jacques VILLON (1875-1963), pseudonyme de Gaston Duchamp, originaire de Damville (Eure), ancien défenseur du mouvement cubiste, passé depuis à l'Art abstrait, alors au sommet de sa réputation ; André DUNOYER de SEGONZAC, paysagiste et portraitiste, conservateur du musée de l'Annonciade à Saint-Tropez. Ayant obtenu le Prix Carnegie en 1933, celui-ci savait mieux que personne l'importance décisive pour une carrière d'un prix international.

Le Secrétaire d'État aux Beaux-Arts, M. Jacques Bordeneuve, devait remettre l'enveloppe au vainqueur en présence d'une vingtaine de photographes de presse et d'autant de reporters.

Deux noms furent cependant appelés. En premier, celui de Gaston Sébire ; en second celui de Guy Bardonne, frère de celui qui devait être nommé, ces dernières années, évêque auxiliaire de l'archevêque de Rouen.

Le montant du *Prix Greenshields* — ce prix Goncourt de la Peinture — était partagé.

M. Desy, ambassadeur du Canada, félicita les lauréats dont on alla admirer les envois. Celui de Guy Bardonne représentait une fenêtre ouverte sur un coin de verte campagne, sans doute dans son Jura natal. Le décor naturel y était exprimé par contraste avec la douceur du logis.

La peinture de Gaston Sébire était une grande toile du format 80. Le sujet en était une dinde en partie dépouillée en son centre abdominal et présentée ouverte. Une dinde étranglée, pendue par le haut du cou à un piton. Le dos au mur. Un mur dont les glacis volontairement froids, accusaient le contraste avec la splendeur du volatile aux formes parfaites dont la chair apparaissait au centre dans sa matité opulente. Les longues pattes encore garnies de plumes lui faisaient déjà un accompagnement de deuil. C'était là un corps dont la vie venait d'être brusquement retirée. Sur la tête surmontée de la petite crête rouge-sombre de l'étouffement, le bec entr'ouvert comme pour laisser passer un cri exprimait le double drame d'une mort violente, abrégeant et figeant l'épanouissement surpris d'une destinée.

On éprouvait un sentiment de regret attristé devant le tableau d'une magnificence à présent dérisoire.

Cela rappelait — de très loin — pour l'idée motrice de la composition, Édouard Manet, peignant en 1866, dans la foulée d'un Chardin, « *le lapin mort* », pendu par les pattes-arrière. De même, ce grand peintre — qui fut réaliste avec ingénuité jusqu'à un certain état poétique — pouvait être évoqué pour le thème très général mais similaire de son « *torero mort* » (1864),

couché sur le sol, abattu, dans l'arène, et toujours dans son costume de lumière...

Rappel analogique flatteur pour le lauréat, toutes proportions gardées ! Celui-ci avait donc le prix ex-æquo, premier nommé toutefois.

Que c'était-il passé ? Gaston Sébire avait obtenu sept voix lors du premier vote ! Il les avait conservées jusqu'au cinquième tour. Guy Bardonne en avait obtenu cinq. Cinq voix avaient eu d'autres choix. Au total dix-sept votants. La majorité était donc de neuf. D'où le partage du Prix, Gaston Sébire étant encouragé par Dunoyer de Segonzac et surtout par Vlaminck qui avait reconnu en lui un tempérament de peintre voisin du sien propre. Et puis, Gaston Sébire avait des partisans fidèles. S'il n'était pas venu à la peinture par quelque école des Beaux-Arts, et s'il avait échappé ainsi à l'influence de l'art officiel, il avait été déjà distingué par deux jurys : cinq ans auparavant, en obtenant le *Prix de la Casa Velasquez* à Madrid et en 1953 par l'attribution du *Prix des Critiques*.

★★

Si l'Académicien a été fort économe de ses paroles tout à l'heure, il fallut bien qu'il s'exprimât en 1957 en sa qualité de lauréat soumis à l'interview :

« Je travaille à Paris et à Rouen où j'ai ma famille, m'avait-il confié. Oui, cette dinde a été peinte, peu après Noël, dans mon atelier de Bois-Guillaume. Elle est très différente de la manière chère à un Soutine. Ce n'est pas parce que Soutine a peint un tel motif que l'on n'a plus le droit de s'y essayer. L'ayant vu, j'ai éprouvé le choc. La peinture ? Il faut aller plus loin que le modèle lui-même. Ces bêtes ont des épaules. Vous me dites que j'ai traité celle-ci à la manière d'un pendu ? C'est vrai et ce fut déjà la réaction éprouvée par l'un de mes amis qui vit le tableau à Rouen. Il faut tenter d'être le plus simple et le plus vrai qu'il soit possible et essayer de dépasser le motif ».

Le succès n'empêchait pas Gaston Sébire — alors âgé de trente-sept ans — (il est né à Saint-Samson (Calvados) le 18 août 1920) d'évoquer ses premières expositions à Rouen, chez Gosselin, au fond de la bouquinerie de celui-ci, rue Ganterie. En 1945, Sébire avait apporté les tableaux empilés sur une brouette, et Gosselin lui avait dit en raison de l'heure que le vernissage prévu pour le soir-même, était reporté. Mais à la vue des toiles, il s'était ravisé. L'année suivante, ce fut chez Prigent.

Nous nous devons de dire quelques mots sur ceux qui ont favorisé par quelque encouragement financier, isolé ou concerté, les premiers départs dans l'engagement artistique. Nous pensons à ce négociant en mercerie de la rue Jeanne-d'Arc, M. Roussel. Il soutint longtemps les efforts du peintre Maurice Louvrier après ceux de Joseph Delattre. C'est pourquoi nous associons ici à celui de Maître Julia les noms de quelques découvreurs : ceux de André Guérault à Rouen, le Dr Cousin à Quevilly, comme d'un industriel parisien, M. Maurice Fournier. Ils collectionnaient en échange les toiles de Gaston Sébire, sans que leurs préférences personnelles fussent toujours satisfaites. Ainsi l'un d'eux, pris d'enthousiasme pour la dinde pendue (avant l'envoi sur Paris) s'était-il porté acquéreur. Sans succès... puisque, en effet, Gaston Sébire devant l'en informer au retour, la toile primée entrait dans la collection du mécène canadien.

« *Faites m'en un autre !* » — « *Procurez-moi un modèle !* ».

Ce fut un « piot » rapporté des environs de Duclair. Il fut présenté au peintre : « *Mais il est vivant !* ».

On parvint non sans mal à le faire ressembler à la dinde primée. Sans l'avoir plumé, on le pendit à son tour, cette fois par les pattes, tel que vous pouvez le voir sur la seconde toile exposée ici. La bête est pendue. Pendue, « *comme une victime* », en a dit son acquéreur. C'est bien le mot qui convient. Il marque la différence fondamentale entre un même sujet, de même importance, si on le considère comme une victime ou... comme une proie !

★★

Le jeune Gaston aimait la peinture. Il se mit ainsi à travailler, tout seul, ou à peu près, dès l'âge de quinze ans.

— *J'ai commencé par les brumes de la Seine !*

— A la manière de Joseph Delattre ?

— *Oui, dans la grande tradition de Delattre.*

Il persista. La ténacité était déjà inscrite dans la courbe solide de sa mâchoire à angle dur, alors que le profil romain (avais-je noté en 1957) paraissait donner quelque ascendance lointaine à ce sens instinctif de l'art dont le peintre était possédé.

Était-il donc si jeune ? N'était-ce pas le temps de la maturité et celui d'être touché par l'aile d'un ange pour être un peu poussé vers le succès ?

Que pouvons-nous ajouter aujourd'hui à ce portrait tracé il y a quinze ans ? Sinon que le jeune Gaston fut l'un des élèves instruits à l'École Bellefond. Puis il devint, pendant trois ans,

élève de la Maîtrise Saint-Évode où notre éminent confrère M. le chanoine Robert Delestre le compta au nombre de ses élèves.

Est-ce à cause de l'atmosphère studieuse et gaie, dans la joie du devoir accompli et dans l'humilité propre aux petits Maîtrisiens, que lui vint le désir ardent de s'exprimer par quelque moyen que ce fût ? En apprenant le latin sous la direction de l'abbé Collignon, le jeune élève pensa à devenir musicien, comme le seraient, plus tard, ses camarades Albert Beaucamp, André Cabourg...

C'était la perspective de longues études à l'âge où l'on doit gagner sa vie. En garçon pratique et simple il s'avisa qu'il était certainement moins coûteux d'avoir à sa disposition... une boîte de couleurs et du papier, comme son camarade Bréant ! Déjà il observait avec complaisance les artistes-peintres postés dans la rue Saint-Romain ou aux abords de la Cour d'Albane.

L'administration des Postes accepta ses services à Rouen, sous la condition, dit-il, de travailler de nuit au triage du courrier, afin de quitter son service à quatre heures du matin, pour dormir, et, après avoir dormi, pour peindre... Il le savait déjà, pour tout le reste de son âge, présent et futur.

Un peu partout, dans les rues de Rouen ou sur les quais ou au Pré-aux-Loups, comme Maurice Louvrier, ou sur les bords de la Seine, comme Joseph Delattre, il s'était astreint avec rigueur à la discipline de la liberté retrouvée : *Ma toile chaque jour !* disait-il !

Ainsi passèrent huit années. Jusqu'au jour où un petit groupe d'amateurs (précédemment cité), sensible à un tel élan, décida de lui donner toutes ses chances en lui accordant le bénéfice « d'une sorte de contrat ». C'était en 1941.

Le premier soir, en rentrant chez lui, alors à Bois-Guillaume, il annonça à Jocelyne, sa jeune femme, qu'il ne trierait plus les lettres désormais.

Trois ans après, ce fut le départ pour Paris.

— *J'avais deux ou trois adresses...*

L'un des amateurs ne le rebuta pas : *Revenez déjeuner !*

Le lendemain, il lui acheta plusieurs toiles.

Il était temps. « *J'avais quatorze francs en poche* », m'a dit Gaston Sébire.

On connaît la suite.

Aujourd'hui, les toiles sont présentées quasi en permanence dans une grande galerie américaine de l'avenue Matignon, proche les Champs-Élysées, chez Findlay qui a son siège à New-York et

le bras long partout. Rien qu'à New-York, il y eut cinq expositions et quatre à Chicago. Cependant que l'occasion de voir des toiles devient plus que rare à Rouen.

Le peintre s'est installé à Mesnil-Esnard depuis 1957. Il a beaucoup produit, sans cependant jamais abandonner cette volonté d'aller au-delà du motif. Ni rien céder à la rigueur de son choix pour devenir le peintre des eaux, des ciels et de la terre féconde. Au gré de la lumière qui les anime et les colore diversement, selon qu'elle vient du ponant ou du couchant, jamais la même dans sa course éternelle.



Pour un semblable attachement manifesté de manière différente, Robert Pinchon, puis Raymond Quibel ont été reçus parmi nous, le premier le 1<sup>er</sup> juillet 1932, le second le 11 février 1950. C'est-à-dire à un large intervalle de temps. En une soixantaine d'années il n'y eut que six membres résidants au titre de la Peinture, sans y englober les membres correspondants, tel en 1904 le Maître Albert Lebourg, devenu par élection membre résidant en 1927, un an avant son décès, tels Reynold Arnould et Michel Ciry déjà nommés.

Raymond Quibel avait été accueilli par Fernand Guey, le Dr Neveu étant président. Ils le consacrèrent comme étant un paysagiste-décorateur et « assemblier ». De fait, ses nombreux tableaux peints à l'huile garnissaient les cimaises d'une des salles du Musée où avait lieu la séance. Salle qui précisément avait été construite par son grand-oncle. Le nombre des tableaux avait suppléé au développement du discours.

*Des diapositives sont alors projetées sur l'écran. Elles représentent des tableaux de Manet, de Monet, de Sisley, de Renoir, de Pissarro, de Géricault, de Delacroix, de Dufy, d'Utrillo, de Friesz, de Rembrandt. Gaston Sébire commente brièvement chacun de ces tableaux. Puis ce sont vingt-sept des siens qui sont projetés, des marines, des bords de Seine, des paysages, des fleurs et des portraits. Et M. André Renaudin, ayant qualifié Gaston Sébire « panoramiste, peintre de la lumière », reprend le fil de son discours en rendant hommage à Nicolas Poussin.*

A la séance tenue le 23 avril 1926 par notre Compagnie, Samuel Frère, qui était aussi un peintre, recevant Fernand Guey, terminait son allocution par une exhortation cordiale : « Entrez donc, mon cher confrère, *en saluant avec moi, au passage, l'immortel Nicolas Poussin* ».

Monsieur et cher Confrère, vous me permettrez de vous en dire autant !

Parce que Nicolas Poussin fut ce qu'il demeure : un peintre illustre, à sa place dans toutes les époques et pour tous les temps, comme à sa manière Jean-Sébastien Bach, pour la musique.

Pendant quatre mois, cette année, de mai à septembre, un de ses chefs-d'œuvre : *La mort de Germanicus* a été exposé à Paris au Musée du Louvre. Son âge certain ? Trois cent quarante-cinq ans. Pourquoi tant de fanfares ? Parce que le tableau était le seul à n'être encore jamais venu en France, étant sorti d'Italie en 1958 pour le musée américain de Minnéapolis qui l'a prêté au ministère français des Affaires Culturelles.

Était-ce parce qu'il était inconnu qu'il a valu à lui seul l'édition d'un catalogue illustré de soixante-seize pages, rédigé par Pierre Rosenberg ? Ainsi nous savons tout sur lui, sur les sources de son inspiration, sur les dessins préparatoires renouvelés pendant quinze mois.

A présent, Germanicus n'est plus seulement le nom d'un grand soldat. Grâce à Nicolas Poussin, il est entré dans l'Histoire de la Peinture.

C'est que la peinture d'histoire était devenue à la mode dans le troisième tiers du dix-huitième siècle. Pour la première fois en 1762, l'Académie Royale choisissait les sujets de ses concours « *non pas dans la Bible, mais dans l'Histoire ancienne* » (Jean Loquin, *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1910). La mort de Germanicus put rivaliser avec la mort de Socrate ou la mort de Saphire, du même Nicolas Poussin.

*Des toiles de Nicolas Poussin sont projetées à leur tour sur l'écran. M. André Renaudin les commente et conclut :*

A chaque artiste sa manière !

Celle d'un Nicolas Poussin demeure, elle aussi, mystérieuse dans les manifestations de son frémissement intérieur. Le feu sombre qui l'animait n'est pas encore éteint. Pas plus que celui de tous les grands orfèvres de cet art raffiné.

Un peintre s'empare-t-il d'un paysage ? Le tableau sera profondément différent, s'il est peint par un autre artiste, au même endroit, à la même heure, dans la même perspective. C'est une œuvre ! Quelle que soit sa valeur, elle reste originale. Respectez-la. Son existence est, à elle seule, source de fêtes et cortège d'illuminations. Comme aujourd'hui !

La personnalité de l'artiste a, cent fois pour une, l'occasion de se manifester.

La toile blanche comme la feuille de papier a sa propre finalité. Il appartient cependant à l'artiste, à l'écrivain ou au compositeur, de lui donner la vie de la magnificence.

Ce petit espace de toile — ou de papier — fascine tous les créateurs. Les autres aussi. Pour un peu, il nous permettrait d'avancer que La Fontaine a pensé, au second degré, à sa rectitude rectangulaire, alors que son laboureur lance à ses enfants son adjuration suprême :

*Travaillez, prenez de la peine...  
...Un trésor est caché dedans !*

---

Un peintre s'empare-t-il d'un paysage ? Le tableau sera profondément différent, s'il est peint par un autre artiste, au même endroit, à la même heure, dans la même perspective. C'est une œuvre ! Quelle que soit sa valeur, elle reste originale. Respectez-la. Son existence est, à elle seule, source de fêtes et cortège d'illuminations. Comme aujourd'hui !

La personnalité de l'artiste a, cent fois pour une, l'occasion de se manifester.

La toile blanche comme la feuille de papier a sa propre finalité. Il appartient cependant à l'artiste, à l'écrivain ou au compositeur, de lui donner la vie de la manifestation.

Ce petit espace de toile — ou de papier — fascine tous les créateurs. Les autres aussi. Pour un peu, il nous permettrait d'avancer que La Fontaine a pensé, au second degré, à sa rectitude rectangulaire, alors que son laboureur lance à ses enfants son adjuration suprême :

Travaillez, prenez de la peine...  
...Un trésor est caché dedans !

Jean de Marigny

Archevêque de Rouen

(1347-1351)

par l'abbé André FOURÉ

## CONFÉRENCES PUBLIQUES & COMMUNICATIONS

L'ORTF a présenté récemment une série d'émissions inspirées par le livre de l'académicien Maurice Druon : « Les rois maudits ». Nous n'ignorons que la médiocratie doit porter ses coups et que l'empire par Jacques LeGoff, Grand-Maître de l'Ordre des Templiers, était au Tribunal de Dieu le roi Philippe IV le Bel et ses principaux conseillers qui avaient machiné le long et coûteux procès conduit dans les prisons des évêques.

L'œuvre a été en contact avec le chambellan royal, Enguerrand de Marigny, une famille qui touche de très près à l'histoire de notre province. Il convient de s'interroger, ne serait-ce que pour essayer un minimum, voire une intuition, sur la personnalité des deux plus grands chargés à perdre les Templiers qui portaient le nom de Jean de Marigny. Nous pensons surtout à l'archevêque de Rouen qui gouverna notre diocèse de 1347 à 1351. Dans l'une des notes de son ouvrage, M. Druon a écrit : « Jean de Marigny ne fut pas un homme qui se soit distingué par son caractère ou son intelligence et qu'il soit devenu évêque de Sens. Dans son œuvre, comme à Enguerrand, M. Jean Favier, comme beaucoup d'autres historiens, a reconnu le prince de Philippe le Bel et son épouse. A chacun son bien : nous laissons aux historiens à Sens et puis inscrivons à Jean de Rouen.

C'est d'une famille d'aristocrates et petite noblesse qui dépendent les Marigny, puis les plus grands seigneurs de la région et les deux évêques.

CONFÉRENCES PUBLIQUES  
&  
COMMUNICATIONS

## Jean de Marigny

Archevêque de Rouen

(1347-1351)

par l'abbé André FOURÉ

(Séance du 17 février 1973)

L'ORTF a présenté récemment une série d'émissions inspirées de l'œuvre de l'académicien Maurice Druon : « Les rois maudits ». Nul n'ignore que la malédiction fut portée au cours de son supplice par Jacques Molay, Grand-Maître de l'Ordre des Templiers, citant au Tribunal de Dieu le roi Philippe IV le Bel et ses principaux conseillers qui avaient machiné le long et ténébreux procès conclu dans les flammes des bûchers.

L'auteur a mis en cause, avec le chambellan royal, Enguerrand de Marigny, une famille qui touche de très près à l'histoire de notre province : il convient de l'évoquer, ne serait-ce que pour dissiper un malentendu, voire une injustice, sur la personnalité d'un des juges les plus acharnés à perdre les Templiers qui porte, dans le film, le nom de Jean de Marigny. Nous pensons aussitôt à l'archevêque de Rouen qui gouverna notre diocèse de 1347 à 1351. Dans l'une des notes de son roman, M. Druon a heureusement soin de dire que ce Jean dont il parle est aussi prénommé Philippe ou Guillaume et qu'il était archevêque de Sens. Dans son ouvrage consacré à Enguerrand, M. Jean Favier, comme beaucoup d'autres historiens, a retenu le prénom de Philippe et dissipe ainsi toute équivoque. A chacun son bien : nous laissons donc Philippe à Sens et nous intéressons à Jean de Rouen.

C'est d'une famille d'authentique et petite noblesse que descendent les Marigny, parmi lesquels nous trouvons le chambellan et les deux prélats.

Le bisaïeul, Hugues Le Portier, garde héréditaire d'une des portes du château ducal de Lyons-la-Forêt, avait épousé vers le début du XIII<sup>e</sup> siècle Mahaut de Marigny qui prenait son nom d'un petit fief sis sur la paroisse de Dampierre-en-Bray, domaine dont le souvenir a même été effacé de nos modernes cartes d'état-major. Le père, Philippe, seigneur d'Écouis, mort en 1306, s'était marié à une demoiselle de Villaine dont il eut Enguerrand, Philippe, Alips et Catherine. En secondes noces, il s'était uni à Perronelle du Bois-Gauthier, originaire d'une ancienne paroisse maintenant rattachée à La Chapelle-Saint-Ouen. De ce ménage naquirent Pierre-Oizelet, Robert et Jean, notre futur prélat qui se trouve n'être ainsi que le demi-frère d'Enguerrand. Par descendance de ce dernier, les Marigny s'allieront aux Tancarville, Estouteville, Châtillon.

Il n'est pas dans notre propos de retracer la vie du chambellan, savamment racontée par M. Favier. Sachons qu'il pratiqua largement le népotisme en faisant profiter sa famille de son crédit personnel, distribuant aux uns et aux autres charges civiles ou bénéfiques ecclésiastiques, à moins que le même personnage n'ait cumulé des profits dans l'un et l'autre domaine. Qu'on en juge seulement en ce qui concerne Jean. Dès 1306, il est titulaire de la cure de Gamaches, près des Andelys, d'un bénéfice à Plasnes, près de Bernay, chanoine de Rouen, Chartres, Orléans, Auxerre, Saint-Géry de Cambrai, Saint-Pierre de Douai. Il appartient au Chapitre de Paris, dont il est Grand-Chantre, à celui de Sens, dont il est Archidiaque. Il jouit encore de l'Archidiaconé de Pont-Audemer et de la prévôté des églises d'Arras et Saint-Amand de Douai. Son aîné, Philippe, sera, quant à lui, archevêque de Cambrai, puis de Sens, avec juridiction sur Paris dont l'évêque n'était alors que le suffragant.

Alors qu'il n'est encore que sous-diacre, Philippe le Bel nomme Jean de Marigny évêque de Beauvais le 8 janvier 1313. Il devient ainsi, avec le titre de comte, un des pairs ecclésiastiques du royaume. Le pape Clément V lui accorde toutes dispenses, y compris celle de l'âge (il n'a qu'environ 25 ans) afin qu'il puisse recevoir les ordres majeurs qui lui font défaut et choisir personnellement son consécrateur.

Conseiller du roi depuis 1311, il est appelé à siéger en tant que Maître ordinaire de la Chambre des Comptes, dans la commission chargée de vérifier les finances d'Enguerrand qui, prudemment, souhaite avoir quitus de sa gestion au lendemain de la mort de Philippe le Bel. Les comptes sont reconnus honnêtes et approuvés par Louis le Hutin le 24 janvier 1315.

On connaît la suite : le 11 mars, une violente altercation oppose Enguerrand à Charles de Valois, l'oncle du roi, qui s'étonne de voir les caisses de l'État vides malgré des mutations de la monnaie et les dernières levées d'impôts. Le chambellan réplique qu'il a fallu éponger les dettes du précédent souverain et insinue que Charles lui-même a profité des opérations. La colère monte : les deux antagonistes s'accusent mutuellement de vol et de mensonge et en viennent aux mains en présence du roi. Charles, tout puissant sur l'esprit de son neveu, fait arrêter le financier. Un procès s'engage qui, dans la pensée des accusateurs, devait mener à la condamnation d'Enguerrand. « Celui-ci, écrit M. Favier, ayant demandé et obtenu le temps de réfléchir et de préparer sa défense, l'issue du procès devenait douteuse. Le roi ne pouvait plus arrêter l'affaire : il fallait une sentence, mais les motifs étaient insuffisants. L'historien de Charles de Valois, Joseph Petit, l'a montré, le procès sur le fond reprochait à Enguerrand des délits réels mais trop communs à cette époque pour qu'on lui en fît un grand crime. Les interventions de Philippe et de Jean de Marigny, ce dernier étant particulièrement bien en cour, obtinrent facilement du roi que leur frère fût simplement banni et exilé dans une île de Méditerranée, Chypre ou Rhodes ».

C'était compter sans la vindicte de Charles de Valois : une nouvelle instance est introduite... cause de sorcellerie, « *causa mortifera* »... Le roi ne pouvait plus protéger l'accusé auquel on refuse tout droit de défense et, le 26 avril, « par le jugement d'aucuns barons, pers, chevaliers et barons du royaume de France pour ce ilec assamblez », Enguerrand fut condamné à mort et pendu la veille de l'Ascension, 30 avril 1315, au gibet de Montfaucon. Les pauvres restes devaient rester crochés dans un sac pendant deux années aux fourches patibulaires. En 1317, l'évêque de Beauvais obtiendrait qu'ils fussent transportés en l'église des Chartreux de Vauvert à Paris, puis, probablement en 1324, dans le chœur de la collégiale d'Écouis. Au temps de sa splendeur, le chambellan avait fait construire et meubler somptueusement cette église du Vexin français qui demeure l'un des joyaux de notre région. Bâtie à partir de 1310, elle avait été dédiée le 9 septembre 1313 par le cardinal Nicolas de Fréauville, originaire d'un village près de Londinières, légat du pape, confesseur du roi, assisté de toute une couronne de prélats où l'on reconnaissait Philippe et Jean de Marigny. Le tombeau du fondateur, au nord du chœur, était particulièrement riche de sculptures comme l'atteste le dessin de la collection Gaignères : on crut longtemps, comme Dom Pommeraye, que le décor principal aurait représenté le Christ entre la Vierge, saint Jean et deux anges symbolisant les deux rivaux : le chambellan, faisant appel à la justice de Dieu et accusant son bourreau ou encore, plus charitablement, les héros

du drame faisant appel à la miséricorde et suppliant l'un pour l'autre. Émile Mâle semble avoir détruit ces hypothèses en démontrant que les anges entraient dans la composition classique du calvaire où les ymagiers les figuraient portant les instruments de la passion, la couronne d'épines et la croix.

La ruine d'Enguerrand entraîna celle d'Alips de Mons, son épouse, de la plupart des membres de sa famille et de ses amis. Le dernier de ses fils, Thomas, dut attendre le bon plaisir de Philippe VI en 1332 pour recevoir quelques terres, sur recommandation de son oncle Jean « pour ce que son dit neveu, par cas de fortune, est demourez sans aucune succession en biens temporels pour cause de la mort de son dit père, ne n'a de quoy il puisse soustenir ne maintenir son estat ».

Troublante constatation : il ne paraît pas que la disgrâce ait frappé les deux prélats. Cynique et opportuniste, *Philippe* alla-t-il jusqu'à souscrire à la mort de son frère sachant que Charles de Valois informé de certains trafics peu avouables avec quelques biens des Templiers détournés de la confiscation, pourrait durement le frapper ? *Jean*, retiré à Beauvais, gardait la confiance des Valois et ses prérogatives : il ne fallait pas créer des difficultés avec la papauté en s'attaquant à des évêques et puis, la mort d'Enguerrand n'était-elle pas justifiée par une mystérieuse « raison d'État » qui n'englobait pas les Conseillers du Roi, fussent-ils frères du condamné ? Questions difficiles à résoudre à moins de bâtir des hypothèses à la manière d'un romancier.

Le 24 août, Jean de Marigny est à Reims, au sacre de Louis X et en octobre suivant à Senlis pour juger Pierre de Latille, évêque de Châlons, ancien chancelier de France. En janvier 1317, il est l'un des consécrateurs de Philippe V le Long et, l'année suivante, à la cour de Senlis pour juger des affaires d'usurpation de biens ecclésiastiques.

En 1322, Charles IV le Bel accède au trône : Jean de Marigny sera au couronnement et devra de plus, sur commission du pape Jean XXII, instruire le procès en divorce du prince d'avec Blanche de Bourgogne. Convaincue d'adultère, elle avait été enfermée au Château-Gaillard en 1314 à la suite de la tragédie de la tour de Nesles. Le mariage déclaré nul, la reine déchue finit ses jours en l'abbaye de Maubuisson près de Pontoise, abbaye qui sera réformée quelque 300 ans plus tard par une certaine Angélique Arnauld, la grande abbesse de Port-Royal.

L'évêque de Beauvais n'oublie pas pour autant son diocèse : en 1321, il remet en honneur le culte de sainte Angadrème,

moniale du VI<sup>e</sup> siècle dont les reliques sont conservées en l'église Saint-Michel. Il concède des indulgences aux fidèles dévots et porte excommunication contre les indifférents. Il fait poursuivre activement les travaux de la cathédrale dont le chœur est presque achevé en 1322 et à laquelle il offre deux vitraux où il est figuré agenouillé devant saint Pierre. Ses armes : « d'azur à 2 fasces d'argent », ne laissent aucun doute sur l'identification du donateur. Il s'intéresse à l'érection de nouvelles paroisses comme à la prospérité de l'abbaye des clarisses de Moncel à Pont-Saint-Maxence, fondée par Philippe le Bel.

Les rois passent vite en ce début du XIV<sup>e</sup> siècle, et avec Charles IV s'éteint en 1328 la ligne des Capétiens directs. Le problème de la succession va s'ouvrir. Petit-fils de Philippe IV par sa mère, Édouard III d'Angleterre affiche ses prétentions, mais les pairs du royaume de France ne tiennent pas à devenir sujets de la couronne britannique. On évoque la fameuse loi salique qui exclut les femmes de l'héritage à la terre en vertu de l'adage biblique rappelé par Jean de Marigny au cours du Conseil : « Les lis ne filent pas »... L'éloquence de l'évêque de Beauvais était convaincante et permettait l'accession de Philippe VI, fils de Charles de Valois, le funeste persécuteur du malheureux Enguerrand.

Le nouveau roi ne sera pas un ingrat : à son « grand électeur » il confiera par deux fois les sceaux de la chancellerie et c'est à ce titre que Jean de Marigny se rendra à Londres rappeler à Édouard son obligation de rendre hommage au roi de France, son suzerain à cause du duché de Guyenne. L'Anglais différa pendant plusieurs mois, mais se décida à venir à Amiens en juin pour la cérémonie. « Il le fit, écrit André Maurois, contrairement aux usages féodaux, couronne en tête et vêtu d'une robe d'écarlate brodée de léopards d'or. Philippe se contenta de protester doucement et Édouard revint chez lui satisfait des honneurs qui lui avaient été accordés ». En 1331, il confirme par lettres patentes son hommage lige qu'il n'avait d'ailleurs rendu que de bouche et de parole en se dispensant du geste rituel qui consistait à placer ses mains dans celles du roi de France. C'est Jean de Marigny qui passera encore la mer afin de presser le roi d'Angleterre d'unir ses forces à celles de notre pays en vue d'une nouvelle croisade en Palestine. Il aura aussi mission, en compagnie du sire de Cepoy, de reconnaître la route qu'aurait dû suivre l'armée... Le voyage dura près d'un an, mais la croisade n'eut pas lieu... Édouard III avait bien d'autres idées en tête !...

Le roi d'Angleterre était soumis à l'influence haineuse de Robert d'Artois, beau-frère de Philippe VI. Débouté par le Parlement, puis par la Cour des Pairs, de ses prétentions sur le comté

d'Artois, convaincu de faux, condamné au bannissement par un tribunal de hauts barons, parmi lesquels l'évêque de Beauvais, Robert en avait conçu une rancune que rien ne pouvait apaiser : il n'espérait plus que d'Édouard III, devenu roi de France, la possession du comté que détenait légalement sa tante Mahaut. Il se réfugia à Londres et là, traître à son pays, devint le conseiller perfide qui ne cessait de pousser Édouard à la guerre, faisant miroiter à ses yeux la splendeur de la proie qui lui était offerte, insistant sur les faiblesses de la France, assurant une victoire aisée et rapide. On sait comment Édouard va manœuvrer pour isoler la France en faisant donner à plein la cavalerie de Saint-Georges parmi les princes allemands et en multipliant les difficultés économiques entre les Flandres et notre pays. Témérairement, Philippe VI prend l'initiative des hostilités en confisquant la Guyenne où ses troupes s'emparent de quelques places fortes. Édouard prend le titre de roi de France, débarque ses contingents et bientôt ce seront les revers de la flotte et des armées françaises qui marquent le début de la guerre de Cent Ans... Qu'on se souvienne seulement du désastre naval de l'Écluse en 1340 et celui des chevaliers à Crécy en 1346.

Durant cette douloureuse période, Jean de Marigny se voit confier par lettres patentes signées à Saint-Germain-en-Laye en 1342 la lieutenance générale en toutes les provinces limitrophes de la Guyenne anglaise : Languedoc, Gascogne, Saintonge, Limousin. En 1345, il est aux États Généraux d'Orléans et de Bourges convoqués pour remédier à la crise financière. Quelques jours avant Crécy, on le trouve, *defensor civitatis*, contraindre les Anglais à lever le siège de sa ville épiscopale. Le rédacteur de son épitaphe s'en souviendra en le qualifiant de *Dux in bellis* « Chef dans les combats » !

Profitant d'une trêve qui suivait la déroute de Philippe VI, il s'efforce de panser les plaies de son diocèse quand une bulle de Clément VI le transférait à Rouen pour succéder à Nicolas Roger, mort à Avignon sans avoir pu venir exercer chez nous un ministère qui lui avait été confié depuis six ans ! Le nouvel archevêque prit possession de son siège le 18 novembre 1347 en présence du duc de Normandie, le futur Jean le Bon, accompagné du duc d'Armagnac. Les deux princes profitèrent de leur séjour pour obtenir de la population trois mois de subsides afin, disaient-ils, de lever une armée et débarquer en Angleterre pour venger notre province dévastée... l'expédition chimérique ne put avoir lieu et le mécontentement fut vif quand le bailli Pierre de Lieuviller fit crier par les rues et les places que l'impôt serait encore exigé

pendant trois trimestres. Le jour de la Saint-Martin d'été (4 juillet), le peuple se souleva et détruisit les maisons des collecteurs. L'émotion gagnant les principales villes de Normandie, on dut rapporter la décision.

Jean de Marigny inaugurait son pontificat sous de fâcheux auspices : guerre étrangère toujours latente, révoltes dans la cité, inondations dans les bas quartiers et, pour comble de malheur, assaut de la fameuse épidémie de peste qui, du mois d'août à Noël emporta plus de 100.000 victimes parmi les Rouennais et les habitants des campagnes venus chercher secours dans notre ville. Alors que tous ces maux assombrissaient le climat, des querelles violentes opposaient le maire, Robert Alorge, au chapitre ou à l'abbaye de Saint-Ouen. Les chanoines menacent le magistrat d'excommunication pour avoir fait arrêter un clerc de la cathédrale, au mépris du privilège du for ecclésiastique. Les religieux, pour leur part, s'opposent au passage dans leur territoire d'une commission municipale chargée d'inspecter les cours d'eau. Solidaires de leurs élus, les Rouennais se soulèvent et se portent jusqu'à Bihorel abattre les fourches patibulaires, symbole de la puissance temporelle des moines !

Jean de Marigny paraît avoir joué discrètement un rôle de pacificateur en cette ville dont il était chef spirituel et que son frère Enguerrand avait jadis contribué à embellir en faisant construire le fameux escalier qui menait à la côte Sainte-Catherine. Il avait obtenu de Clément VI l'autorisation de lever quelques taxes sur son clergé afin de soutenir des charges où la charité envers les malheureux tenait grande place. Habilement, il avait exempté le chapitre de cette contribution. Malgré Édouard III, il avait vendu des biens en Angleterre et fait passer clandestinement à Rouen les fonds ainsi recueillis. Il les avait investis au profit de son église en achetant des terres à Harquenville et une maison à Dieppe. Sur un fief situé à Corny, près d'Écouis, acheté « 2.000 livres parisis à l'écu d'or et au coin du roi », il avait garanti une fondation à sa mémoire au bénéfice du chapitre de Rouen et une portion en faveur de la collégiale d'Écouis.

Sous son pontificat, Clément VI qui se souvenait avoir été archevêque de Rouen, établissait rue Saint-Romain un collège, dit « des Clémentins », ouvert à des clercs tenus de participer aux offices capitulaires qui se célébraient jour et nuit dans la cathédrale voisine.

En 1350 on créait l'hôpital de Gaillefontaine et l'année suivante Jean Lefebvre, maire de Rouen, approuvé par l'Archevêque et le chanoine Nicolas de Véris, curé de Saint-Vivien, ouvrait un petit hôpital d'une dizaine de lits tout à côté de la paroisse. A la même époque, Yvetot voit son église devenir collégiale, grâce aux

libéralités du seigneur qui établit quatre prébendes. La charte de confirmation, précise l'abbé Cochet, indiquait que le dit Jehan avait ainsi constitué un chapitre *in suo mero imperio...* dans son véritable empire... voilà qui est encore plus glorieux pour notre cité cauchoise qu'un simple titre royal !

« Jean de Marigny qui avait résisté aux épidémies, aux fatigues de la guerre et de l'épiscopat, écrit notre ancien confrère Léon Fallue, succomba après quatre années seulement de séjour dans sa ville métropolitaine, le 27 décembre 1351 ». Son corps fut inhumé près de celui d'Enguerrand dans le chœur de la collégiale d'Écouis et son tombeau orné d'un gisant en marbre, exécuté de son vivant, qui nous conserve son portrait ascétique.

Le monument, déjà déplacé au XVI<sup>e</sup> siècle, fut de nouveau bousculé en 1792. Le vieux sacristain Pierre Allan le déposera discrètement chez une dame Colleville et le rendra, la tourmente passée : le brave homme se doutait-il qu'il sauvait l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture funéraire du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est le même Pierre Allan qui, impuissant, assistera au viol des sépultures en avril 1793. Notre confrère René Étienne a raconté la scène dans son ouvrage « Jacobins de village », paru en 1943 avec illustrations de M. Raymond Quibel. On se jeta sur le caveau d'Enguerrand et le crâne, « un crâne énorme », fut expédié d'un coup de pied dans les gravats. Quant au cercueil de l'archevêque Jean, il demeura introuvable : interrogé, le sacristain répondit au procureur de la commune qu'on célébrait certes consciencieusement les messes obituaires, mais que l'endroit exact où était renfermé le corps paraissait inconnu depuis un temps immémorial. « Ainsi, dit-il, toutes recherches devinrent inutiles et il repose en paix ». La statue occupe maintenant un enfeu dans le croisillon sud de la collégiale et, de Jean de Marigny, le musée d'Évreux conserve encore deux pièces maîtresses dans ses collections : une mître de damas vert-émeraude, admirablement brodée d'une ymage de saint Pierre, titulaire de la cathédrale de Beauvais, et d'un groupe où l'on voit l'évêque saint Éloi entre les deux donateurs, Enguerrand et son épouse Alips de Mons. Autre souvenir : une crosse en buis où l'artiste a développé les principales scènes de la vie du Christ.

Peut-on porter un jugement serein sur Jean de Marigny ? Son épitaphe nous rappelle sa constance dans les épreuves, sa charité pour les pauvres, ses vertus de négociateur et son courage militaire. Il convient de le replacer dans son temps et dans une société si différente de la nôtre. En évoquant sa mémoire à travers des événements si douloureux, ne peut-on s'empêcher de trouver une leçon de sagesse lorsque nous sommes tentés par le démon du pessimisme... Tous les siècles ont apporté des joies et des peines aux pauvres humains dont nous sommes et, après tout, au lieu de nous lamenter de manière stérile, ne vaut-il pas mieux nous efforcer, selon le proverbe, « de bien vivre quand et là où la Providence l'a voulu » !

---

#### BIBLIOGRAPHIE :

- DRUON (M.) : *Les rois maudits : le roi de fer*, Paris, Plon.
- FISQUET (H.) : *La France pontificale, Métropole de Rouen*, Paris, E. Repos, sans date.
- FAVIER (J.) : *Enguerrand de Marigny*, Paris, PUF, 1963.
- BAILLY (A.) : *La guerre de Cent Ans*, Paris, A. Fayard, 1943.
- ANDRÉ MAUROIS : *Histoire d'Angleterre*, Paris, A. Fayard, 1937.
- RÉGNIER (L.) : *Notre-Dame d'Écouis*, Paris, Champion, 1913.
- FALLUE (L.) : *Histoire politique et religieuse de l'église métropolitaine et du diocèse de Rouen*, Rouen, Le Brument, 1850, T. II,
- ÉTIENNE-BELLIVIÈRE (René) : *Jacobins de village*, Rouen, Maugard, 1943.



## L'Artiste et son Message

par Michel CIRY

(Séance du 7 avril 1973)

J'ESTIME devoir vous confier ma joie d'être reçu au sein de cette Académie dont il me fut dit qu'elle est une dame d'âge <sup>(1)</sup>. Agée, peut-être, mais assurément encore pleine d'attrait. D'ailleurs une importante partie de mon œuvre étant consacrée aux êtres qui se trouvent déjà fort avancés sur le parcours de leur destin, le nombre d'années de cette très honorable personne n'est pas pour m'effrayer, ni même me déplaire, tant s'en faut.

Et puis, pour en finir avec cette peu galante question d'âge, je vous confierai également que, depuis plusieurs années, j'appartiens à une autre Académie, de loin l'aînée de celle-ci, puisqu'elle est la doyenne de toutes. Je veux parler de l'Académie de Florence. Créée par Michel-Ange, voyez que la date de sa naissance fait de sa cadette rouennaise une véritable jouvencelle.

De plus, la vraie jeunesse, on la possède à tout âge. Donc si je promets à l'Académie de Rouen le respect qui lui est dû, je compte bien lui témoigner davantage encore mon attachement affectueux, préférant la tendresse à la déférence.

Bien que pas une goutte de sang normand ne coule en mes veines, mon cœur est acquis à cette belle région où j'ai choisi de vivre voici bientôt dix ans et dont cette Académie groupe la multiforme élite.

★★

Comment aborder un aussi vaste univers que cette mystérieuse création ? De quelque ordre qu'elle soit, sa genèse et son

---

<sup>(1)</sup> Élu membre correspondant le 16 janvier 1971, M. Michel Ciry prenait publiquement séance.

épanouissement posent des problèmes identiques, et l'apparente diversité des solutions n'est que de surface. Le processus demeure le même et sa passionnante machinerie aussi secrète. C'est donc faire preuve d'une singulière ambition, à moins que ce ne soit d'une folle inconscience, que d'espérer préciser en les tirant de leurs naturelles ténèbres, les points essentiels de ce qu'on nomme pompeusement la création en art.

Rien que ce mot de création est déjà en lui-même un abus. Nous y reviendrons, mais dès l'abord, il serait peut-être bon de dresser les frontières de cet orgueilleux monde verbal. Création, c'est beaucoup dire. J'opterais plutôt pour mutation, métamorphose, adaptation d'une richesse universelle à une sensibilité particulière. Question de mots, me direz-vous. Non pas ; et même si la limitation d'un conflit naissant ne devrait porter que sur la précision d'une terminologie, je ne pense pas un instant que l'affaire serait mineure. Sur ce point également, nous reviendrons car, de cette impropriété des définitions, sont nées de graves erreurs d'appréciations. Que sommes-nous ? Qui sommes-nous ?

J'ai tenté d'ébaucher les réponses à ces terribles interrogations dans ce que l'on pourrait baptiser, si l'on ne craignait l'emphase, de l'épithète *Credo*, à savoir ces réflexions sur mon métier qui donnent le ton de ce qu'il importe de réaliser au cours d'une vie dont j'ignore la durée, mais de laquelle je sais ce que j'en veux faire. En gros, je suis un entêté. Sous l'apparence d'une sociabilité et d'une civilité dont d'aucuns me reprochent l'excès (personnellement je ne suis jamais parvenu à me convaincre que le relâchement des manières et la muflerie pouvaient être des atouts majeurs dans l'accomplissement du destin d'un artiste), je suis néanmoins un solitaire qui essaie de réaliser avec beaucoup de difficultés des choses difficiles.

Ambition un peu folle et quasi anachronique dans une époque qui ne prône guère que des oppositions à ces principes graves. Dans cette débandade de l'Occident, ce désarroi des âmes, cet ébranlement forcené des structures, bien insolites sont les quelques attardés de mon genre, convaincus qu'ils sont de tout le contraire de ce que portent aux nues les maîtres de l'heure.

Insolites et dérangeants. Etre insolite m'importe peu, et je ne fais rien pour cela. Seul ce navrant décalage entre ce que je crois et ce qu'acceptent de croire la plupart, est la raison de cet état très regrettable. Mais déranger, cela j'aime. Je pense même, avec beaucoup d'ambition, que c'est là ce que Dieu attend de moi.

Pardonnez-moi de parler de Dieu ainsi, de but en blanc, mais il tient trop de place en ma vie et dans mon œuvre pour que je renonce à ce qu'il ne soit pas des nôtres ce soir. Pour

beaucoup, voici, de par cet aveu, encore un gage donné à la condamnation qu'ils me destinent et qui, à leurs yeux d'aveugles, est tellement justifiée. En effet, que vient faire dans un monde qui se roule avec tant d'apparente délectation dans l'ivresse de ses prodigieuses découvertes, un homme qui pense que rien de tout cela n'est tellement important, aussi merveilleuses que soient ces preuves de l'intelligence, et même du génie de certains de ses frères ?

L'essentiel est ailleurs et ce n'est certes pas dans la lune qu'il faut l'aller chercher, et encore moins espérer l'y trouver.

Un certain visage que ni les siècles, ni les terribles remous qui les crispent et les ensanglantent, n'ont pu parvenir à rider, continue de nous observer, et surtout de nous aimer.

Et ce visage, ainsi que ceux des hommes qui ont accepté d'en être un plus ou moins proche reflet, est l'objet de mes délices, de ma folle ambition. J'y vois une inépuisable source aux variations infinies, élaborées dans la déférence d'un grand amour chaste.

Bien sûr, se colleter avec le drame de Jésus à Gethsémani, tenter d'exprimer la découverte émerveillée, encore embrumée d'incertitude, d'un homme à Emmaüs, ou bien la calme adoration de Marie alors que Marthe, toute aux soucis mineurs, s'agite dans une touchante inconscience, voici qui ne manquera pas d'en ennuyer beaucoup, d'en irriter d'autres, de faire rire les pires.

Mais qu'à cela ne tienne. L'élévation d'une œuvre est un choix parfois très coûteux. L'artiste digne de ce nom se doit de renoncer à la pacotille de son temps. Je ne tire nulle vanité de mon isolement. Je ne saurais rien faire d'autre que ce que je fais. Même si cet entêtement me valait de vivre dans un désert, je n'hésiterais pas un instant à m'acheminer vers la brûlure de ces sables, assuré d'ailleurs d'y trouver les oasis régénérantes que sont les rencontres d'âmes identiques, tenaillées par la même soif.

L'œuvre doit être une rencontre, sinon elle n'est qu'un jeu.

Je m'en voudrais de vous importuner par un développement hors de propos sur cette importante chose qu'est la signification d'une œuvre. Outre que l'aveu de ce que j'en pense risquerait de me valoir une mise à mal par ceux qui sont convaincus du contraire (ceux-là même qui pensent que le goût, un peu d'adresse et le moins de pensée possible peuvent suffire à la réalisation d'un chef-d'œuvre), il me faudrait par trop m'étendre pour justifier cette conviction profonde.

Je ne ferai donc qu'effleurer cette profondeur en vous confiant qu'une certaine hiérarchie me paraît évidente (bien que généralement bafouée) et que nombre de gratuités habilement mensongères

ne sauraient à mes yeux faire le poids dans la balance de la création.

Une œuvre digne de ce nom est faite pour servir et non pour le stérile égocentrisme d'une satisfaction narcissique. Cela n'implique nullement la renonciation aux valeurs majeures de la plastique ; ce n'est que de l'union de ces hauts soucis que peut naître le bel enfant auquel nous aspirons tous à donner une durable existence.

Sur le chemin rocailleux que j'ai choisi, c'est vers ce mirage que je vais, tâtonnant, trébuchant, mais sûr, sinon de moi-même, du moins de l'appel qui ne cesse de retentir en toute ma personne d'homme inquiet mais jamais abandonné.

Il peut coûter à l'artiste de renoncer à plaire, mais il n'a pas le droit d'hésiter, s'il a quelque honneur, entre les voies qui s'offrent tout autant à sa perdition qu'à son salut. Le seul fait de balancer entre des issues pareillement opposées serait déjà l'annonce d'une démission, comme les prémices d'une première chute qui ne manquerait pas d'être suivie d'une avalanche d'autres, entraînant, de par leur précipitation funeste, une irrémédiable dégringolade dans l'abîme. Il ne s'agit pas pour un créateur de porter en lui un vouloir systématique de choquer, de blesser, d'exaspérer cette masse inconnue, amie, ennemie ou indifférente, qu'a la possibilité d'être ce que l'on nomme d'une façon très imprécise le public. Il y aurait là présomption irritante, infantilisme prétentieux et une singulière méconnaissance de son devoir. Néanmoins l'artiste — je n'aime guère ce vocable, mais il est le plus pratique — doit assumer ce risque, plutôt que de s'embarquer sur la galère des concessions qui l'amènerait inmanquablement au final naufrage sur les récifs de la prostitution. Car il ne s'agit de rien moins que d'une totale dégradation, tant morale qu'esthétique, si l'on ne sait opposer aux sirènes d'un trop facile succès la raideur quasi inhumaine de la plus haute exigence de soi.

Ceci établi, qui ne souhaite plaire, convaincre, gagner à sa cause le plus de monde possible, triompher enfin ?

Mais à certaines conditions, dont la principale est cette immobilité du créateur par rapport à la venue du public.

Nul orgueil en cela. Ce n'est qu'une question de sauvegarde. L'artiste crée selon des principes qui n'affleurent et ne se muent en réalisations qu'après un long temps de genèse, véritable gestation viscérale, valant à celui qui en porte la lourde charge dans ses flancs, de très particuliers tourments dont peu ont l'idée.

Ce mouvement unilatéral, pour s'effectuer, demande parfois de grands délais. C'est la souffrance du créateur que d'attendre ce moment de la rencontre. Il arrive qu'elle n'ait jamais lieu.

Parfois elle est si tardive que l'arôme en est éventé et nul plaisir n'en naît. Il est un degré ou une durée d'attente qui a raison des jours les plus intensément désirés.

De cela le public se soucie fort peu le plus souvent. Peut-être n'en a-t-il même pas conscience ; c'est pour cela qu'une rancune à son égard est aussi superflue qu'injuste.

L'artiste, en optant pour le renoncement aux éclats d'une prompte approbation, doit savoir qu'il a épousé Dame Solitude. Noces secrètes, d'une singulière ascèse mais dont la célébration est le plus sûr garant qui puisse lui être offert par le Destin contre les défaillances qui le guettent à chaque détour de son laborieux cheminement.

A une certaine trempe de l'âme, il faut donc joindre un goût pour l'isolement qui n'est en fait qu'une des facettes de cette pierre merveilleuse dont Dieu nous a confié la taille.

Nous voici donc orfèvres, polissant inlassablement cet unique joyau, notre seul bien, ayant mission de le remettre en les mains les plus insignes au jour dernier de notre artisanat.

Façonné au mieux de notre pouvoir, tout au long de nos jours, ce présent se doit d'être incomparable puisque nous n'en pouvons faire d'autre. Il doit être notre chef-d'œuvre, à défaut de ne pouvoir toujours être un chef-d'œuvre en soi.

Il est le compte que nous avons à rendre à l'issue d'un très fugitif moment dont nous avons à faire le meilleur emploi et qui passe comme un éclair dans l'infini de l'éternité. Que de tentations à repousser ! L'affection des uns, dont la tendresse aveugle le jugement, l'hostilité des autres, dont les haines savamment édifiées revêtent, pour nous abattre, les différents masques de la flatterie, du découragement, des pièges et des équivoques mondaines ; tout un arsenal de carnaval aux inépuisables ressources. Et puis, nous-mêmes, pires à nous seuls que la conjuration la plus vaste, prêts à l'auto-destruction, dévorés et sauvés à la fois par ce tourment majeur qu'un juste dosage rend bénéfique et dont l'excès, ainsi que l'absence, seraient mortels, cette sainte et terrible inquiétude qui tient ses assises en tous endroits de notre personne, n'épargnant pas un seul point de cet étrange agglomérat de matière et d'esprit.

L'inquiétude, elle peut aussi s'appeler l'insatisfaction, ou bien encore une ambition inassouvie de par la noblesse et l'altitude de sa visée. Peu importe la définition, ce qui compte c'est la possession de cet exigeant enfant né de nos épousailles avec Dame Solitude, qui grandit avec nous, qui ne nous abandonnera qu'au jour où nous démeriterons, qui est prêt à nous secourir à tous instants de son implacable principe. Importun, mais aussi, le plus

sûr ami, voué à de certains moments à une injuste détestation de par la constance et la rigueur de son compagnonnage, ennemi juré des imposteurs, ainsi que des faibles, ce doute qui nous domine est le fanal dans notre nuit. Lui éteint, nous sommes la proie des ténèbres, des glissements, nous devenons une mauvaise cause, indéfendable. Il nous faut donc faire face à bien des choses puisque les dangers sont alentour et en nous. Nous sommes cernés, mais occupés aussi, état qui confine au tragique mais dont on ne saurait regretter la tension et les risques puisque c'est de cette fermentation, de ce bouillonnant humus, que va naître ce qu'il nous importe tant de révéler de nous-mêmes.

Cette solitude que nous n'avons pas à rechercher car elle nous agresse, et repoussée, s'impose quand même à nous, est un bien précieux que nous sommes parfois assez lâches et sots pour fuir. Et pourtant, ce tête-à-tête avec soi-même, bardé de doutes, est l'essentielle condition pour œuvrer valablement, mais dans quel inconfort, Dieu seul le sait aussi !

C'est d'ailleurs à ce signe de l'inconfort que nous pouvons reprendre quelque assurance quant à la bonne orientation de notre effort.

Dès que l'aisance — esthétique et morale s'entend — gagne du terrain, envahit de sa trompeuse harmonie les aridités fécondes où nous devons nous débattre, il est temps de sonner le tocsin et de regrouper toutes les défenses, de faire bloc contre ce fallacieux ennemi au bon sourire mais dont les crocs acérés auraient tôt fait de nous broyer. N'en concluez tout de même pas que nous sommes des victimes !

Loin de là, je nous tiens pour privilégiés en une société aussi égarée, déboussolée, démente et percluse que l'est celle que nous subissons.

Mais ce privilège, ainsi que toute grâce, se paye à son prix. Ce n'est pas avec la fausse monnaie si répandue actuellement, et officiellement admise, que l'on en règle le montant élevé. Ce haut marché se conclut sur le principe d'un étalon singulièrement supérieur à celui de l'or, car il ne s'agit de rien moins que de l'âme, ce qui, bien sûr, ne manquera pas d'en faire ricaner bon nombre. Tant pis pour eux.

Cette fameuse tour d'ivoire, abri rêvé durant les périodes heureuses, me semble quelque peu coupable en des temps aussi dramatiques que ceux que nous vivons.

Si un certain isolement me paraît indispensable pour prendre le recul nécessaire, plonger en soi-même et tâcher d'en remonter une bonne prise (ou du moins les éléments d'un festin qui ne sera pas que pour nous, que nous devons partager, en faisant une

manne répandue au maximum), une coupure systématique d'avec le monde serait un manquement impardonnable à ce qu'on est en droit d'attendre de l'artiste.

Vous ayant dit précédemment que nul souci de plaire ne devait influencer sur notre cheminement, je ne me contredirai pas en affirmant que cette œuvre accomplie dans la plus totale indépendance d'esprit a un rôle à jouer, que sa vie réelle commence au-delà de l'atelier où elle prit forme ; au-delà de ces murs jaloux l'attend un long dialogue, du moins c'est ce à quoi elle doit viser.

Il va bien falloir le lâcher ce mot galvaudé, admirable en soi, mais trop souvent traîné dans la fange d'une gratuité démagogique, cette énorme définition, ce terme qu'on ose à peine prononcer après tant de mauvais usages et dont je me résous néanmoins à jeter ici les trois syllabes, au risque qu'on se gausse, qu'on s'impatiente, qu'on me le rejette à la tête comme on ferait d'une vieille outre hors d'usage : le MESSAGE.

Eh bien oui, j'y crois à ce message et je pense que c'est la raison même de notre activité.

Jamais je n'admettrai que notre ouvrage puisse se limiter au bas degré du divertissement.

Dieu ne nous a pas fait la grâce de ces dons pour en faire des fanfreluches. Cette cuirasse, si pesante parfois, est digne d'un plus noble combat.

Une très singulière bataille qui n'a rien à voir avec ces joutes musquées desquelles tant se satisfont.

L'agencement, le goût, l'adresse, l'invention, sont certes d'estimables atouts dans notre jeu, mais n'en sont pas pour autant les cartes maîtresses. Il importe que cet entretien, que nous allons poursuivre tout au long de notre existence, avec des inconnus qui, bien que ne devant jamais nous rencontrer autrement que par le truchement de l'éloquent intermédiaire qu'est notre œuvre, deviendront d'intimes amis, de par la connaissance profonde qu'ils acquerront de l'essentiel de nous-mêmes, il importe donc que cet entretien repose sur des points de force et ne se réduise pas à un aimable babillage de salon.

L'artiste se doit l'exigence du tribun, acceptant, si besoin en est, les risques d'une éventuelle violence. C'est au forum qu'il doit viser et non au boudoir.

Il est bon de dire certaines choses ; en général ce sont celles que le monde a le moins envie d'entendre, car elles le dérangent.

L'une des utilités de la mission de l'artiste est justement de déranger. Non par principe, ce qui serait absurde et incivil, mais

parce qu'il doit gagner à son propre inconfort un public peu enclin à faire un tel partage.

Ce qui m'amène à formuler ce qui paraîtra énormité pour certains, à savoir que jamais pour moi la peinture ne sera une fin en soi, mais un moyen. Moyen aux ressources prodigieuses, élément de transport d'une pensée concrétisée vers des esprits qui en attendent les plus divers bienfaits, l'abord de ces bienfaits pouvant d'ailleurs être l'occasion des plus profondes perturbations. C'est alors que l'artiste trouvera la plus émouvante des compensations à tant de lutttes menées, d'échecs acceptés, de souffrances assumées, pour parvenir à réaliser cette image porteuse du trouble ainsi que du remède.

Il n'y a pas que les monnaies qui aient à subir l'humiliation des dévaluations. Les mots connaissent aussi ces éloignements de la fortune qui, d'une haute signification les précipitent au bas grouillement des lieux communs. Il en est ainsi de ce vocable aux syllabes pourtant si lourdes de sens pour qui a la probité d'en respecter la dense teneur.

Avoir quelque chose à dire, à faire partager, voici la merveille et le drame, l'occasion de tant de mécomptes mais aussi des plus enviabiles consolations.

Le merveilleux de l'entreprise, c'est l'établissement du contact, la naissance d'une surprenante entente, l'essor d'une complicité très supérieurement pratiquée.

Le drame, c'est la nuit du silence, l'attente vaine de l'écho, l'abandon, cette connaissance renouvelée d'un certain jardin qui n'est pas celui des délices mais de la plus sanglante amertume.

Voici donc les deux pôles des éventualités qui nous attendent et c'est entre ces imprévisibles oscillations que nous devons cheminer sans jamais nous laisser emporter par le courant de joies trop tapageuses, non plus que glisser aux abîmes d'une négative désespérance.

Ces extrêmes des accueils qui nous seront réservés sont un peu comme le balancier de l'équilibriste qui, sur un chemin réduit à un fil, doit franchir le gouffre.

J'en reviens à ce souhait de l'artiste d'être entendu tout en n'ayant rien fait pour l'être.

Pensée et conçue en un total détachement de ce qui l'attend, l'œuvre affronte le monde, ignorante de son proche futur, appelée à façonner cet accueil que lui réserve l'haletante inquiétude des hommes, également appelée à modifier certains points essentiels de la pensée de ceux auxquels elle va manifester sa présence.

Tour à tour désirée ou importune, passion elle-même et

vouée aux passions, malmenée mais secourable, elle est cette petite lampe dans les ténèbres qui garde de l'angoisse, chasse les plus noirs fantasmes, répond par sa clarté aux questions de la nuit.

Que d'illusions, m'opposera-t-on, et aussi, quelle prétention !

N'est-il pas infiniment plus prétentieux et vain d'œuvrer sans ces désirs, de créer des formes ou d'ordonner des surfaces sans qu'intervienne ce souci supérieur, cette noble aspiration à une certaine conquête accomplie au moyen des armes que Dieu forgea pour nous ?

Cette allusion à la dévaluation des mots ne m'est venue que parce que ce mal gagne, telle une proliférante gangrène, plus d'un esprit qui méritait peut-être mieux que de mariner dans le fallacieux brouillard d'une terminologie aussi détestablement erronée.

Ce message mis à toutes les sauces, évoqué pour les plus infimes divagations, il s'agirait, avec quelque bon sens, et surtout un minimum d'honnêteté, de lui redonner ses quartiers de noblesse, depuis le temps qu'on en fait d'aussi contestables usages.

Cela m'amènera à soutenir une fois encore un postulat qui risque d'irriter ou de faire rire. Je n'en suis plus à craindre de semblables éventualités. Je crois foncièrement à ce que l'on pourrait appeler la hiérarchie des sujets. La monstrueuse assertion est lancée ; il n'est plus que d'en défendre ce qui me paraît en être le bien-fondé.

Une accumulation de chefs-d'œuvre, moins que centaines, peut sembler venir à l'encontre de cette périlleuse affirmation. Je pense aux incomparables morceaux de peinture que sont les très humbles groupements que Manet, Cézanne et quelques autres sommets d'une chaîne admirable, ont brossé pour notre joie. Qui songerait à en contester l'importance et la rareté ? Des niais, des sectaires ou des aveugles...

Mais à égalité de génie, j'en préfère un plus ambitieux emploi. Nous nous sommes habitués, en cette fin de courbe d'une civilisation mourante, à vivre avec un plafond très bas. Nous vivons des temps qui essaient de donner le change, jonglant avec une savante terminologie trop souvent improprement utilisée, noyant le poisson dans un fatras verbal qui n'est qu'une armure dérisoire.

Je l'ai dit et le redis : la peinture, pour moi, demeure un merveilleux moyen de transmission. Je n'ai nullement la prétention que ce soit la vérité, mais c'est la mienne et je ne pense pas être parmi vous pour autre chose que vous faire part de ce que je crois, quels que soient les risques de l'entreprise. C'est donc à une plus haute ambition que je voue la peinture, et l'art

en général, qu'à celle de plaire, ou distraire, ou simplement intéresser.

Elle doit bouleverser, être un ferment, élément de choc, empoigner et ne plus lâcher sa proie, accepter d'être importune, ne pas supporter de pouvoir être indifférente, préférer cent fois être le pavé dans la mare plutôt que de se contenter d'être caresse.

Elle doit être base d'un colloque silencieux, mais pouvant, sans l'aide des mots, aller très loin. Et ce n'est certes pas autour d'une pomme ou d'une asperge, ou d'une pivoine, aussi divinement rendues qu'elles soient, que ce profond échange s'effectuera. Nul doute qu'une émotion fort estimable pourra naître du contact d'un œil et d'un cœur avec ces objets si excellemment fixés, mais là aussi, les frontières de cet univers domestique sont vite atteintes et l'on ne saurait reprocher à un homme de quelque appétit, de ne pouvoir assouvir sa faim à l'aide d'un repas aussi frugal. Il lui faut de plus fortes nourritures s'il veut subsister en un monde pareillement dévorant. Pour s'y débattre avec chance d'y survivre, il devra faire appel aux puissantes vitamines de sources plus vives que ce délicieux mais si mince filet d'eau.

N'entre-t-il pas aussi de la lâcheté en ce refus du trouble que l'on risque en acceptant ce combat avec l'ange qu'est toute confrontation d'une œuvre pensée avec une bonne volonté insatisfaite ? « Vous contraignez la peinture à raconter des histoires » me lancera-t-on. Premièrement elle n'a rien fait d'autre, depuis qu'elle existe, et Dieu sait les belles histoires qu'on lui doit !

Secondement, il est sans doute préférable de raconter des histoires — ce qui d'ailleurs n'est pas si facile — plutôt que de se battre orgueilleusement les flancs, drapé dans un vide abyssal dont nul propos ne jaillira jamais. Question de goût, et surtout d'exigence.

D'ailleurs, ce goût de l'altitude n'est nullement incompatible avec les grâces de l'invention et du faire.

C'est l'un des vices de notre temps — qui en est pourri — que d'avoir tant tenu à dissocier les hauts soucis dont doit être pénétrée une œuvre d'avec ce qu'on pourrait qualifier d'artisanat supérieur.

Le divorce ne s'imposait nullement mais j'y vois une ruse, un habile moyen de camoufler une inaptitude, foncière et prouvée, à aborder certains problèmes qui relèvent autant de la morale que de l'esthétique. Problèmes que l'on rejette faute d'être capable de leur donner la difficile solution qu'ils attendent de nous. C'est vite dit, que le sujet est mort. La plaidoirie est vraiment un peu courte et les arguments bien faibles.

Dieu me garde de pénétrer dans l'univers de la critique ! Je n'ai qu'y faire, ayant mieux à accomplir. Outre que je m'y sens étranger, je n'éprouve aucune attirance pour ce royaume. Faire la peinture suffit à ma peine. Je laisse à d'autres le soin de m'expliquer à moi-même. Mais il faut bien reconnaître, et dire très haut, que les plus grandes difficultés d'expression, ainsi que les plus redoutables périls plastiques, sont pour ceux qui ne craignent pas de renouer avec les thèmes honnis, décriés, devenus objets de dérision, du plus primaire mépris, ayant à leurs vénérables troussees la multitude d'aboyeurs que ne manquent jamais de féconder les basses époques.

Le sujet, en art, a été la grande victime de ces mauvais serviteurs que furent les artistes officiels qui ont secrété, durant leurs existences choyées, des kilomètres de toile cirée qui ne sont plus que d'implacables réquisitoires. N'en rions pas, nous agissons de même ; ou du moins, ceux qui actuellement ont regrettablement voix au chapitre, agissent identiquement, à un seul point près, c'est que l'académisme a viré de bord, que de la droite, il est passé à la gauche, mais le processus est inchangé, et le verdict, tôt ou tard, sera le même.

Donc, desservi par ces exécrables barbouilleurs épaulés en haut lieu, le sujet a subi les pires outrages depuis le milieu du siècle passé ; puis s'est épanoui l'Impressionnisme, cette géniale erreur ; puis vint ce que l'on sait, avec tous les éblouissements et les enténébrements que portent en eux les grands assauts de la recherche et des destructions. Submergé par ce flot d'inégales mais souvent passionnantes découvertes, le sujet, plus mort que vif, n'avait guère de chances de survivre à un tel ras de marée.

C'était exactement ce que la plupart souhaitaient, l'occire à jamais. Témoin gênant d'une impuissance généralisée, on n'avait de cesse qu'il ne fut définitivement balayé, sa poussière répandue aux quatre vents de l'oubli.

Comme toute solution facile, celle-ci était mauvaise. Il ne s'agit pas de nier, mais de prouver. Or, l'absence ne prouve rien, sinon un manque, et c'est bien là que le bât les blesse.

Sans en arriver aux absurdités canulardesques d'un Klein, il faut bien admettre que la portion est moins que congrue de ces plats qu'on nous sert sous tous les ciels, tristement épicés d'une littérature appropriée, dont l'obscurantisme tient lieu de mystère. Peut-on trouver plus passionnante confrontation que celle qui nous est offerte par ce visage auquel semble renoncer toute une époque comme si quelque interdit pesait sur cette tellement émouvante enveloppe de l'âme ?

Bien que décidé à ne pas participer au partage d'une aussi

coupable optique, on ne peut se départir d'une certaine honte d'appartenir à une époque qui affiche un tel mépris pour cette chose sacrée, infinie, porteuse des plus bouleversants émois, le visage humain. Que pèsent les pommes, la lumière d'un certain moment du jour et les jeux qui suivirent en regard de cette immensité de mystère, beau gouffre grouillant de questions et de réponses ?

Notre époque, si tragique en bien des points, est aussi d'une incroyable légèreté. Elle refuse le doigt sur la plaie, elle rejette le spectacle de sa misère, qui est aussi sa grandeur, elle écarte ce miroir que lui offre l'artiste, peintre, sculpteur ou poète, et dans l'eau duquel elle pourrait cependant trouver un sens à sa turpitude.

Ce poignant visage auquel est refusé son dû en cette fin de siècle (qui pourrait bien être aussi la fin d'une civilisation), ce passionnant visage recélant tant de choses, pourquoi doit-il subir un outrage pareillement immérité ?

Les raisons ne doivent pas manquer. Il en est une trop vile pour que je m'y attarde, mais il faut néanmoins la mentionner, car, en fait, elle est peut-être la principale. C'est l'incapacité de beaucoup à évoquer ce visage.

Certes, ce n'est pas chose aisée, pour captivante qu'elle fût, et bon nombre de ses détracteurs s'en tirent avec une mauvaise pirouette en clamant la caducité de qui les dépasse de tant de coudées. Basse ruse, et méprisable aveu indirectement formulé.

Mais ce qui me semble infiniment plus attristant et significatif d'une époque « désâmée », c'est cet oubli que rien n'est plus essentiel que ce souci de l'état des âmes. Et qui ou quoi, mieux que le visage, peut assumer ce rôle insigne de trait d'union entre les êtres ?

Que ne peut-on confier, quels messages ne peuvent s'inscrire sur ces modestes plans de chair que trouent les abîmes d'un regard jamais épuisé, ainsi que l'ouverture secrète et prolixe de deux lèvres toujours prêtes à une infinité de confidences ?

Renoncer à l'exploitation d'une telle mine, se refuser de semblables ressources, c'est opter pour l'indigence et non la rigueur. La rigueur demeure du côté de ce visage inépuisable et qui ne supporte pas que l'on triche. La tricherie est partout ailleurs, révélée ou en puissance, mais là, dans ce face à face qui oppose et allie l'artiste à son modèle, ce n'est qu'au prix de la plus stricte loyauté que le dialogue s'établira, puis l'écho tant souhaité au-delà du proche, là où il est bon qu'il vibre.

Ce laborieux façonnage, souvent douloureux, ainsi que tout ce qui a quelque hauteur de vue et une franche aversion pour le

vulgaire, épuisera nos jours. Nous ne pouvons faire un meilleur usage de nos forces et de nos dons.

Ce visage, quel qu'il soit, frais ou délabré, visiblement soucieux de Dieu ou apparemment indifférent au surnaturel, demeure une chose sacrée qu'il dépend de nous « d'habiter ». Mais aussi captivant que soit le visage, il est une autre éloquence, ô combien révélatrice en ses généreux discours, dans ce corps soumis à notre analyse amoureuse.

Car c'est bien d'amour qu'il s'agit dans cet affrontement du créé et du recréé. Cette autre source d'où ruissellent tant de confidences, c'est la main. Rien d'un corps n'indiffère, mais c'est peu d'affirmer que c'est entre ces deux pôles attractifs, envoûtants, bénéfiques quant à l'amoncellement indénombrable des richesses qui sont en leur pouvoir et qu'ils sont à même de redistribuer avec tant de largesse, que se joue le sort de la conquête dont ils sont l'enjeu.

La main, grande révélatrice des souffrances, des appels, des générosités, de cette multiplicité affective qui en peut dire si long sur un destin. Et puis, au-delà de cette inépuisable et si multiforme signification qui vient, alliée jamais défaillante, à l'appui des révélations du visage qui la domine et la guide, il y a cette propre beauté en soi, cet admirable jeu des formes, cette incomparable structure, cette ordonnance nerveuse et chaste dont la transposition plastique est digne de tant de soins, mais qui suscite aussi, de par la complexité de son architecture, les difficultés vaincues par l'atout d'un grand savoir.

Ces mains suffiraient souvent à tout dire pour qui sait déchiffrer leur silencieuse passion.

Ces phalanges assemblées ou disjointes, abandonnées à l'excusable éniement de leur propre beauté, au comble d'un désir d'indépendance que justifierait, partiellement du moins, leur extraordinaire magie, pourraient « vivre leur vie », peu soucieuses de ce que confie, en cet instant de désordre, le visage trahi par son intime compagne. Mais non, jamais semblable défection n'est perpétrée, et la main, docile et sûre alliée d'une commune révélation, renforce, étaye, exalte, participe à la sublimation de cette confiance aux résonnances infinies, comme est infini le gouffre d'une âme dont tous deux ne sont en fait rien d'autre que l'affleurement physique.

Que ne pourrait-on dire de ces deux livres ouverts sur ce qu'il y a de plus secret, et de plus prenant par voie de conséquence, en cet abîme d'inquiétude et d'amour, en ce tourbillon des passions les plus opposées et finalement complémentaires, qu'est l'enveloppe humaine et son contenu ! Aussi, ce constat

indéniable étant fait, quelle mélancolie de voir notre temps virer de bord au point de perdre de vue ces rives majeures, d'en oublier jusqu'à l'existence.

L'artiste, dans ce monde aux abois, est donc un homme de choc, un missionnaire. Mais on aime actuellement associer cette mission du peintre à une présence visible dans son temps. Erreur. Rien de plus fugitif que cet intérêt qu'on veut lui faire porter à l'époque où il vit. Rien n'est autant menacé de prompt vieillissement que ce pittoresque des inventions, aussi merveilleuses qu'elles fussent.

Ce grand mot de témoignage, en ce sens du moins, n'a que faire dans des œuvres qui se veulent durables. L'artiste, quelle que soit sa discipline d'expression, doit se placer sur un tout autre plan, à une toute autre altitude. C'est bien au-delà de l'accidentel que doit émerger puis frémir cette mystérieuse sécrétion qu'est la création artistique. Ne pas en être intensément convaincu serait se livrer au plus périlleux des entraînements, celui qui limiterait l'œuvre à la fixation relative du temporaire.

Car est-il rien de plus fuyant que l'éblouissement d'une découverte ? Non, l'artiste a autre chose à faire et il doit renoncer aux béquilles que lui offrent les séductions d'un certain bizarre né de l'intelligence et non du sentiment s'il veut conserver quelque chance de se rapprocher du but en empruntant le seul chemin permis.

Aussi étroit qu'il soit, les pierres n'y manquent point. Il en est de cette rigueur vis-à-vis de l'événement comme de celle que l'on se doit d'afficher et de mettre en pratique par rapport aux passions du moment. Les drames que nous devons à l'actualité, et qu'il nous arrive de vivre, ne sont à retenir que dans la mesure où nous sommes capables d'en sublimer le tragique bien au-delà de leurs conséquences politiques. Tout doit être ramené à l'homme, à ce qui, aussi longtemps que la terre en portera, est susceptible d'en troubler l'âme.

Ce qu'il importe d'exprimer, ce n'est pas le spectacle offert aux hommes par le génie inventif de certains d'entre eux, mais bien davantage les joies ou les ravages que suscitent en eux ces modifications d'un monde qui leur est imposé, avec, le plus souvent, une singulière cruauté. Les émois de l'âme venant affleurer sur cet épiderme qui la limite, voici bien la dominante préoccupation, la plus noble qui soit, la plus ardue aussi, en son atteinte, la seule dont la pérennité soit assurée, pour autant que nos civilisations soient durables.

Nous les savons mortelles, mais n'entraînant pas pour cela dans l'irréremédiable néant de leur trépas ce qui en a illustré

le développement, l'apogée puis le déclin. Les œuvres ont ce privilège de pouvoir davantage durer que l'humanisme qui les engendra.

Ravaler le créateur au rôle de chroniqueur est lui faire insulte. Il aspire à tout autre chose qu'à cette piètre mission d'amuseur. Il ne doit trouver son plein épanouissement, si tant est qu'on y puisse jamais accéder, que dans le plus tenace approfondissement de lui-même, et cela à l'aide, et l'aide seule, de sentiments et passions qui n'ont que faire de la fugacité de l'actuel, des modes, de tout ce chatoyant attirail qui vêt une époque et qui a tôt fait de n'être plus que nippes à jeter au rebut.

Aussi conscient qu'il soit de la limitation de ses moyens, l'artiste doit viser très haut, il se doit d'aspirer (follement, certes, mais alors la sagesse ne peut être qu'entrave), il se doit d'aspirer à une certaine éternité en exprimant ce qu'a d'éternel en lui le plus émouvant des modèles, cet homme qu'il est et dont nulle civilisation n'a encore pu modifier les plus profonds émois.

Ce n'est donc qu'en ricochet que les événements peuvent intervenir dans l'art. Bien plus précieux, et générateurs de merveilles, sont les tourments d'une âme. Tourments dont le ton, ainsi que l'intensité, se ressentiront d'un certain contexte de l'actuel, de structures provisoires, de déchaînements particuliers à un temps ou à un lieu, mais tourments nés de cette pâte humaine qui, finalement, seule importe, en ce qu'elle a d'immuable, et donc, de divin.

L'une des caractéristiques de la courbe descendante qui prélude à un chaos dont nous pouvons craindre, sans toutefois être en mesure de la prévoir, l'ampleur catastrophique, est la peur généralisée dont les hommes sont désormais si tragiquement marqués. C'est le signe d'une décadence, d'une dégradation, d'un oubli ou d'une impossibilité d'être. Cette marée de panique gagne, de son mortel clapotis, toutes les sphères de la pensée, mine, sape, pourrit, sûre de son atteinte, ce qu'elle attaque étant déjà passablement vermoulu.

Car, bien sûr, la peur n'est pas neuve. Elle est installée dans une civilisation, même au zénith de son éclat, ainsi qu'une odieuse larve dans la belle chair d'un fruit. Mais cette larve en provoque la blétissure, participe activement à cet acheminement vers une inexorable pourriture.

On a toujours craint, cette crainte revêtant les plus divers visages ; mais jamais sans doute ne se manifesta-t-elle avec autant d'impudeur. Elle est assez puissante aujourd'hui pour prétendre marquer notre temps de son sinistre sceau, puisque maintenant elle a gagné jusqu'aux sphères de l'esprit où l'on pouvait espérer

qu'elle ne s'immiscierait jamais. L'Église elle-même n'échappe pas à ce tremblement d'une frousse généralisée.

Quelle est-elle donc cette peur ?

Ce qu'elle fut toujours : un manque de courage d'être soi-même, d'assumer dans une absolue probité les responsabilités de son propre jugement, une propension à se mettre à l'écoute d'autrui là où, seuls, nous devons résoudre les choses, l'aveu d'une honteuse appréhension de ne pas être du côté des loups, à savoir, de cette majorité qui a toujours tort. Mille autres signes aussi bas caractérisent la tristesse de cet état, si répandu qu'il n'étonne plus.

Bien au contraire, c'est celui qui refuse le partage déshonorant d'un tel unisson avec les lâches meuglements d'un troupeau paniqué, c'est celui-là, qui, émergeant seul, étonne, exaspère, provoque et gêne, car on n'aime guère ce genre de témoin, miroir trop limpide révélant, impitoyable, la tristesse de leur mine à ceux qui ont choisi de vivre dans une autre peau que la leur.

Cette peur, on lui accorde les dénominations les plus suggestives, aussi fausses que reluisantes. On l'appelle évolution, renouveau, découverte, accroissement d'une faculté de perception, ouverture (immense et subite), des esprits à ce qui trop longtemps leur demeura interdit ou inconnu. Que sais-je encore ? On n'est pas avare quant aux multiples qualifications accordées à ce tremblement camouflé.

Une des verbales tartes à la crème de notre temps est cet autre mot dont on fait le plus inconsidéré des usages, à savoir *l'avant-garde*.

Peur de ne pas être à l'avant-garde, voici le signe de ralliement de tous les poltrons de l'esprit, et au nom de cet emblème, on est prêt à tout, surtout au pire.

Mais il faudrait d'abord s'entendre sur la signification à donner et la place revenant à cette dénomination des plus floues. Car, où est l'avant-garde ? Vraisemblablement pas là où la situent ses plus enragés supporters.

C'est principalement question de culture, car je pense que bien des forcenés, partisans d'une soi-disant avant-garde, modifieraient singulièrement le pôle de leur exclusif s'ils étaient étoffés d'un peu plus de savoir, s'apercevant alors que ce qui leur semble si merveilleux, si neuf, si génialement vierge, n'est qu'une ressucée, plus ou moins bien digérée, d'ancestrales originalités dues à d'antiques et prodigieux découvreurs précédant ainsi l'enthousiasme retardé de ces foules incultes d'un nombre respectable de siècles, parfois même d'une civilisation toute entière.

Seulement, pour en venir à cette prudence de jugement, il serait nécessaire, comme c'est le cas pour nombre des fanatiques de la nouveauté à n'importe quel prix, que l'art n'ait pas commencé là où pour ces gens il débute, c'est-à-dire sensiblement en même temps qu'eux. Cette table rase d'un passé honni et dont, qu'ils en conviennent ou non, ils sont issus, est le comportement le plus primaire qu'il soit donné d'adopter.

Méfions-nous de ces avant-gardes, vieilles dans l'œuf, qui chevrotent avant d'être pubères. Je ne citerai aucun nom, renonçant à tout procès, si aisé que soit le réquisitoire, mais je ne vois guère de différence sur le plan de l'esthétique, ainsi que sur celui de la morale, entre les sempiternelles oscillations de lignes de certains dieux du jour et la pommade sensiblarde des clous du Salon de 1880 : une même absence les caractérise.

Les uns et les autres furent et sont portés aux nues par le même public. On se trompait jadis avec moins de prétention, on faisait moins de tapage pour affirmer ses erreurs ; on était aussi sot, mais pas davantage.

La trahison est la même, la consécration imméritée tout autant par les uns que par les autres. Seule, l'étiquette change, le principe demeurant immuable et le crétinisme indéfectible au travers du temps.

Toutefois, il existe une notable différenciation entre ces usurpateurs ; c'est à propos de l'honnêteté artisanale des pompiers avoués de naguère et de la malhonnêteté foncière autant qu'impudente des extravagants tenants actuels de ces indigentes barbaries.

Le maniérisme a toujours accompagné les déclin, comme ces filles à soldats que convoaient jadis les troupes.

Bas divertissement de part et d'autre.

On ne saurait croire le trouble que peut amener, et même le mal que peut faire, l'usage impropre d'une terminologie. Cela peut provoquer les pires équivoques et aller jusqu'à mettre le feu aux poudres. Combien de fois n'a-t-on pas taxé à tort d'original ce qui n'était qu'extravagant ? De même, si l'on consentait à ne pas appeler peinture certains jeux harmonieux et inventifs, non plus que sculpture, d'astucieux agencements pétrifiés ou voués au déplacement de leurs matériaux insolites, bien des disputes seraient évitées et tues nombre d'âneries.

Afin de préciser encore un peu la vague ébauche que j'ai tenté de fixer devant vous, pour ce qui est de notre état, j'ajouterai que pas davantage que des amuseurs nous ne sommes des amusés. Rien n'est plus éloigné de la légèreté du divertissement que la profonde gravité de notre état.

A l'encontre de ce que le plus souvent croit le monde — confortable persuasion le mettant à l'abri des risques d'une plus juste connaissance — nous sommes les servants d'un mystérieux cheminement dont le plus noble but est la révélation à elles-mêmes des âmes en quête d'une plus grande certitude.

Nous devons chasser les ténèbres dont les opacités cruelles déroutent les hommes qui en sont assaillis, les aveuglant, brouillant les pistes, les poussant à l'abîme alors qu'ils croient à la sécurité du sol qu'ils foulent.

Pardonnez-moi l'apparent insolite de l'image ; nous sommes les Antigone de ces Œdipe à la recherche d'une clarté qu'ils ne trouveront qu'en eux, mais peut-être un peu grâce à nous. C'est en effet ce jaillissement intérieur que nous devons provoquer. Tout le reste, aussi séduisant qu'il soit, n'est que futilités.

Il m'est toujours apparu que, plus que tous les autres, nous avons des comptes à rendre. Ce n'est pas peu que la responsabilité de ces privilèges qui nous furent accordés. Nous n'en aurons jamais un trop vif souci et j'avoue que le spectacle de certains gâchis dans cet ordre de choses me consterne et m'effraie par la coupable inconscience qu'ils révèlent.

Dieu merci tout est grâce, et, au-delà du mal né de tant de confusions, triomphe finalement l'amour. Sinon, que faisons-nous sur cette terre qui en est tant assoiffée ?

C'est sur ce point de l'amour que j'aimerais clore ce trop long discours. Prendre le vent, se plier aux modes, craindre le ridicule en y plongeant fougueusement, autant de preuves d'une incapacité d'aimer. Or il n'est pas de plus dure disgrâce que cette privation de la plus fécondante faculté qui soit octroyée aux hommes.

Ce n'est certes pas aimer que de n'oxygéner son âme que de cet air du temps que l'on vit. Il est par trop vicié et atrophiant pour suffire à l'excellence d'une belle respiration. C'est au-delà du moment qu'il faut largement étendre sa faculté d'aimer, tout cet admirable potentiel affectif que les plus apparemment déshérités portent en eux ainsi qu'un trésor inconnu de son possesseur ; c'est au-delà du moment et des conventions restrictives qui paralysent les épanchements par l'appréhension de quelque illusoire ridicule ou tout autre mobile d'aussi basse extraction.

Mais pour ce faire, il faut renoncer aux tics diminuants dont est si fâcheusement estampillée notre époque.

Il faut aimer sans se préoccuper des conséquences, oublier les calculs, pour la raison que l'objet de ce très noble attrait mérite un engagement total, et foncièrement véridique, des sentiments. Il sera toujours temps ensuite d'ajouter les ressources de l'analyse à cet enrichissement du choc.

Mais ce qui importe, c'est ce choc, ce signe de la plus haute complicité, cet ineffable contact, cet amour limpide, au-delà des satisfactions épidermiques, cette pure jouissance libérée des entraves de la chair, cette accession suprême et cette totale adhésion à une œuvre qui, de toute éternité, était réservée à celui ou celle qui l'aborde avec tant de ferveur qu'ils méritent au centuple l'humble offrande que l'artiste leur tend, les mains tremblantes de gratitude pour cet accueil dont il a tant rêvé.

(Séance du 7 avril 1973)

—————

En accueillant M. Michel Ciry au nom de l'Académie, M. le directeur Pierre Nicole le complimente en ces termes :

Michel Ciry a eu jadis par son engagement intellectuel, et même à peine entré dans sa carrière. Mais pour qui connaît sa biographie, il a dû servir une langue et une civilisation si noble et si grande depuis le service de l'École des Arts Graphiques. Il expose pour la première fois en 1973 des dessins et des gravures aux Arts et Temps au Petit Palais, puis en 1971, à la Bibliothèque Nationale avec la section des Peintres Français Français, dont il est devenu membre correspondant en même temps que Marie Laurencin et Henriette Davis, de nombreux ses autres productions sont exposées par les Salons André Dunoyer de Segonzac, Jacques Hérold, Édouard Lévy et plusieurs autres, qui ne cessent surtout le premier, de l'encourager et de le soutenir.

Après quelques jours sur une période d'attente active de votre de laquelle il s'agit de la même de même, il peut se rendre à la pointe de son, mais surtout à l'essentiel, souvent complété par l'actualité il peut également à l'essentiel et à l'essentiel.

Parfois on dira que, exposés à Paris, en province, à l'étranger, ses œuvres sont accueillies avec sympathie, enthousiasme et intérêt. D'ailleurs, certains comme Mme Suzanne Cahot, François Bonnet, Pierre Matisse, Roger Lassus et bien d'autres, relèvent à Paris ses mérites.

Il faut ainsi sans le moindre dessein, oublier les calculs pour la raison de ce que noble artiste mérité un engagement total, et franchement véritable, des ses (même) à sans toujours temps en plus, les ressources de l'analyse à cet enrichissement du choc.

Il faut également, ce qui est le plus haut, comprendre que l'artiste contact est amour simple, au-delà des satisfactions éphémères, sans pour jouissance libre des travers de la chair, cette accession supérieure et cette totale adhésion à une œuvre qui, de toute évidence, est réservée à celui ou celle qui l'aborde avec tant de fervente qu'il mérité sa contenance l'humble offrande que l'artiste fait, les mains transparentes de sérénité pour ce travail, dont il a tant révéler, et telle est la condition de son art, et non pas une simple affaire de technique.

Il faut aussi, et tout cela est en fait, que l'artiste ne soit pas un homme à tout faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire.

Il faut aussi, et tout cela est en fait, que l'artiste ne soit pas un homme à tout faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire.

C'est sur ce point de l'œuvre que j'aimerais plus ce que l'artiste ne soit pas un homme à tout faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire.

C'est sur ce point de l'œuvre que j'aimerais plus ce que l'artiste ne soit pas un homme à tout faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire.

C'est sur ce point de l'œuvre que j'aimerais plus ce que l'artiste ne soit pas un homme à tout faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire, et qu'il ne se contente pas de faire des choses, mais qu'il ait une certaine idée de ce qu'il veut faire.

LES HÔTES DE VARENGEVILLE-SUR-MER 1973

Il est nommé en 1938 membre du Conseil supérieur de l'enseignement des Beaux-Arts. Il professe pendant longtemps à l'École Américaine de Fontainebleau. À l'Académie Julian à Paris. En 1957, il est nommé vice-président du Comité National de la Gravure.

## Les hôtes

- artistes et écrivains -

### de Varengenville-sur-Mer

par le Docteur Pierre NICOLLE

(Séance du 7 avril 1973)

---

*En accueillant M. Michel Ciry au nom de l'Académie, M. le docteur Pierre Nicolle le complimenta en ces termes :*

Michel Ciry, à en juger par son apparence juvénile, semble à peine entré dans sa maturité. Mais pour qui consulte sa biographie, il a déjà derrière lui une longue et impressionnante suite de succès depuis sa sortie de l'École des Arts Graphiques. Il expose pour la première fois en 1938 des dessins et des gravures avec *Les Artistes de ce Temps* au Petit-Palais, puis en 1941, à la Bibliothèque Nationale avec *La Société des Peintres-Graveurs Français*, dont il est presque aussitôt nommé sociétaire en même temps que Marie Laurencin et Herminie David, de beaucoup ses aînées. Ses productions sont remarquées par les Maîtres André Dunoyer de Segonzac, Jacques Villon, Édouard Goerg et plusieurs autres, qui ne cesseront, surtout le premier, de l'encourager et de le soutenir.

Alors commence pour lui une période d'intense activité au cours de laquelle il dessine à la mine de plomb ; il grave le cuivre à la pointe sèche, mais surtout à l'eau-forte, souvent complétée par l'aquatinte ; il peint également à l'aquarelle et à l'huile.

Partout où elles sont exposées, à Paris, en province, à l'étranger, ses œuvres sont accueillies avec sympathie, enthousiasme et intérêt. D'éminents critiques comme Nane Bettex-Caillet, François Daultre, Pierre Mazars, Roger Passeron et bien d'autres, célèbrent à l'envi ses mérites.

Il est nommé en 1956 membre du Conseil Supérieur de l'Enseignement des Beaux-Arts. Il professe quelque temps à l'École Américaine de Fontainebleau, à l'Académie Jullian à Paris. En 1957, il est nommé vice-président du Comité National de la Gravure.

Il est lauréat de nombreux prix dont l'un des plus importants et le dernier en date, le Prix Wildenstein, lui est décerné par l'Académie des Beaux-Arts en 1969. En 1945, il avait obtenu le Prix National des Arts.

Et comme si toutes ces activités ne suffisaient pas à son débordant besoin d'agir, aussi doué pour la musique que pour les arts graphiques, il compose des œuvres orchestrales qui, toutes, sont exécutées en France et dans maints pays d'Europe, ainsi qu'aux États-Unis. A partir de 1958, il décide toutefois de renoncer à la composition pour se consacrer exclusivement à la gravure et à la peinture.

Cependant, l'habitude qu'il a prise de noter quotidiennement, au début pour lui seul, ses pensées et ses opinions sur les gens qu'il rencontre, les événements, petits et grands, de son existence personnelle et de l'actualité, nous a valu deux livres édités depuis peu : *Le Temps du Refus* (1968-1969), *Le Buisson Ardent* (1970) qui sont d'une lecture passionnante. Dans un style direct, l'auteur expose, souvent avec humour, mais aussi tour à tour avec enthousiasme, indignation ou colère, ses sentiments sur les faits et les gens. Les clartés qu'il jette aussi sur lui-même, ses états d'âme, ses idées donnent presque à ses écrits la valeur d'une psychanalyse dont il sort nullement diminué comme c'est généralement le cas, mais incontestablement grandi.

Il nous révèle par exemple comment il maintient son rythme de travail : « En dépit de l'heure inavouable de mon coucher, je tins à ce que le premier jour de l'année fut marqué par un signe laborieux. Après une nuit de cinq heures, j'étais peu flamboyant devant mon chevalet. Mais une fois de plus, je cravachai l'animal et en obtins raison (1<sup>er</sup> janvier 1968 ». [Il note en passant cette réflexion qu'il vient de lire, dont beaucoup d'artistes et d'écrivains pourraient tirer profit : « Jolie et juste définition donnée par George Sand de l'inspiration : c'est l'excuse des paresseux. » (24 mars 1968)].

Il donne des précisions d'une grande valeur sur son pénible travail de création : « Quel singulier cheminement que celui de certaines de mes toiles, reconnaît-il. Ce matin, après un départ des plus pénibles, je m'accrochai sur ce tableau qui ne vient pas comme je le souhaiterais, tant pour l'harmonie que pour le mouvement. Il n'est pas jusqu'aux visages qui ne me semblent à

contre-temps. Et c'est de ce piteux bilan que je partis pour une séance définitive, reportant sur Élisabeth le visage trop marqué que j'avais donné à la Vierge, noircissant la chevelure et la couvrant d'un fichu, ennoblissant le profil, adoucissant les plans du personnage... Après deux heures de ce remue-ménage plastique, la toile prenait un meilleur chemin et je posai les brosses, portant en moi le vague espoir d'aboutir. Si l'on me voyait peiner aussi lourdement, aller à tâtons sans trop savoir où me mèneront ces pas hésitants, on renoncerait peut-être à me cataloguer dans la catégorie des habiles, de ceux qui font tout ce qu'ils veulent, et autres inepties en ce qui me concerne. » (3 mai 1968).

Que Michel Ciry se rassure. Tous les créateurs éprouvent, à des degrés divers, il est vrai, des affres semblables à celles qu'il décrit.

Ailleurs, il juge avec courage et sévérité l'œuvre de beaucoup d'artistes contemporains qu'il accuse d'être les agents d'une dégradation de l'art, en même temps que de la dignité de l'homme et de la morale. On ne peut certes que l'approuver dans cette croisade à contre-courant des tendances actuelles et regretter qu'il mène seul, ou presque seul, ce bon combat.

Ce qui frappe, dès l'abord, lorsqu'on visite une exposition de Michel Ciry ou que l'on feuillette ses magnifiques catalogues illustrés, c'est la place considérable qu'il accorde à la représentation en gros plan de la figure humaine.

Ensuite, c'est l'expression de tristesse résignée ou de poignante angoisse de la plupart de ses personnages, tirés presque tous du Nouveau Testament : le Christ à Gethsémani, les Pèlerins d'Emmaüs, le Retour de l'Enfant Prodigue, saint Jean à Pathmos imaginant l'Apocalypse, et aussi des illustrations qu'il a faites des œuvres de Georges Bernanos, François Mauriac, Paul Claudel, Julien Green et bien d'autres.

Arrêtons-nous un instant devant une eau-forte complétée à l'aquatinte, intitulée : *Solitude de Jésus*, qui me paraît l'une de ses plus caractéristiques et l'une des plus bouleversantes de sa manière. Ce Jésus-là n'est certes pas le Rédempteur qui apporte aux pêcheurs le pardon et l'espoir ; ce n'est pas non plus le Christ Pantocrator dans la gloire des mosaïques dorées des églises byzantines, ou le Christ auréolé de tant de tableaux du Moyen Age et de la Renaissance, c'est un pauvre homme, parmi les plus pauvres, le visage émacié, le cou décharné, le front barré de rides profondes, les joues creuses, la bouche amère aux coins tombants. Plutôt que le Fils de Dieu, c'est le Fils de l'Homme

qui se sent abandonné par son Père ; c'est, sans la couronne d'épines ni le sceptre dérisoire, le Christ aux outrages, incompris, trahi, désespéré.

A son regard malheureux, perdu dans un lointain prometteur d'indicibles souffrances, on serait tenté de penser qu'au-delà du martyr qu'il attend et qu'il accepte, il croit deviner par avance l'inutilité de son sacrifice et qu'il en subit l'angoisse, non pour lui, mais pour tous les hommes, ses frères, qu'il n'aura pas réussi à sauver.

Cependant, à y regarder avec plus d'attention, il semble que ce visage malheureux, par une très légère inclinaison de la tête sur l'épaule droite et sa douce sérénité, exprime une pitié, une tendresse, un amour pour son semblable, qui ne peut venir que de sa nature divine.

Cette gravure est incontestablement l'œuvre d'un homme profondément chrétien.

Nous trouvons l'aveu de sa foi, dont il n'a jamais fait mystère, dans le passage suivant du premier de ses livres : « Plus j'avance dans la vie — et les pas y sont rapides — plus je mesure l'inanité de tout ce qui n'est point la préoccupation de Dieu. » (9 février 1968). — « Curieux qu'un homme qui prie aussi mal que moi puisse, dans son travail, être à ce point hanté par Dieu et souhaiter aussi intensément en faire l'unique substance de son œuvre, sous des formes parfois indirectes, qui peuvent alors duper les adversaires, les réduire « par la bande » et les amener à capituler sans qu'ils s'en doutent, ce qui rend la victoire d'autant plus savoureuse. — Ma piété est médiocre, d'une tiédeur qui me décourage. Ce n'est que brosse, plume et pointe à la main que je me sens un peu plus digne de cet état de catholique ».

★★

Est-ce sa ferveur religieuse qui a conduit Michel Ciry à rechercher, dans le charmant village de Varengenville-sur-Mer qu'il habite toute l'année depuis 1964, le voisinage du lieu où s'élevait jadis un austère prieuré bénédictin ? (1).

Ou ne sont-ce pas plutôt les beautés du site, pittoresques au sens littéral du mot, avec son église quelque peu biscornue, perchée sur l'extrême bord de la falaise, et ses landes couvertes au printemps d'ajoncs, et de bruyère en automne.

Sans doute aussi aime-t-il, entre deux séances de travail, parcourir les chemins creux, ombragés — quand d'aventure le soleil luit — par une double rangée de hêtres dont les cimes se rejoignent en formant de hautes nefs de verdure.

Comment ne serait-il pas, plus que tout autre, sensible aux échappées qui s'ouvrent en maint endroit sur une mer, plus que nulle part ailleurs, sans cesse changeante, et sur une plaine dont les terres amoureusement cultivées se couvrent en été d'opulentes moissons, frissonnantes sous la brise marine, à moins que la tempête et la pluie n'y creusent d'irréparables ravages ?

D'autres attraits de notre village ont aussi pu le séduire : le Manoir d'Ango, élégant témoin, à la mode cauchoise, de la Renaissance italienne ; le parc « Florales » (2) entretenu et constamment enrichi par Madame Mary Mallet, où croissent et s'épanouissent tant d'arbres et de plantes provenant de lointaines régions du monde, et dont les rhododendrons et les azalées en fleurs sont un enchantement au printemps.

Michel Ciry n'a pas été, loin de là, le premier artiste ni le premier écrivain à choisir, pour y vivre et y travailler, ce lieu privilégié et encore relativement épargné — mais pour combien de temps, hélas ? — par le tumulte et l'enlaidissement général.

Mon désir eut été de consacrer une longue étude à ces Varengevillais, les uns permanents ou semi-permanents, les autres occasionnels, qui se sont distingués dans les Arts, les Lettres ou les Sciences. Mais ils ont été si nombreux qu'il me faut, pour ne pas dépasser les limites de temps permises, n'évoquer que les plus connus d'entre eux.

*Ce sont d'abord les peintres.*

Eugène ISABEY (3) louait une maison dans le chemin de l'église à une certaine Madame Cruchet de la Tour dont il fit le portrait.

Entre 1881 et 1902, Claude MONET (4) passa plusieurs étés à Dieppe, Pourville et Varengeville avant de s'installer à Giverny où il a peint ses fameuses nymphéas. Sa toile intitulée « Maison du pêcheur sur la falaise à Varengeville » a été acquise par le musée des Beaux-Arts de Boston. D'autres tableaux célèbres : « La cabane du douanier », « Les falaises à Varengeville », « Vue de l'église prise de la descente à la mer » et bien d'autres sans doute figurent dans des musées ou font partie de collections privées. Entre-temps, est-il besoin de le rappeler ici, Claude Monet fit à Rouen de nombreuses et très belles études de la Cathédrale.

Alfred ROLL (5), peintre de marines, de paysages et de scènes militaires, fit à Sainte-Marguerite, près de Varengeville, le portrait

de « Manda Lamétrie, fermière », qui a figuré au musée du Luxembourg. On lui doit aussi un tableau intitulé « Le Printemps » que l'on peut voir au musée de Dieppe.

Ce sera toujours pour moi un grand regret de n'avoir pas connu Émile-René MÉNARD <sup>(6)</sup> qui fut l'un des principaux peintres de Varengeville. Mais nous avons entretenu d'excellentes relations avec Jeanne Ménard, sa veuve. Son importante propriété s'étendait de l'église de Varengeville jusqu'au bois qui descend à Vasterival. De l'ancien atelier du peintre, conservé scrupuleusement tel qu'il l'avait laissé, on avait, par de grandes baies donnant au nord, une vue admirable sur les falaises, la mer et les rochers de l'Ailly avec comme premier plan le *decrecendo* des arbres vers les « frettes » <sup>(7)</sup>.

Émile-René Ménard peignait, dans un style néo-classique très personnel et en utilisant souvent des couleurs assez neutres, des scènes bucoliques où l'on voit, au milieu des pins de son propre parc, des nymphes, des éphèbes, des pâtres qui prennent des poses académiques dans une lumière crépusculaire qu'égaie seulement parfois le reflet du ciel dans les étangs.

Ses toiles figurent dans divers musées d'Europe et, en grand nombre tout particulièrement, dans celui de Dieppe grâce à un legs de Jeanne Ménard et à une donation récente de ses nièces <sup>(8)</sup>.

Francis AUBURTIN <sup>(9)</sup> a peint des vues sur les falaises et sur la mer avec un ciel immense que menacent à l'horizon de beaux nuages lumineux et agréablement colorés : Coucher de soleil derrière les pins - Le dernier reflet - Marée basse - Le chemin dans les ajoncs. Il a représenté aussi des nymphes, des sirènes, et les petites danseuses de la Loïe Fuller.

André DRAIN <sup>(10)</sup>, le créateur du « Fauvisme » avec son ami Vlaminck, habita deux saisons l'ancien Temple protestant de Vasterival. Les baigneurs et les baigneuses que l'on connaît de lui ont été probablement pris sur le vif à Dieppe ou à Pourville.

Félicien CACAN <sup>(11)</sup> avait élu domicile pendant plusieurs étés à Varengeville dans un pavillon à colombages du chemin de l'église en face d'une mare communale, aujourd'hui comblée et sur l'emplacement de laquelle a été élevé un calvaire. On lui doit aussi les illustrations de plusieurs ouvrages célèbres, en particulier *Les rencontres de M. de Bréot*, d'Henri de Régnier.

Nous en arrivons à celui des peintres de Varengeville qui a fait le plus parler de lui : GEORGES BRAQUE <sup>(12)</sup>. Sa maison des champs, donnant sur la plaine, très simple mais conforta-

blement aménagée, était construite à la manière des maisons paysannes de la région. Il y habitait six mois par an depuis 1930.

D'une nature un peu sauvage, on le rencontrait rarement dans le village. Mais de nombreux admirateurs venaient du monde entier lui rendre visite.

En dehors de son œuvre peint qui compte plusieurs vues de Varengeville et des environs, il a composé, à la demande de son ami l'abbé Lecocq, les vitraux de la chapelle Saint-Dominique où l'on voit le religieux castillan curieusement coiffé d'un bonnet rouge qui ressemble à une chéchia et tenant son bâton de pèlerin de la main gauche, ce qui conduit à se demander si cette « anomalie » ne traduit pas une intention « maçonnique » semblable à celle que le baron Gros a probablement voulu indiquer dans son tableau « Les pestiférés de Jaffa » où l'on voit Bonaparte toucher de la main gauche dégantée le bubon axillaire d'un malade<sup>(13)</sup>. Il est évident que l'on ne peut guère retenir l'hypothèse d'une « gaucherie » de saint Dominique, non plus que celle d'un montage de vitrail à l'envers, ce que l'artiste, certainement présent, n'aurait pas permis.

En revanche, on peut admirer sans réserve dans l'église, au-dessus de l'autel de la Vierge, le vitrail du même artiste représentant un Arbre de Jessé très stylisé dont les bleus, les verts, les gris, les jaunes et les blancs se marient le plus harmonieusement du monde.

Tout récemment, M. Laurens, neveu et héritier des Braque, a fait don de la plus grande partie de l'œuvre gravé de son oncle au Musée-Château de Dieppe, déjà riche d'autre part d'une magnifique collection d'ivoires, de portulans, d'instruments de marine, de maquettes de bateaux et, nous venons de le dire, de tableaux d'E.-R. Ménard.

### *Les écrivains.*

LES FRÈRES THARAUD<sup>(14)</sup> habitèrent l'été pendant une dizaine d'années la propriété « Sainte-Cécile » dont l'entrée était située presque en face du Manoir d'Ango. Le premier sujet d'étonnement, quand on assistait à une conversation entre eux, était d'entendre Gérôme appeler son cadet « Charles » et Jean, son aîné, « Ernest ». Enjoués, curieux de tout, surtout de personnages à caractère original, voire même franchement bizarre, leur cordialité, leur simplicité, leur a valu un grand succès parmi les estivants réguliers de la région.

Ils furent les premiers à révéler dans un article du *Figaro* l'existence dans le cimetière de Varengeville de la tombe du

soldat de l'Empire (15). Leurs dernières années furent attristées par une brouille qui mit fin à leur fraternelle collaboration et hâta leur disparition.

Mme Marthe de FELS acquit à Varengeville, vers 1938, une importante propriété plantée de bouleaux et nommée pour cette raison « La Bétulie ». Elle y transporta pendant l'été son salon parisien et y reçut de nombreuses personnalités du monde des lettres et de la politique. Elle a publié des biographies des peintres Nicolas Poussin, le parrain de notre Académie pour les Arts, et Claude Monet, du philanthrope ancien aumônier des Galères Royales saint Vincent-de-Paul, de l'agronome Olivier de Serres qui importa la garance d'Angleterre et d'Italie le maïs et le mûrier, ce qui permit la sériculture en France, du constructeur de fortifications Vauban, du naturaliste et explorateur Pierre Poivre. Elle a fait, en outre, des récits de ses nombreux voyages sous forme d'articles et de conférences.

Nul n'a pu me dire pour quelles raisons Georges de PORTORICHE (16) s'est fait inhumer à Varengeville. Il semble n'y avoir jamais habité, sauf peut-être lors de séjours à l'hôtel ou chez des amis. Sur sa tombe placée à l'extrémité basse du cimetière en un point particulièrement menacé par le ravinement, on peut lire : « Écrivain dramatique et poète, auteur d'*Amoureuse* et cette citation de lui : « J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur ».

#### *Les musiciens.*

Albert ROUSSEL (17) était officier de la marine de guerre. Il prit sa retraite de bonne heure pour se consacrer entièrement à la musique. Il a été le compositeur délicat et de plus en plus apprécié de nombreux poèmes symphoniques et d'opéras-ballets, en particulier *Le Festin de l'Araignée*. Son tombeau est un massif monument de bronze dont trois faces représentent des motifs en relief de ses œuvres principales : *Le Madrigal aux Muses*, *Bacchus et Ariane*, *Évocations*, *Padmâvati*, *Krishna*, *Les joueurs de flûte*. La quatrième face, celle qui est orientée vers le large, porte cette phrase dont il est l'auteur : « C'est en face de la mer que nous finirons nos existences et que nous irons dormir pour entendre encore au loin son éternel murmure ».

On m'a affirmé que Claude DEBUSSY (18) aurait composé plusieurs de ses pièces symphoniques alors qu'il était en vacances à Pourville ou à Hautot-sur-Mer : *Arabesques*, *Le Vent dans les arbres*, *La Mer*.

Ceux qui ont lu « Cécile parmi nous », de Georges Duhamel, se souviennent sans doute du passage intitulé « une leçon de musique ». Cette scène a été inspirée à l'auteur par le spectacle du défilé au piano des élèves de Mme Aline REY-GAUFRÈS, qui fut une excellente pianiste, un remarquable professeur et la fondatrice de la Société Philharmonique de Paris. L'été, elle habitait la maison « La Chanterie » qu'elle avait fait construire en 1911 dans les bois de Varengeville.

#### *Les historiens.*

Jacques Mordal appartient à une famille qui compte trois générations de marins. Lui-même, médecin en chef de 1<sup>re</sup> classe de la Marine, actuellement en retraite, participa en 1940 aux opérations de Dunkerque au cours desquelles il subit trois naufrages, et fut gravement blessé. Le souvenir d'une telle période héroïque de sa vie le conduisit à entreprendre l'étude de cette bataille. Son premier livre « *La Bataille de Dunkerque* » fut couronné en 1948 par l'Académie française. Depuis cette époque, tout en continuant d'exercer ses fonctions de médecin de la Marine, il a consacré ses loisirs à l'histoire militaire et navale. Il a fait paraître, le plus souvent sous son nom de plume, qui est emprunté à l'une des descentes de Varengeville à la mer, une vingtaine d'ouvrages toujours très documentés.

Mme Chantal Le Mercier-Quelquejay habite avec son mari, le Dr Le Mercier, une maison d'été qui se trouve dans les bois de Vasterival.

Nos confrères se souviennent de son discours de réception commençant par ces mots parodiant les *Lettres Persanes* : « Ah, Ah, Madame est turcologue » et la réponse que lui fit Mlle Elisabeth Chirol. Plus récemment, Mme Le Mercier a fait une très agréable et cependant très érudite conférence sur la conquête de Palerme par les Normands, illustrée de nombreuses cartes et photographies en couleurs.

#### *Les scientifiques.*

Enfin, pour terminer, je ne puis manquer de mentionner les savants travaux géologiques, botaniques et écologiques de notre confrère M. Liger, Secrétaire pour les Sciences de l'Académie, sur le site du Cap d'Ailly, Sainte-Marguerite, Varengeville, et des efforts qu'avec G. Bignot et P.-N. Frileux il fait auprès des pouvoirs publics pour le préserver.

## NOTES

- (1) Dont on a retrouvé quelques vestiges matériels — des tombes très archaïques — et des souvenirs toponymiques, comme la « descente des moustiers ».
- (2) Le parc « Floralties » a été créé en 1897 par Guillaume Mallet, le beau-père de Mme Mary Mallet.
- (3) Eugène Isabey (1803-1886), peintre de paysages, de marines, de tableaux de genre et de portraits, était le fils du célèbre miniaturiste sur ivoire Jean-Baptiste Isabey (1767-1855) qui fut le portraitiste officiel et plein de talents, y compris une remarquable souplesse de caractère, de tous les régimes politiques qui se succédèrent depuis Louis XVI jusqu'à Louis-Philippe en passant par le Consulat et l'Empire.
- (4) Claude Monet (1840-1926) fut avec Sisley, Renoir et Bazille, le fondateur de l'Impressionnisme. On se souvient qu'un chroniqueur de gazette, désireux de ridiculiser le genre, avait lancé le terme d'« impressionnisme » à propos d'une toile de Claude Monet, intitulée « Impression, matin, soleil levant », peut-être peint dans la région dieppoise et exposée chez Nadar en 1874. Le mot fit fortune, mais non dans le sens espéré par son auteur.
- (5) Alfred-Philippe Roll (1846-1919), élève de Gérôme, de Bonnat et de Harpignies, fut l'un des fondateurs de la Société Nationale des Beaux-Arts.
- (6) Marie-Auguste-Émile-René Ménard (1862-1930) était le fils de René-Joseph Ménard ; peintre de paysages et écrivain et neveu de Louis Ménard, chimiste, à qui l'on doit l'invention du collodion et qui fut en outre un érudit, un écrivain et le poète des « Rêveries d'un païen mystique ». Émile-René Ménard avait fait construire sa maison en 1911.
- (7) Les frettes, dans le langage local, désignent les éboulis sablonneux en avant du bord de la falaise.
- (8) La vogue d'E.-R. Ménard, qui fut grande dès avant 1900, a subi plus tard un certain fléchissement. Mais elle semble bénéficier de nos jours d'un regain de faveur : une dizaine de ses toiles, la plupart vraiment très belles, figurent dans l'Exposition du Grand-Palais intitulée : « Autour de Lévy-Dhurmer, Visionnaires et Intimistes en 1900 ». Ce sont, les unes provenant du Musée-Château de Dieppe : *Le Crépuscule*, *Aigues-Mortes*, *Terre Antique*, *Les Baigneuses*, et les autres de collections privées : *Baie d'Ermons*, *L'Automne*, *Le Golfe*, *Les Dryades et Nymphes au crépuscule*.
- (9) Francis Auburtin (1866-1930) avait fait construire une maison et un atelier au milieu des arbres dans le cœur du village où il habitait toute l'année.
- (10) André Derain (1880-1954).
- (11) Félicien Cacan, né en 1880, peintre, graveur lithographe, élève de Jacques-Émile Blanche et d'Achille Sirouy, est le père d'Adeline Cacan, conservateur du Petit-Palais, à qui nous devons de très belles expositions, notamment celle de « l'Or de Bogota ».

- (12) Georges Braque (1882-1963) eut le courage de présenter aux *Indépendants* les premières toiles « cubistes ». Son style consciencieux et dépouillé lui a valu le surnom de « Chardin du Cubisme ». Après les funérailles nationales qui furent célébrées à Paris devant le Louvre et la messe à l'église de Varengeville, il fut inhumé dans le petit cimetière où il repose à côté de sa femme Marcelle Braque, décédée depuis, sous une immense dalle de pierre bleue surmontée d'une mosaïque verticale dont le sujet évoque les oiseaux de son plafond de la salle étrusque du Louvre qui a donné lieu à tant de critiques.
- (13) Voir à ce sujet l'étude de H. Mollaret et J. Brosselet : « A propos des « Pestiférés de Jaffa » de A.-J. Gros, in *Koninklijk Museum voor schone kunsten*. Antwerpen Yaarbook, 1968.
- (14) Gérôme Tharaud (1874-1953) et Jean Tharaud (1877-1952). Renée Tharaud, l'épouse de Gérôme, a publié en 1955, peu de temps après la mort de son mari, un roman : « Le Bois Perdu », qui n'est pas sans mérite.
- (15) « Ici reposent dans une même tombe la femme et le mari. Marie-Françoise Leroux, décédée à l'âge de 59 ans le 26 août 1849 à Varengeville où elle était née ; Jacques-Antoine Danois, décédé à l'âge de 77 ans le 20 août 1857 à Varengeville où il était né. Tout près d'eux reposent leur fille et leurs trois fils. Priez Dieu pour le repos de leurs âmes.
- Jacques-Antoine Danois fut quatorze ans sous les drapeaux. Il gagna le grade de sous-lieutenant et le titre de chevalier de la Légion d'honneur dans le 57<sup>e</sup> régiment de ligne. Retraité, il fut Agent-voyer, percepteur des Contributions directes, résidant à Varengeville. Il combattit vaillamment en Autriche, en Prusse, en Russie. Il était à Ulm, Austerlitz, Iéna, Friedland, Eckmul, Esling, Wagram, Smolensk, la Moscowa, Lutzen, Bautzen. Soldat, il fut brave, sous son toit, dans les fonctions publiques, il fut bon et probe.  
Il a su défendre le sol qui le recouvre ».
- (16) Georges de Porto-Riche (1849-1930).
- (17) Albert Roussel (1869-1937).
- (18) Claude Debussy (1862-1918).
- (19) Jacques Mordal, né en 1910, de son vrai nom Hervé Cras, a longtemps passé ses vacances en famille à Varengeville. Mais il n'a pas abandonné la région. Il s'est transporté seulement un peu plus loin, à Tous-les-Mesnils.



# Albert Glatigny

## Le trouvère du Parnasse

par André RENAUDIN

(Séance du 28 avril 1973)

EN proposant à notre Compagnie de commémorer le souvenir d'Albert Glatigny et le centième anniversaire de sa mort, j'avais pour intention d'en profiter, comme nous l'avons fait, en 1969, avec Louis Bouilhet, pour examiner, de nouveau, le cas littéraire ainsi présenté.

Sauf erreur, l'Académie de Rouen ne paraît pas s'en être souciée beaucoup dans le passé. Malgré l'intérêt personnel manifesté par notre regretté confrère Edmond Spalikowski et la publication de l'ouvrage signé par le collectionneur Victor Sanson, je n'ai pas trouvé trace de communications dans nos archives. Raison de plus pour rattraper, d'un coup, un tel retard à l'égard d'un homme assurément doué pour la Poésie, non moins que pour le cheminement sur les routes.

Il avait été surnommé jadis « le Bohémien du Parnasse ». Il me semble qu'il en fut plus exactement le Trouvère. Un Trouvère qui, pour une fois, ne serait pas venu d'*Occitan*, mais du frais pays de Seine...

### SIX PORTRAITS

L'art du portrait est celui du peintre. Il ne se borne pas à exprimer la plastique générale d'un modèle. Il cherche à définir un caractère d'après l'ensemble des petits signes que l'on peut lire sur un visage.

Considérons celui d'Albert Glatigny en interprétant les souvenirs qu'il a laissés à ceux qui l'ont connu. Souvenirs recueillis par les uns et les autres en des périodes différentes.

Catulle Mendès le voyant en 1865 « *maigre et long* » à l'âge de vingt-six ans, le compare à « *un vivant échelas où grimperaient des liserons et des lilas* ». Ce qui est une première semence du futur surréalisme d'André Breton.

A trente ans bientôt, le poète toujours plus impatient de courir sur les chemins, trace un auto-portrait sans complaisance, à la date (importante pour lui) du 1<sup>er</sup> janvier 1869. Il y ajoute un trait déterminant du caractère moral, avec une franchise qui tient de la naïveté et presque de l'innocence. Certes, en vers de mirlitons, mais, ô prouesse, de sept pieds ! En défi à la coulée classique du vaste alexandrin...

*Un être en habit pas neuf  
Marcha toute la journée.  
Cet individu chétif  
Est d'un aspect fugitif ;  
Il a les jambes indues,  
Très longues également ;  
Son front dans le firmament  
Arrête le vol des nues...*

La description faite par François Coppée est plus précise :  
« *Grand jusqu'à l'infirmité, d'une maigreur et d'une agilité de sauterelle. Il porte, tout en haut de son long corps et de son long cou, une petite tête glabre de comédien, rasée, usée, creusée, d'où partent deux oreilles de faune et dans laquelle sa grande bouche s'ouvre en un rire spirituel et libertin* ».

Jean Labat le voit toujours « *taillé à coup de serpe, en façon d'épouvantail...* » en 1867, à l'approche de la trentaine.

C'est sans doute qu'il ne mange guère — déjà — bien qu'il donne des « thés littéraires » et d'ailleurs réputés « *tumultueux* » à ses camarades du Parnasse venus en son logis de la rue La Fayette, à Paris.

Quatre ans plus tard, en 1871, selon Anatole France, il est « *tout à fait décharné* ». — « *Sa peau que la bise et la fièvre avaient travaillée, s'écorchait sur une charpente robuste et grotesque. Avec son innocente effronterie, ses appétits jamais satisfaits et toujours en éveil, son grand besoin de vivre, d'aimer et de chanter, il représentait fort bien Panurge...* »

Ce dernier texte sur Albert Glatigny a été publié en 1879, six ans après la mort du poète. Aussi peut-on noter le caractère de certitude dans le trait physique et, de même, une grande fermeté d'esprit dans l'esquisse du personnage moral. La chronique d'Anatole France ayant été jointe plus tard à la série publiée sous le titre « *La vie littéraire* », tome IV, fut rééditée par Cal-

mann-Lévy en 1921. Cette édition de 1921 porte — notons-le — une erreur de date : celle de la naissance de Glatigny à Lillebonne, soit le 21 mai 1849 au lieu de 1839.

Est-ce l'image que la postérité gardera ? Albert Glatigny étant situé cette fois en 1871, à l'âge de 32 ans, deux avant sa mort, c'est-à-dire marqué par la maladie :

« *Grand et maigre garçon à longues jambes terminées par de longs pieds. Ses mains, mal emmanchées, étaient énormes. Sur sa face imberbe et osseuse s'épanouissait une grosse bouche, largement fendue, hardie, affectueuse. Ses yeux retroussés au-dessus des pommettes rouges et saillantes, restaient gais dans la fièvre* ».

Les yeux restaient « gais dans la fièvre ». Nous avons bien lu. Faut-il croire qu'un préjugé s'attachait à la véracité de cette observation. En effet, Anatole France ne l'a pas maintenue dans son intégralité.

Selon la chute de phrase relevée par nos soins dans le *Mercur de France*, les yeux étaient décrits comme « *spirituels quoique bien usés* ».

Le rappel de l'état d'ardeur fiévreuse a disparu. Peut-être pour adoucir la force de la comparaison avec Panurge.

Aussi choisirons-nous plus volontiers un portrait de transition, le sixième et dernier de cette série, parce qu'il est la définition même du personnage telle qu'elle résulte des vers qu'il a publiés à ce propos dans « *Gilles et Pasquins* » chez Lemerre en 1872, un an avant sa fin :

*J'ai rencontré, traînant ses guêtres, Casimir,  
Cet acteur chimérique à l'humeur vagabonde,  
Long comme un peuplier, et fier comme un émir...*

Albert Glatigny se croyait Casimir, sans se poser la question de savoir s'il n'était pas plutôt Panurge. C'est ce que nous allons examiner.

#### CASIMIR OU PANURGE ?

Casimir ? Panurge ? Qu'est-ce à dire ? A définir plutôt.

Tout le monde connaît Panurge et l'énorme facilité d'imitation dont Rabelais a doté ce personnage pur et naïf. On conçoit que l'exemple exprime pleinement l'opinion littéraire — admirative mais moqueuse — d'Anatole France.

Et Casimir ? A vrai dire, c'était un nom qui courait les rues à l'époque. Il courait de la même manière que couraient les

jambes des pantalons de couleur noir-uni, faits de cette étoffe et fort à la mode chez les élégants. Par ailleurs, c'était un prénom emprunté à la légende polonaise, de ceux qui, princes ou rois, le portèrent entre l'an mil et l'an quinze-cents. Albert Glatigny l'a choisi, peut-être pour la couronne de carton qu'il représentait à ses yeux au centre de l'univers artificiel et féérique, né de son imagination.

Venons-en à l'entourage littéraire de notre homme. Considérons seulement la liste des douze poètes, liste à laquelle il appartenait lui-même. Nous l'avons établie, année par année de naissance, sur trente-trois ans :

1	1811	Théophile Gautier	1872
2	1818	Leconte de l'Isle	1894
3	1821	Baudelaire	1867
4	1823	Théodore de Banville	1892
5	1838	Léon Dierx, futur prince des Poètes	1912
6	1839	Sully Prudhomme	1907
7	—	Albert GLATIGNY	1873
8	1841	Catulle Mendès	1909
9	1842	Mallarmé (marginal)	1898
10	—	José Maria de Hérédia	1903
11	—	François Coppée	1908
12	1844	Verlaine (marginal)	1896

Albert Glatigny est le septième. Il suit Leconte de l'Isle de vingt et un ans, Baudelaire de dix-huit, Banville de seize. Il est du même âge que Sully Prudhomme, précédant tous les autres, et notamment François Coppée, de trois ans.

Par contre, il fut le troisième à disparaître, et de beaucoup le plus jeune, six ans après Baudelaire (46 ans), un an après Théophile Gautier (61 ans); précédant Banville de dix-huit ans (68 ans), François Coppée de trente-cinq (66 ans); Coppée rejoignant notre propre siècle pour le quitter en 1908.

Le premier talent d'un poète est donc celui d'être en bonne santé! La disparition précoce d'Albert Glatigny à l'âge de trente-trois ans entraînerait, à elle seule — faute de génie — une première cause d'éclipse. Ajoutons que l'on était, en ce temps-là, préoccupé de bien autre chose, deux ans après la proclamation de la Troisième République, Thiers ayant été élu à la Présidence le 24 mai 1873.

Nous n'avons pas compris dans la liste le nom de Victor Hugo, le géant qui précéda Glatigny de trente-sept ans et qui lui survécut pendant douze ans, écartant quelque comparaison que ce soit de toute sa majesté olympienne.

Ainsi Albert Glatigny a-t-il toujours vécu dans l'aimantation, soit d'un Hugo, soit d'un Banville. Une sorte de double appartenance entre le romantisme et le Parnasse, entre la démesure du premier et « *la haine du débrillé poétique* » dont le second se faisait fort.

Sans doute, l'ambition principale du groupe consistait-elle longtemps à se conformer à la pensée qu'exprima Théodore de Banville dans ses « *Stalactites* ». Toujours en quête d'« *un marbre sans défaut pour en faire un beau vers...* »

Mais l'abondance verbale d'un Victor Hugo ne fut-elle pas partagée parfois par un Catulle Mendès réputé comme étant un ciseleur de forme :

*Les chats-tigres félons  
Baisent avec délices  
les lisses  
Rougeurs de tes talons.*

Glatigny n'alla jamais jusqu'à ces résonances magnifiques mais vaines. On peut toutefois apercevoir parfois dans sa démarche littéraire une jonglerie artificielle et ironique. Ainsi à Nice, en mars 1869, aux dépens du critique d'art dramatique Monselet : Sous le titre : « *Monselet dévoré par... les homards* » une escalade poétique mi-figue mi-raisin :

*Quand Monselet tomba dans l'abîme, les masques  
Des monstres de la mer devinrent effrayants  
Et l'on vit s'allumer des regards flamboyants  
Mais... la clémence sied aux homards monégasques.*

*(Gilles et Pasquins).*

Tout est fait pour les deux derniers mots, avec une rime très riche qui a plu à ce fantaisiste.

Parlant un jour en juillet 1868 de Dumas fils, il citait Théodore de Banville (*odes funambulesques*) accablant Dumas :

*Quel poète morose  
Est donc ce Dumas fils !*

Comme il en venait à ce qu'on lui parlât de la préface écrite par le même Dumas dans son « *Théâtre* », il s'écria, comme s'il pouvait y avoir jamais la possibilité d'une préface à une œuvre de théâtre après celle de Victor Hugo en 1830. Aussi répliqua-t-il avec désinvolture :

« *Et que diable veux-tu que Dumas fils me fasse ?...* »

On pense à l'humour de telles allitérations. On pense même à ce que sera beaucoup plus tard le surréalisme de l'année 1920 et la rapidité de pensée propre à Joseph Delteil, parvenant à faire rire Raymond Poincaré qui venait de lire sa description de Jeanne d'Arc : « *Jeanne vint au monde à cheval, sous un chou qui était un chêne...* »

Glatigny n'est jamais allé jusqu'à ce véritable « choc d'armures » entres les images ou les syllabes répétées et opposées l'une à l'autre.

Malgré sa fidélité à ses amis, il était à peu près un apparenté au mouvement Parnassien. Apparenté de fait pour avoir été envoyé, au bon moment, par Poulet-Malassis, l'éditeur d'Alençon, à son confrère parisien Alphonse Lemerre, lequel groupa plus ou moins les nouveaux poètes dans les trois « recueils collectifs » publiés sous le titre : « *Le Parnasse contemporain* », le premier en 1866, le second en 1871, le troisième en 1876. Au reste, le groupe s'était constitué dès 1861 autour de la « *Revue fantaisiste* » de Catulle Mendès.

Albert Glatigny fut ainsi au nombre des douze poètes du Parnasse contemporain, ce fameux Parnasse dont la règle était l'impassibilité, au bénéfice de la forme. Règle en prolongement de laquelle fut fidèle plus tard un Camille Saint-Saëns dans le domaine musical.

Mais était-il donc impassible cet Albert Glatigny, l'homme aux élans furieux ? Il fut plutôt un romantique. Au moins par sa manière de vivre. Romantique attardé certes. Du moins, le devint-il par la suite. En effet, ses premières poésies en furent éloignées. « *Cœuvres de débutant* », elles furent examinées par M. Robert Duquesne dans une communication à la Société Libre de l'Eure, reprises et commentées par Edmond Spalikowski à la Société Libre d'Émulation ; l'imprimerie Albert Lainé, de Rouen, a réalisé un tirage à part du texte en 1930.

Ces vers de jeunesse, publiés par des revues éphémères, tels ceux du « *Prologue d'ouverture pour le théâtre de Moulins* » sont, selon Spalikowski, « *dans la manière de Théodore de Banville* ». Ces pièces furent, pour la plupart, réunies par l'éditeur Lemerre, sous le titre : « *Poésies complètes* » comprenant *Les vignes folles* ; *Les flèches d'or* ; *Gilles et Pasquins*. Mais il y en eut bien d'autres depuis cette date du 26 août 1859 à laquelle Glatigny écrivait à Alfred Canel, son ami : « *la barque est lancée et vogue maintenant voiles pleines...* » Voiles pleines ? Voire !... Il était éperdu d'espairs. N'avait-il pas vingt ans ?

Voici pour exemple un triolet purement parnassien publié par la revue *l'Abeille impériale* le 1<sup>er</sup> juillet 1859 :

Vous êtes la beauté vivante  
 Éclore au milieu des rosiers :  
 Vénus serait votre servante.  
 Vous êtes la beauté vivante !  
 Que sont les déesses qu'on vante  
 Près de vos yeux extasiés ?  
 Vous êtes la beauté vivante  
 Éclore au milieu des rosiers !

Le 15 juillet 1859, Glatigny avait aussi dédié des vers enflammés sur *la Paix* au prince impérial. Cinq ans après, il déclarait « aimer trop sa liberté pour jamais devenir républicain ».

Un an plus tard, il espérait devenir rédacteur en chef d'un organe libéral de Bordeaux « violent jusqu'au fer rouge » (1).

Glatigny était devenu républicain. Sous l'influence de Victor Hugo et d'Auguste Vacquerie (1819-1895), frère de Charles Vacquerie (victime de la tragédie de Villequier le 4 septembre 1843). Glatigny les avait connus, avec quelques autres, en Belgique.

Déjà en 1862, il avait publié une harangue romantique sous le titre « *Les petits Florentins* » dans la revue « *Le Mouvement* » qu'appuyaient Edgar Quinet, Arago, Jules Michelet, Jules Favre, tous républicains :

Et les tocsins, hurlant dans les clochers des villes,  
 Ne pouvaient empêcher la jeunesse d'avoir  
 Sur les cœurs un immortel pouvoir...

Au surplus, Glatigny publia précisément sous le titre « *Le Fer rouge* », en 1871 à Bruxelles sans mention d'éditeur, vingt et un poèmes dédiés à Auguste Vacquerie. Avec un sous-titre qui en disait long sur ses sentiments et sur sa ferveur hugolienne : « *Nouveaux châtiments* ». Dix-huit ans après les premiers. On ne saurait être plus explicite dans sa profession de foi.

Par exemple, dans la pièce numéro 20, intitulée « Héros de l'Empire », il accablait Bazaine : *Qui résume en lui seul les hontes d'aujourd'hui...* (5 novembre 1870).

#### SCAPIN OU GILLES ?

Était-ce Casimir ? N'était-ce pas, cette fois, Panurge ?

A moins que ce ne fût Scapin, personnage encore différent mais proche de Gilles et de Pasquins, dont il a pris les noms pour

(1) Nous signalons pour mémoire son passage de huit jours au *Nouvelliste de Rouen* sur la recommandation de... Flaubert !

en faire le titre du volume publié en 1872 chez Alphonse Lemerre (156 pages), ouvrage dédié d'ailleurs à Eugène Pelletan (1813-1884), député, futur ministre, avec cette dédicace imprimée sur la page de garde : « Acceptez ce bouquin frivole... »

Frivole, comme Scapin qui lui était cher entre tous les *Gilles* de foire et les *Pasquins* de comédie !

*Scapin, mets ton habit rayé.  
Pour te voir, les poings sur les hanches  
Arpenter, à grands pas, les planches,  
Ce soir, le Bourgeois a payé...*

Ni Casimir donc. Ni Panurge. Plutôt Gilles ou peut-être Scapin lui-même. Vraiment Scapin. Frivole. Toujours recommencé. Nous en trouvons la raison fondamentale dans la vie errante menée par Albert Glatigny.

En février 1868 il est à Rennes ; le 1<sup>er</sup> janvier 1869 en Corse ; en mars à Nice ; en avril à Toulon ; en novembre à Sainte-Lucie di Tallano (Corse) ; en mars 1870 à Brionne, puis à Beaumesnil (Eure) ; en avril à Bernay, puis à Serquigny ; en mai au Havre et Honfleur ; en juin 1870 à Compiègne ; en juillet à Chantilly ; en septembre 1871 à Lillebonne ; en mars 1872 à Paris (1).

*Pour se donner un maintien*

*Il promène un petit chien...*, avait-il écrit : Plus exactement, une petite chienne « *de race douteuse et de laine commune* ». La notion de « *son museau écrasé* » est venue jusqu'à nous sur l'aile d'un sonnet. Parce que son maître a trente ans et qu'il est famélique.

Ô ma chienne, ô ma fille ! en dit-il. (Poème n° 38 de Gilles et Pasquins).

Mieux que sa fille ! Ne l'a-t-il pas appelée Cosette ? Littérature oblige. L'histoire les a surpris l'un et l'autre sur une route de Corse, le 1<sup>er</sup> janvier 1869 à Bocognano. Porte-t-il encore le *chétif habit bleu-barbeau à boutons de métal* qui fut signalé sur lui en 1865 au Théâtre du Parc à Bruxelles ? (Cf. *Mercure de France*, 1 - VII - 1939) alors qu'il y jouait le rôle du vieux colonel gentilhomme dans « *Héloïse Parranquet* ». En Corse, on l'imagine dans « *un accoutrement composé de pièces disparates empruntées à divers costumes de tonalités indécises, où domine, dit Jean Monval (ibid.) l'arrogance d'un gilet fastueux, jadis brodé peut-être.* »

Les gendarmes impériaux battent la campagne en quête d'un meurtrier nommé Jud.

(1) Lieux et dates relevés dans « Gilles et Pasquins ».

— Vos papiers ?

Il n'en a pas. Et venu de Normandie, il n'a pas non plus d'accent. Un étranger quoi !

Au cachot ! Et à Ajaccio encore où il sera conduit, à pied, les fers aux poignets ! Trente-neuf kilomètres !

Prévenu de vagabondage selon les termes d'un procès-verbal où il passait pour « un individu dont son aspect nous a paru fugitif (*sic*). (Cf. *Dépêche de Rouen*, 16 avril 1923, Edmond Spalikowski).

#### FILS, NEVEU ET VICTIME DE GENDARME

Lui, Albert Glatigny, qui pourra se dire plus tard, avec humour en effectuant la synthèse en une seule phrase d'une triple qualité : « *Fils, neveu et victime de gendarme !* ».

Certes, fils de gendarme. Du moins d'un brave ouvrier charpentier de Lillebonne qui l'a légitimé un peu plus tard, avant de devenir gendarme et d'être nommé à Bernay le 24 décembre 1845. Il se nommait Joseph-Sénateur Glatigny.

Ce dernier fut-il véritablement le père d'Albert ?

M. Lemarcis qui fut maire de Lillebonne, s'en est préoccupé. Il a écrit qu'il en était convaincu : « *Les registres de l'État-Civil que j'ai sous les yeux indiquent qu'Albert est né d'une fille-mère (*sic*) demoiselle Masson et qu'il fut reconnu plus tard Glatigny lors du mariage du gendarme (futur) avec cette bonne normande de notre ville* ». (Cf. *Dépêche de Rouen*, 24 avril 1927).

Mlle Rose Masson, couturière de son état, était âgée alors de 17 ans.

Mais comment expliquer tout cela à un gendarme impérial ? Comment lui dire en peu de mots que l'on était entré en classe à Bernay dès l'âge de six ans, que l'instituteur, M. Pitel, l'avait « *fait valoir* » lors d'une visite de M. l'Inspecteur primaire à qui Albert avait adressé un poème de sa composition ; qu'à cause de cela, lui Albert, le chétif, le pauvre, le sans-papiers, avait été admis au collège de la ville, qu'il y était demeuré jusqu'en 1850 ; puis qu'il avait été saute-ruisseau au greffe du Tribunal pendant quatre ans ; qu'il avait certes disparu en juillet 1854 (il avait quinze ans), revenant chez ses parents cinq ans après ; qu'il était alors devenu apprenti typographe chez un imprimeur de Pont-Audemer jusqu'au jour où il avait ressenti l'illumination de la Poésie en lisant par hasard un ouvrage de Ronsard qui dormait au grenier. A croire que M. de Ronsard n'avait destiné qu'au seul Albert Glatigny, à travers trois siècles, son fameux bouquet de

« fleurs épanies ». Ce n'était plus un bouquet. Mieux, un Message... Mais allez donc expliquer tant de choses aux représentants de la Maréchaussée du Second Empire !

A plus forte raison que l'on était poète et vivant de son état. Et même comédien à ses heures. A moins que ce ne fût le contraire. Que, en cette qualité, il avait débuté seize mois auparavant à Paris sur la scène de l'Alcazar dans le rôle (qu'il avait inventé) — vous m'entendez, maréchal des logis, dans le rôle de l'improvisateur de rimes ! Il était assis à une table, la plume à la main comme un long Pierrot lunaire qu'il était — un Gilles ! Messieurs, — ses camarades « Parnassiens » jetaient l'un après l'autre des mots dont il faisait, lui Albert Glatigny, des rimes avec une souplesse quasi instantanée et une verve inventive assez grande pour en faire un sonnet...

Un sonnet !... On s'en moquait bien ici !

Et que pouvait exciter un Parnasse ! Et que l'homme avait publié, sept ans auparavant, son premier volume de vers « *Les vignes folles* » ! Et qu'il avait des amis, jusqu'à être le disciple de Théodore de Banville, auteur de « *Gringoire* » (1865), pour l'honneur littéraire duquel il s'était battu en duel, et au pistolet encore, à cause d'un mot jugé *malveillant* !...

Bref, à Ajaccio, le poète-comédien fut rendu à la liberté — quatre jours après — sur l'ordre d'un magistrat qui cependant avait enregistré sans sourciller la fameuse phrase par laquelle avait été expliquée, sinon justifiée, la prise de corps sur « l'individu dont son aspect... etc. ». Après un séjour à Nice et Monte-Carlo, découragé, il regagna tant bien que mal Beaumesnil (Eure) où son père était devenu garde particulier...

Nous retiendrons de tout ceci qu'il avait soudain quitté Pont-Audemer à l'âge de dix-sept ans pour suivre une troupe de comédiens.

Dix-sept ans, c'était l'âge qu'avait eu sa mère au moment de le mettre au monde. Qu'avait-il rêvé lui-même de ce monde, sinon « *de jouer un jour les Frédérik Lemaître* ». Sans savoir qu'il terminerai sa carrière en publiant des pamphlets rimés au « *Rappel* » sous la rubrique « *Fifres et sifflets* ».

Sans savoir surtout qu'il troquerait parfois son emploi de souffleur contre celui d'utilité parlant au public. Devant un jour déclamer le fameux récit de Thérémène, il avait audacieusement remplacé un long monologue par deux vers de son cru :

*Hippolyte, Seigneur, a fini son destin !...*

*Il est mort dévoré par un monstre marin...*

Ce fut, comme on le voit, une belle mais courte oraison funèbre pour Hippolyte dans « Phèdre ».

« JE ME JETTE DANS LES RIMES »

En réalité, il était parti, dès l'âge de dix-sept ans, pour une longue période de jeûnes intermittents, laquelle a causé, à force de privations renouvelées, son état maladif. Cet état de son invraisemblable boulimie, de son absence de stabilité qui l'empêchait de se fixer, de se concentrer, pour le réduire à l'état d'improvisateur, maître en jongleries verbales. Une phrase récente due au comédien Henry Fonda, à propos du film « *Tempête à Washington* » s'impose à nous à ce propos :

— *Etes-vous un intellectuel*, demandait le Président du Jury au personnage du film. — *Oui, Monsieur le Président, avec préméditation.*

Pour Albert Glatigny, on pourrait ajouter :

— *Oui, Monsieur le Président, avec préméditation mais avec des souliers de chemineau...*

Une phrase qu'il a écrite en deux vers est la transposition la plus réaliste qui soit : presque un aveu :

*Glatigny, c'est un échalas  
Que la soif de rimer dévore...*

En réalité, on lui doit aussi une autre révélation sur son comportement : « *Cela ne m'empêche pas de rimer à corps perdu ! Je me jette dans les rimes comme l'ivrogne dans le vin et cela m'étourdit parfois !...* »

La poésie fut sa drogue, la drogue par laquelle il ne cessa de combattre un long refoulement entre son origine sociale vouée à la sévérité de la discipline, refoulement que ses premières fugues interrompirent. Gagnant la liberté de son indépendance par sa lutte contre la faim, jusqu'au jour où celle-ci parvint à le creuser par le dedans. Son père le gendarme l'a dit en parlant d'Albert : « *Il chercha son pain toute sa vie et le trouva rarement !* ». Foi de gendarme à laquelle répondit la foi du poète. C'est à ce dernier que l'on doit cependant la conservation du nom. Il est dans le dictionnaire. En trois lignes dans le Larousse. En sept lignes dans la dernière édition.

On y chercherait vainement le nom de son père !...

*O vagabond ! frère des dieux  
Qui pour l'amour de la chimère,  
Grimpas vingt ans le côte amère*

*Les pieds saignants, l'œil radieux...  
Poète errant ou bateleur  
A qui l'hôte ferme la porte,  
Tu dormais en plein champs? Qu'importe  
Lorsque la luzerne est en fleur!...*

Un beau poème! En octosyllabiques. Il est large et les hémistiches se balancent noblement et s'appellent les uns les autres. Il s'applique très exactement à Albert Glatigny mais il n'est pas de lui. Son auteur est Catulle Mendès. Les strophes en furent dites par Mlle Nau devant le buste de Glatigny, dû au sculpteur Guiloux, qui fut inauguré à Lillebonne le 14 juin 1891. Nous les citons pour montrer la différence entre un vrai grand poète et un jongleur, même de talent.

Peut-on trouver meilleur exemple encore de quelque chose qu'il ait inspiré jusqu'à pouvoir en tirer vanité? On le crut longtemps pour deux alexandrins dont l'apparition subite dans *Andromaque* fut d'un effet prodigieux. En les entendant dans la tragédie de Racine, il paraît que le sous-préfet de Bernay et les lettrés de la ville furent (je cite) « *transportés d'admiration* ». Glatigny tenait le rôle de Pylade, sans y briller, assurait-on. Aussi dans la scène II de l'acte III, annonçant l'entrée d'Hermione (Anatole France le relève pour sa part aussi), Glatigny avait cru bon d'ajouter deux derniers vers. Voici donc ce passage: c'est Pylade qui parle:

*Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate;  
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate;  
Oubliez votre amour. Elle vient, je la vois  
Et si celle du sang n'est point une chimère,  
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère...*

Il y a au théâtre nombre de traditions beaucoup moins intelligentes. Au reste cette facétie avait donné de l'importance au malheureux Pylade. C'est tout ce qu'en espérait Glatigny, persuadé, d'après Jean Monval, que l'on pouvait prendre quelque liberté avec ce que Glatigny appelait irrévérencieusement « *ce polisson de Racine* ».

Il y gagna certes force considération auprès de ses camarades. Et même au-delà de leur petit cercle. On fut longtemps persuadé que les deux vers ajoutés étaient du cru d'Albert Glatigny. Ce n'était pas même le cas. Jean Monval les a identifiés pour être extraits du *Mérite des femmes*, de Legouvé, père d'Ernest, (1764-1812) qui n'eut probablement jamais autant de succès avec eux.

Mort le 16 avril 1873, dans la trente-quatrième année de son âge et enterré au cimetière de Sèvres, Glatigny était fixé pour l'éternité du grand repos, après avoir écrit, cette fois pour de vrai, douze vers de circonstance dont on goûtera l'ironie finale :

...Que l'on m'enterre un matin  
De soleil, pour que nul n'essuie,  
Suivant mon cortège incertain,  
De vent, de bourrasque ou de pluie ;  
Car n'ayant jamais fait de mal  
A quiconque ici, je désire,  
Quand mon cadavre sépulcral  
Aura la pâleur de la cire,  
Ne pas, en m'en allant, occire  
Des suites d'un rhume fâcheux  
Quelque pauvre dévoué sire  
Qui suivra mon corps de faucheur.

Ce fut, par anticipation, sa dernière frivolité, son dernier clin d'œil à la vie. On y trouve exprimé un sentiment de gravité ironique cependant qui prend soudain un accent à la Villon.

Qu'aurait-il pu devenir s'il avait vécu ? Etre élu, quelque jour, à l'Académie française ? Comme plusieurs de ses amis parnassiens ? Victor Hugo l'appréciait. Il ne demeura pas insensible à la misère dans laquelle allait se trouver Emma Dennie, américaine par son père, rencontrée à Nice en 1869, retrouvée après l'exode consécutif à la guerre et épousée, presque in extremis, en février 1871, dans sa chambre de malade à Sèvres.

L'auteur des « Misérables », revenu en grâce après la chute du Régime, devait bien quelque chose à celui qui avait publié « Les nouveaux châtiments ». Victor Hugo écrit donc une supplique à Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique, qui y donne suite : « ...*Consolez cette tombe en secourant cette veuve...* ». Celle-ci était, comme son mari, atteinte de phtisie, et elle ne lui survécut que pendant quelques mois.

Grâce à elle, il avait cependant travaillé, eh oui, « travaillé », jusqu'à son dernier souffle. Son troisième recueil de vers « *Gilles et Pasquins* » avait été publié en 1872, sous un titre voilé à Gilles, pierrot de foire, un peu bateleur, et à Pasquin, valet de comédie. On ne se refait pas ! En mars 1873, ne se contentant pas du succès qu'il avait eu sur la scène de l'Odéon par la représentation de sa pièce, en un acte, « *Le Bois* », il avait réussi, un mois avant sa mort, à faire éditer la préface d'un acte en vers dont il avait jadis espéré beaucoup : « *L'illustre Brizacier* » !

S'agissait-il donc d'un testament ? Il voulait, disait-il, « *ressusciter un de ces fous qui, malgré tout, bafoués, raillés, croient à l'existence de la Muse et lui donnent leur vie avec joie, sans espoir de récompense...* »

On pense malgré tout à l'élégance pathétique du pauvre Gérard de Nerval, son aîné, déjà disparu (1808-1855) :

*Je suis le ténébreux — le veuf — l'inconsolable  
Dont la seule étoile morte  
Porte le soleil noir de la mélancolie...*

Glatigny était plus réaliste en ajoutant : « *Se sentir transfiguré au contact de quatre planches jetées au hasard sur deux tréteaux chancelants ; pleurer de tendresse et d'orgueil ; oublier qu'on n'a pas dîné et qu'on ne déjeunera pas demain, parce qu'un lambeau de toile s'est levé devant un espace sombre et noir, on rira de ma naïveté, si l'on veut, mais je trouve cela beau et consolant...* »

Fasse le ciel qu'il ait pu en être « consolé » à l'heure dernière pour avoir toute sa vie payé le prix fort en privations !

Cent ans après sa mort, nous ne pouvons que souscrire à l'appréciation portée par René Lalou dans son « *Histoire de la Littérature française* » publiée chez Crès en 1922 : « *Compagnon des premiers Parnassiens, mort trop jeune pour avoir su se dégager de l'imitation de Banville, Albert Glatigny a laissé une légende plutôt qu'une œuvre...* »

Jugement à tempérer toutefois par l'opinion d'Anatole France selon laquelle « *comme poète, Glatigny procède de Banville avec une nuance d'originalité...* »

Mais quelle originalité ajoutant sa marque à la légende !

Théodore de Banville a chanté de sa manière lyrique l'exploit du clown, genre superman d'aujourd'hui, sautant si haut, si haut, qu'ayant crevé « *le plafond de toiles* », il avait roulé, bien sûr, « *dans les étoiles* ». La notion de ce clown, réputé « admirable », ne fut-elle pas inspirée par Albert Glatigny avec une vigueur humaine que l'on ne saurait contester « *au son du cor et du tambour* » et, toujours selon Banville, « *le cœur dévoré d'amour...* » ?

## ŒUVRES D'ALBERT GLATIGNY

- VERS — *Les vignes folles* (Lemerre).  
 — *Les flèches d'or* (Lemerre).  
 — *Le fer rouge* (Bruxelles 1871).  
 — *Rouen*.  
 — *La presse nouvelle*.  
 — *Fifres et sifflets* (39 poèmes non édités publiés par « Le Rappel » du 1-1-1971 au 5-2-1973).
- PROSE — *Le Jour de l'An d'un vagabond*.
- THÉÂTRE — *Les Bourgeois de Pont-Audemer au XVII<sup>e</sup> siècle*.  
 — *L'ombre de Callot*.  
 — *Vers les Saules* - un acte.  
 — *Le Bois* (Théâtre de l'Odéon) - un acte.  
 — *Pes de Puyan*.  
 — *Le Compliment à Molière*.  
 — *Les Folies Marigny*.  
 — *Les Délassements comiques* - 1967, Lemerre.  
 — *Erreur n'est pas compte* - posthume, Lemerre.  
 En 1872, avaient été annoncés :  
 — *L'illustre Brizacier* - drame.  
 — *Le Singe* - comédie.
- ROMAN — *La Comédie errante*.
- DIVERS — *Lettres à Mallarmé* - « *Mercure de France* », juillet/août 1865.  
 — *Lettres inédites* - Victor Sanson - Desvages, Rouen, 1932.

## BIBLIOGRAPHIE :

- AVISSE (André) : *L'Intransigeant*, 20 avril 1939.
- BERTON (Pierre) : *Souvenirs de Théâtre*, in *La Revue*, 1911.
- BIGOT (Charles) : *Nouvelle Revue*, 1<sup>er</sup> novembre 1879.
- BRAQUEHAIS (Léon) : *La Normandie*, 1890.
- CAMY-RENOULT : *Glatigny à Bernay*, in *Dépêche de Rouen*.
- CERNIÈRES : *Jeunesse de Glatigny*, Sté havraise d'études diverses, 1924.
- CHABANNES (Jacques) : *Glatigny*, Grasset.
- FRANCE (Anatole) : *La vie littéraire*, IV, Calmann-Levy.
- MONVAL (Jean) : *Mercure de France*, I-VII, 1939.
- NOËL (Eugène) : *Journal de Rouen*, 10 mai 1880.
- SPALIKOWSKI (Edmond) : *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> novembre 1925 - 1<sup>er</sup> juillet 1939 ; *Dépêche de Rouen*, 16 avril 1923 - 19 avril 1925 - 16 août 1926 - 24 avril 1927 ; *Les premières poésies*, Rouen, Lainé 1930.

... les vignes folles (L'empire) ...

... la Belgique (L'empire) ...

... le jour de l'an d'un républicain ...

... le bouillon de l'empire ...

... le Compagnon à l'empire ...

... l'histoire de l'empire ...

... la Comédie humaine ...

... l'histoire de l'empire ...

La vie d'une famille bourgeoise  
dans la région rouennaise  
de 1800 à 1848

par André MASSON

(Séance du 12 mai 1973)

**A**RRIVÉ à l'âge où l'on aime à se pencher sur son passé, ce passé qui prend ses sources, bien avant notre naissance, dans l'esprit et le cœur de ceux à qui nous devons le jour, je dois remercier l'Académie d'accueillir une communication sur la vie dans la région rouennaise au début du siècle dernier, la vie simple et heureuse que menaient mes parents à la 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> générations, et à laquelle faisait déjà allusion Maître Albert Sarrazin en recevant le bâtonnier Homais à l'Académie de Rouen le 30 juillet 1885.

A la seconde génération académique de la famille, si j'ose dire, lorsque mon oncle Robert Homais disparut à son tour, M. Samuel Frère, rappelant devant votre Compagnie l'origine de sa vocation pour les arts, en marge de sa carrière au Barreau, écrivait ceci : « M. Patallier, un de ses oncles maternels avait fondé un recueil d'estampes des plus curieux. Quand Robert allait lui rendre ses devoirs, les portefeuilles s'ouvraient d'eux-mêmes et les explications savantes commençaient, pièces en mains. Peu à peu, le neveu prit goût à l'histoire de la gravure. A la mort de M. Patallier, Robert recueillit le précieux legs qui fut le noyau de la belle collection sans cesse agrandie par notre regretté confrère ».

Le peu que je connais moi-même en histoire de l'art et mon goût pour les choses de l'esprit, je les dois à Robert Homais et à son frère Maurice, avocat au Havre, lui aussi collectionneur,

et peut-être, par leur intermédiaire, à mes grands-parents Patallier dans l'intimité de qui je suis entré en dépouillant une correspondance singulièrement nourrie, près de quinze cents lettres pour la période 1800 à 1848.

Lorsque, jeune élève de l'École des Chartes, je les avais découvertes, dans le « capharnaüm » de notre maison des champs, le « Manoir » de Mont-Cauvaire, j'avais été déçu, car je m'attendais, un peu naïvement, à y trouver relatées les guerres et les révolutions qui étaient alors ma pâture quotidienne. Au déclin de mes jours, témoin comme tous ceux de ma génération de ce prodigieux renversement des valeurs dont le pivot a été le mois d'août 1914, je prends plus de plaisir à glaner, dans cette masse de papiers couverts de fines écritures, une leçon de sagesse. Mémoires et épistoliers ont de longue date révélé les goûts et les mœurs du grand monde, mais la bourgeoisie moyenne a davantage conservé ses secrets. C'est dans la mesure où elle est sans éclat que la correspondance de mon bisaïeul et de mon trisaïeul prend valeur de témoignage sur un certain art de vivre et sur cette civilisation des loisirs, dont on nous annonce aujourd'hui la naissance alors que nous assistons à son déclin.

Ces archives familiales, par suite de partages, sont aujourd'hui entre les mains de mon cousin Jean Homais. Je dois le remercier, mais j'ai encore plus de gratitude envers sa femme qui les a classées avec une patience de chartiste et qui, l'honnêteté m'oblige à le confesser, m'a guidé dans mon travail de débroussaillage.

Il y a bien, dans la correspondance, quelques allusions aux événements politiques. Par exemple, en 1807, Étienne-Laurent Patallier, fabricant de draps, « est reçu à Rouen chef de cohorte des gardes nationales d'Elbeuf, de Caudebec et d'Orival ». Cela vaut à mon trisaïeul quelques soucis lorsqu'il lui fallut acheminer une compagnie de sa cohorte pour le service des côtes de Boulogne en 1809. Mais le 30 mai 1810, il est invité au bal donné à Rouen en présence de l'empereur Napoléon et de Marie-Louise. Lors du passage de celle-ci à Moulinaux en 1813, il préside la cérémonie avec 200 hommes, le corps de musique et les tambours. Le 14 octobre 1815, arrivent à Elbeuf 1600 Prussiens. Il faut loger et nourrir « cette engeance ». La maison familiale reçoit pour sa part « un capitaine, deux domestiques et trois chevaux, total six bêtes ». La correspondance Patallier contient aussi tous les éléments d'une histoire de la vie industrielle et sociale, lors des troubles provoqués par le développement du machinisme.

Le véritable intérêt de la correspondance n'est pas là, me semble-t-il : c'est de nous instruire, sans le chercher, sur la vie de tous les jours, si différente de celle que nous menons aujourd'hui.

d'hui. Il faut choisir et, sur un mode mineur, je retiendrai seulement quelques anecdotes sur les thèmes suivants : comment nos grands-pères concevaient-ils le monde des affaires, que lisaient-ils, comment montaient-ils leur cave, comment voyageaient-ils ? Et nos grand-mères ? comment se mariaient-elles, comment se faisaient-elles habiller, comment faisait-on peindre leur portrait ?

Quand Laurent Patallier aîné associa son fils, en 1818, à la fabrique de draps créée par Étienne Patallier à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, voici les conseils qu'il lui donne : d'abord « fabriquer des marchandises irréprochables qui servent à attacher invinciblement les consommateurs », mais surtout prendre un contact personnel, en voyageant à travers la France, avec les clients de la Maison, en s'attachant à bien connaître la solvabilité de chacun : « Tu auras besoin de toute ton éloquence et de tous tes moyens pour leur persuader qu'ils doivent se lier d'affaires avec toi. Tu dois observer à quel homme tu as affaire, tâcher de saisir son esprit pour te mettre à son niveau et toujours abonder dans son sens... Si tu ne parviens pas à les conquérir d'emblée, tu dois les forcer peu à peu à devenir ta conquête. Si tu as contre toi la difficulté du début, tu as pour toi toutes les ressources que donne l'éducation et qui font toujours que l'homme qui en a est propre à tout ce qu'il veut ».

Dès la première année, le jeune Laurent Patallier réussit une grosse affaire. C'est alors que son père dévoile ses ultimes batteries et lui enseigne comment on peut, sans outrepasser les bienséances, faire sentir à ses relations qu'elles n'auront pas affaire à un ingrat : il s'agit (19 décembre 1819) de « faire un cadeau à Mademoiselle Q... de Rouen dont le père t'a été utile ce mois d'août dernier. Voici la manière dont tu t'y prendras. Tu iras chez M. Salomon Halphen, rue de la Feuillade, N<sup>o</sup> 4, tu lui demanderas de te faire voir des brillants première qualité pour la transparence, pour la belle eau, de ces pierres qu'ils nomment d'échantillon. Ne prends pas de pierre plate, au contraire demande-la épaisse, ce sont celles qui jettent le plus de feux. Le prix fait et arrêté, il faudra faire en sorte d'obtenir, en sus, la monture à jours pour bague dite étincelle ».

Laurent Patallier, à qui s'adressaient ces conseils, avait reçu comme tous les garçons de son milieu une solide éducation classique. L'une des lettres que lui envoyait son père, lorsqu'il était au collège, donne de curieuses indications sur les lectures de nos grands-pères lorsqu'ils avaient à peine seize ans (la lettre

est datée du 22 mars 1814) : « Je t'envoie les Oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier réunies. Ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, celle du prince de Condé pour le premier, celle du vicomte de Turenne pour le second. Elles sont étincelantes de beautés... J'y joins pour les récréations et la promenade quatre petits volumes de poche, les *Poésies* du Père du Cerceau qui joignent la gaîté à la correction. Elles t'amuseront. Les deux autres sont l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, en latin ».

A une époque où il était de bon ton, entre la poire et le fromage, de citer Horace, Laurent Patallier ne s'est jamais départi des goûts que lui avaient inculqué les saines lectures recommandées par son père et il ne cache pas son mépris pour le caractère fumeux de la nouvelle vague romantique. D'ailleurs Victor Hugo fut fort mal reçu à l'abbaye de Saint-Wandrille qui appartenait alors à son oncle Lenoir chez qui les Patallier allaient souvent (1).

Le goût du livre allié à l'amour de la petite patrie, fit de mon bisaïeul, en marge de ses fonctions au conseil municipal d'Elbeuf, où il siégea trente ans, et de l'administration de l'hospice, une sorte d'auxiliaire bénévole à la bibliothèque municipale d'Elbeuf, avec l'aide de son cousin et ami, Mathieu Bourdon, comme lui notable industriel et qui devait être élu député en 1849. Leur grand souci à tous deux est d'enrichir la bibliothèque aux moindres frais.

On se consulte sur la qualité de reliure qui influe sur le prix du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il ne faut pas manquer les Œuvres de Casimir Delavigne, ni le tome 26 des classiques de Nisard, ni l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Et l'on se donnera beaucoup de mal pour remplacer les planches du *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Charles d'Orbigny « si odieusement enlevées à notre bibliothèque communale ». Son petit-fils, votre ancien confrère Robert Homais, continuera peu avant la guerre de 1914 la tradition familiale en se chargeant, dans ses loisirs d'avocat, de classer le fonds Hédou d'estampes léguées par le beau-père de mon ami Jean Fleury, l'ancien doyen de la Faculté de Médecine de Rouen.

Ces préoccupations intellectuelles tiennent à vrai dire, dans la correspondance familiale, moins de place que la chasse, les dîners et le choix des bonnes bouteilles, tous raffinements qu'il

(1) Ulcéré dans sa vanité, Victor Hugo s'est vengé par une perfide allusion à mon arrière-grand-oncle, dans le livre d'or de Jumièges, conservé au Musée d'Antiquités de Rouen.

serait d'ailleurs injuste de ne pas faire entrer dans l'art de vivre du siècle dernier.

Sur beau papier à en-tête « le Maire d'Elbeuf, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur », le cousin Bourdon commente longuement, le 2 octobre 1847, « la délicatesse et le parfum de ta jolie pièce de gibier, belle et superbe hure de sanglier », le déjeuner chez l'ami Joseph Flavigny, et le repas de nocce chez M. Félix Lefebvre qui se succèdent en 48 heures.

Mon bisaïeul fait mieux : à Paris après avoir déjeuné chez Ledoyen, il trouve la force de dîner chez Foyot, le même jour.

C'est à la qualité des vins que l'on reconnaît le gourmet. Une lettre de Heidsieck lui donne de judicieux conseils sur la Fleur de Sillery et la Crème de Buzy, qu'il ne convient pas de frapper de la même manière. Sur la collection de factures, le Madère, le Malaga et l'Alicante alternent avec le Pakaret de Rota et le Muscatel d'Yères. Laurent Patallier devient lyrique en décrivant, lors d'un voyage à Château-Laffitte, où son ami Hilaret lui a réservé une chambre, dans le château, « ces riches bibliothèques où plus d'un volume est coté à douze, quinze et même vingt francs ». Il commande une barrique d'une grande année qu'il mettra lui-même en bouteilles.

Nos grands-parents avaient une bonne santé pour résister à un tel régime. Il ne leur en fallait pas moins pour supporter les fatigues des voyages en diligence. Voulez-vous que nous accompagnions mon arrière-grand-père et ses enfants de Rouen à Fécamp le 25 août 1847 ?

A 9 heures du matin, on se rend place Henri-IV au bureau de l'omnibus et à l'hôtel de la place on se leste l'estomac, pour une pièce ronde de cinq francs, de veau froid et de beefsteak aux pommes de terre, malgré l'heure matinale. « L'omnibus arrive. On charge nos bagages qui paient 1 franc de supplément. Nous voilà tassés dans le coupé ouvert à tous les vents. Nous étions quatre sans Ernestine, qui, bien qu'une demi-place fût payée pour elle, était sur les genoux de sa bonne. On part, la voiture est assez douce et nous nous trouvons passablement portés. Mais il faut payer pour monter la côte en voiture. Ce n'est là qu'un petit inconvénient. A Barentin on change d'omnibus. Il faut mettre soi-même la main à ses bagages, aider à les transporter d'une voiture à l'autre. Le coupé où nous montons est moins bien fermé. On a des rideaux en cuir qui laissent passer le vent par trop d'ouvertures. Catherine et moi nous prenons les coins pour faire un rempart à nos filles. Patience, nous arrivons à Yvetot. L'omnibus de Dubuc n'a qu'un intérieur où l'on est assis de côté. Il contient huit places ; ajoutez deux places de siège, total onze places. Eh bien, dans cette voiture on a voulu

nous entasser dix-sept. Il y avait beaucoup de bagages et la voiture en partant d'Yvetot oscillait comme un vaisseau ballotté par la vague ».

En arrivant à Fécamp où le repas du soir sera servi à 4 heures et demie, pour réconforter les voyageurs recrues de fatigue, le chef de famille tire les conclusions : « ne serons-nous pas obligés de faire comme tout le monde, de nous confier au chemin de fer ? »

En effet la loi de 1842, qui est la charte des chemins de fer en France, avait décidé de lancer un vaste programme et, tout d'abord, la construction d'une ligne entre Rouen et Le Havre. Les travaux d'infrastructure avaient commencé en 1843. Les plus hardis avaient déjà tenté leur chance au début de 1847, mais non sans « une sorte d'inquiétude »... « Si un malheur arrivait, quels reproches ne me ferais-je pas, moi qui aurais ainsi exposé ma femme et mes enfants », écrit Laurent Patallier.

Il tente la grande aventure le lundi 11 octobre : « Je n'ai rien de plus pressé, après avoir embrassé mon père, ma mère et mon oncle, que de t'informer de notre heureuse arrivée à notre domicile. Elisa a consenti, voyant mon désir de prendre cette voie, à monter dans le chemin de fer. Tu te fais difficilement une idée de la joie de Sophie quand elle s'est sentie entraînée d'une manière si douce et si rapide. Ce convoi de grande vitesse nous rendait à Rouen à midi et demie, de sorte que nous avons pu prendre le bateau de deux heures et débarquer à Elbeuf à quatre heures. Je t'écris à la hâte pendant que tourne à la broche la perdrix que tu as eu la bonté de nous donner ; c'est chez ma mère et nous mangeons la soupe chez elle. Adélaïde était enchantée de rouler en chemin de fer, mais les tunnels ne sont point, absolument de son goût ».

Il est temps de parler de nos grand-mères et de répondre à la question que j'ai posée : comment se mariait-on jadis ?

Revenons un peu en arrière dans la correspondance. Par une belle journée de mai 1824, Laurent Patallier, alors célibataire et âgé de 26 ans, roulait en diligence dans le Midi pour affaires. Sur la route de Montpellier à Toulouse, il se trouve vis-à-vis avec le chevalier de . . . , chirurgien-major du . . . régiment d'artillerie. « Il me prie de me placer dans l'intérieur de la voiture vis-à-vis de sa fille qui occupait un coin, parce que lui était placé dans l'autre coin. Je fis comme il le désirait... Route fort agréable... Une fille charmante, j'ai eu pour elle toutes les attentions permises à un jeune homme bien élevé. Cette demoiselle

a été élève de Madame Campan, dont nous avons beaucoup parlé ». Le trajet se termine par une invitation à dîner chez le major, à Toulouse.

Le héros de ces attentions reprend la plume : « On est d'abord poli, puis attentionné, on se laisse prendre sans s'en apercevoir. De beaux yeux, une figure piquante, des cheveux noirs abondants, la plus jolie main du monde, une taille petite, de la gaîté et de l'enjouement dans l'esprit, tout cet ensemble sous le soleil du Midi ».

Le roman commençait bien : n'allais-je pas avoir pour arrière-grand-mère une jolie méridionale ? Eh bien, pas du tout. Et ne croyez pas que ce soit les familles qui aient mis des bâtons dans les roues. C'est le jeune Normand, prudent et traditionnel, qui se reprend tout seul : s'est-on jamais marié dans la famille en dehors de la région rouennaise ?

Le carnet de voyage de notre aïeul révèle une véritable panique. Il abrège son voyage, rentre bien vite et c'est entre papa et maman, quelques années plus tard, que Laurent affrontera l'épreuve de la première rencontre, soigneusement élaborée chez le notaire.

Cela se passe aux vêpres et le prétendant est admis à offrir le bras à Mademoiselle Elisa Hébert. Les fiançailles seront conclues vingt jours plus tard. Laissons la parole au père de famille : « A cinq heures du matin, nous montons en diligence pour Fécamp où nous arrivons à quatre heures après-midi. M. Hébert vient au devant de nous, à la descente de la diligence... Après les civilités d'usage, nous lui demandons à lui et à Madame le don de la main de Mademoiselle leur fille pour notre fils. Elle nous est promise, accordée. Nous sommes au comble de la joie ».

Et c'est ainsi que mon arrière-grand-mère fut Fécampoise et non Toulousaine. C'est à elle que, dix ans après son mariage, je vais m'adresser pour savoir comment s'habillaient les jeunes femmes, ou plutôt je vais le demander à sa correspondante parisienne, Madame Frémery. Les lettres de celle-ci ont conservé les échantillons entre lesquels Madame Patallier choisissait, mais il convenait de rester à l'avant-garde : « Depuis que j'ai vu à tous les coins de la ville et chez tous les marchands de nouveautés le dessin du foulard que je vous avais recommandé, écrit Madame Frémery le 9 mai 1841, je n'ai pu me décider à vous faire prendre cette robe et je me suis mis de nouveau en campagne. Les échantillons que je vous transmets de nouveau sont classés dans l'ordre de beauté selon mon goût. Je vous engage à consulter votre couturière et votre goût pour la quantité d'ouvrage, car on porte les robes avec ou sans volants et partant aussi plus ou moins de tour au jupon... ».

Si je puis palper les fanfreluches de mon arrière-grand-mère, j'ai sous vitrine la croix de perles fines de sa fille Sophie, qu'elle portait le jour où l'on fit son portrait, dans les circonstances que nous conte son père, le 3 août 1847 : « Sophie est dans un grand enchantement. En voici le motif. Je ne sais trop comment, en causant avec Mademoiselle Le Fèvre, directrice de notre hospice, nous sommes venus à parler d'une jeune personne de sa connaissance intime, Mlle Henry, de Paris, qui possède un assez joli talent en peinture. Mlle Le Fèvre m'a fait voir deux portraits faits par cette jeune artiste. L'un de sa sœur aînée, l'autre d'un jeune frère. Ces deux portraits m'ont paru bien. Cela m'a fait venir la pensée d'avoir le portrait de Sophie. L'affaire s'est liée, la jeune personne est arrivée samedi dernier de Paris. Dès dimanche à deux heures, Sophie a posé ». A la séance suivante, pendant que Clara Henry qui a terminé la tête s'occupe de la robe et des accessoires, on parle de Géricault et du *Naufrage de la Méduse* et l'on découvre que l'artiste n'a jamais vu la mer. On l'emmènera chez bonne-maman Hébert à Fécamp.

Ma petite grand-mère, dans son cadre doré, me regarde avec son sourire de jeune fille bien élevée, pendant que j'écris, car je l'ai installée dans mon belvédère pyrénéen, à côté de ma grand-mère paternelle peinte presque en même temps par Brunel-Rocque, au début de sa gloire éphémère, et de mon bisaïeul André Masson, maître de postes sous l'Empire à La Ferté-Milon, où il épousa l'arrière-petite-nièce de Racine. De cet André Masson, je tiens des documents du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, intéressants, mais ne concernant pas la région rouennaise, et un cousinage nombreux à Rouen, notamment Bernard Tissot, qui, ès-qualités de maire, était membre d'honneur de l'Académie, et Jean Lecomte, actuellement membre de l'Académie des Sciences, et membre associé de votre Compagnie, sans parler, plus anciennement, de l'écrivain normand Masson-Forestier.

Devant cet autel des ancêtres, à la manière du Vietnam où j'ai longtemps vécu, j'allume parfois quelques bâtonnets d'encens pour apaiser les mânes de Laurent Patallier, irrité de ce que l'exemple de Toulouse n'ait pas porté ses fruits et que son arrière-petit-fils ait fait souche au Béarn.

## Une leçon de biologie végétale vieille de 150 millions d'années

par le Professeur Bernard BOULLARD

(Séance du 26 mai 1973)

UN siècle à la minute ; l'enceinte se resserre ; de tous côtés les forêts s'étendent vers la ville. Sur la rive gauche, la forêt de Rouvray va jusqu'au fleuve. Sur la rive droite, la forêt de Roumare descend à toute allure les pentes de Canteleu. Rouen n'est plus qu'un gros bourg fortifié, encerclé par les arbres. Jusqu'à la mer c'est une forêt continue. Puis les arbres se rapprochent encore, étranglent la ville, l'anéantissent. Il ne reste qu'une cabane sur pilotis, au bord d'un fleuve très large... »

Voilà, traduite par André Maurois, une saisissante rétrospective de l'évolution de la Nature aux environs de Rouen. Mais, chacun le sait, elle est fort incomplète car, au-delà de la « cabane sur pilotis, au bord d'un fleuve très large », qu'y eut-il dans la nuit des temps ? André Maurois n'en parle pas. C'est un homme de lettres, nullement spécialisé dans l'étude des mondes végétaux aujourd'hui disparus.

Ensemble, nous allons mettre en œuvre une machine à « remonter le temps » et, pendant quelques instants, allons imaginer que nous sommes tous devenus, subitement, paléobotanistes. Nous allons déliter les schistes et prendre intérêt à feuilletter de la sorte le Grand Livre de la Nature, toujours « en cours d'impression » depuis quelques milliards d'années.

Nous citerons, de-ci, de-là, des chiffres apparemment fabuleux ; sachons pourtant qu'ils ne sont aucunement le fait d'esprits égarés, éblouis par l'immensité. Des techniques variées, et souvent modernes, permettent une datation assez concordante des strates

et des précieux fossiles qu'elles peuvent recéler. Pendant longtemps il ne fut question que de chronologie *relative* fondée sur la stratigraphie et sur le paléomagnétisme : on se bornait à reconnaître et à affirmer qu'un dépôt était plus ancien, ou plus récent qu'un autre et, par comparaisons successives, on parvenait jusqu'à des strates d'une haute antiquité.

Maintenant les spécialistes usent de la géochronologie *absolute* : ils datent réellement les matériaux. C'est avec les Curie, Becquerel, et autres grands noms de la radioactivité, que se sont affinées, aux environs de 1900, puis extraordinairement perfectionnées depuis, les techniques de la radiochronologie. La radioactivité est devenue ainsi la pièce maîtresse d'une surprenante horloge géologique... capable de « remonter » loin en arrière puisque la période <sup>(1)</sup> de l'Uranium 235 est de 850 millions d'années, celle du Rubidium 87 atteignant l'effarante valeur de 60 milliards d'années ! La radiochronologie à laquelle nous venons de faire allusion a pris un essor prodigieux depuis 1945. En usant d'une dizaine d'éléments judicieusement choisis, la précision des mesures est remarquable.

Alors qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les savants évaluaient l'âge de la terre, d'une manière approximative, entre 100.000 ans et... 3 millions d'années, tous les géologues s'accordent actuellement pour lui attribuer une beaucoup plus lointaine origine : de l'ordre de 4 milliards d'années !

La vie ne s'imposa point dès le premier jour sur cette planète toute neuve. Les premiers éléments de vie végétale n'apparurent, pense-t-on, qu'au Précambrien inférieur, voilà 1.480 millions d'années environ. Ce sont les « Fig-tree series » d'Afrique du Sud qui recèlent ces archétypes, voire prototypes, de la vie sur la Terre. On comprend donc que le tapis végétal actuel ne soit que l'image ponctuelle et fugace d'une longue et lente évolution ! Il faut « nécessairement avoir recours aux végétaux fossiles » pour comprendre le monde actuel qui nous entoure.

\*  
\*\*

Peut-être convient-il alors de se poser la question : qu'est-ce qu'un fossile végétal ? Plusieurs réponses peuvent être valablement proposées :

— parfois le matériel lui-même a été conservé avec ses épi-

(1) On appelle « période » d'un élément A radioactif (c'est-à-dire capable de se transformer par perte de particules en un autre élément B) la durée nécessaire pour que *la moitié* des atomes de cet élément A aient perdu leur radioactivité.

dermes, sa lignine, voire même ses contenus cellulaires (noyaux compris) ;

— parfois il n'en demeure plus qu'une simple empreinte sur la roche, fait extrêmement courant dans les assises du Houiller ;

— parfois enfin il y eut remplissage de sédiments dans les cavités, comme un moulage, puis dissolution de la roche encaissante : la copie est alors remarquable par la finesse de sa « structure » qui permet les plus instructives observations.

La fossilisation des végétaux inférieurs, faut-il le souligner, fut beaucoup plus délicate que celle des plantes plus évoluées pourvues de lignine... et donc de tissus conducteurs. Ces végétaux vasculaires sont connus depuis la base du Dévonien... ce qui nous fait, au maximum, remonter à 450 millions d'années. Ils font donc figure de colonisateurs récents comparativement à la haute antiquité des premières Cyanophytes (1.480 millions d'années, rappelons-le !).

\*  
\*  
\*

Lorsque se constituèrent les paysages du Silurien, un monde prodigieux de bactéries et de cyanophytes (*Cryptozoon*, *Sphaerocodium*, *Girvanella* en particulier) avait occupé, depuis longtemps, les eaux et les vases toujours humides, encore que l'on ne sache que bien peu de choses de cette flore uniquement aquatique. Tous les grands groupes d'algues se différencièrent. De vastes thalles de *Nematophycus* et de *Pachytheca* peuplèrent les littoraux, annonçant, sur les marges des continents presque nus, les grandes laminaires actuelles : le *Laminaria longicuris* des côtes scandinaves n'atteint-il point près de 25 mètres de longueur ?

Y eut-il des cryptogames vasculaires dès le Silurien supérieur ? Les restes n'y sont que « des raretés... dans un état de conservation médiocre qui ne permet pas de grandes précisions » (L. Moret). Nous sommes prêt à accepter que les premiers végétaux terrestres se différenciaient, eux aussi, en quelques points privilégiés, mais c'est assurément au Dévonien, il y a donc 350 millions d'années de cela, que les plantes vasculaires entreprennent de coloniser très sérieusement la planète. Un paysage de bas-fonds se crée, dominé par le genre *Psilophyton*, pourvu d'aspérités, dichotome, érigé, haut d'un mètre environ, et gros comme un crayon, voire un peu plus. A ses côtés on aurait su y reconnaître des *Asteroxylon* pareillement hérissés, des *Horneophyton* lisses, des *Rhynia* que minent de nos jours les joncs de nos prairies mouillées.

Apparurent bientôt les grandes fougères... ou prétendues telles. Que l'on se garde pourtant de croire en reconnaître d'em-

blée les vestiges. Leurs superficielles ressemblances conduisent trop souvent à l'erreur : entre Fougères vraies et Ptéridospermes les affinités morphologiques sont certaines mais les différences restent énormes ! Les ancêtres de nos Prêles actuelles côtoyèrent ces premières fougères, vraies ou fausses, dans les marécages du Dévonien supérieur, il y a de cela 325 millions d'années. Ce fut alors l'avènement du Carbonifère : il durera 60 millions d'années et constituera le « creuset » des groupes végétaux les plus évolués, ceux qui dominent actuellement.

La flore permo-carbonifère « est une des mieux connues qui soient par ses nombreux gisements » (surtout de plantes paludéennes). « Elle est très variée et prouve qu'elle avait acquis un caractère de densité qui ne s'est pas présenté souvent à la surface du globe » (L. Moret). Ce n'est assurément point en un tournoir que le paysage s'est si profondément enrichi. Le Dinantien et le Namurien (bien représentés respectivement près des villes belges de Dinant et de Namur) ont permis aux Ptéridospermes de connaître un prodigieux essor, de différencier de très nombreuses formes, cependant que les *Cordaites*, Prêles de ces temps révolus, connaissent leur apogée dans l'extraordinaire forêt houillère. A grand renfort de *Lepidodendron*, de *Sigillaria*, le Carbonifère se peuple de formes végétales gigantesques dont la seule vue des fragments fossilisés impressionne fortement. Timides initialement, les Gymnospermes ont su s'insérer dans cet irréel paysage, et elles nous ont parfois laissé leurs troncs énormes, témoins préservés, debout, en place !

Avec leur avènement le premier chapitre du Grand Livre va se clore, l'ère secondaire ne se fera guère attendre. Elle verra l'apogée des Conifères qui vont, en effet, se moderniser, les principaux types structuraux actuels apparaissent au Jurassique supérieur. Les formes terrestres se multiplient. La terre s'exsoud, le milieu se « ressuie » comme diraient nos paysans. Curieuses sont, au cœur de cette ère secondaire, les Bennettiales à feuilles gigantesques, tronc court et fleurs naissant parfois directement sur ces tiges renflées. Avec elles se fait jour la cauliflorie qui survit encore actuellement chez l'Arbre de Judée de nos parcs ou les Cacaoyers dont les cabosses jalonnent les troncs sveltes. Les Sapins, Araucarias, Ginkgos, se lancent à la conquête du globe.

Le temps passe, le Crétacé ne va point tarder. Fougères arborescentes et grimpantes tentent encore de rivaliser avec les nouvelles essences ligneuses, cependant que les premiers Polypodes annoncent ceux qui ornent nos talus, nos murs, sinon le cœur de nos arbres creux : tout au long de dizaines de millions d'années ils ne varieront pas d'un iota. Le Crétacé marque l'avènement

des plantes à fleurs et à fruits, des Angiospermes. Peupliers, Saules, Lauriers, Figuiers prospèrent. Puis les Tulipiers, les Platanes et les Palmiers se développent (ces derniers jusqu'en Anjou !). L'enrichissement de la flore se fait avec une vitesse inouïe lorsque le globe atteint l'ère tertiaire.

Le paysage s'affine, se modernise encore, mais il est déjà suffisamment différencié pour nous laisser penser que les humains nés 65 millions d'années plus tard, ne s'y seraient pas sentis mal à l'aise. Assurément la végétation évolue sans cesse, se métamorphose lentement. L'organisation florale se perfectionne en se simplifiant. Le fonctionnel prime sur le superflu : les verticilles reproducteurs supplantent les éléments du périanthe (calice et corolle).

Au quaternaire les Angiospermes s'assurent une définitive supériorité et constituent l'essentiel de la végétation des landes, des bois, des prairies, des marais... de la toundra à la jungle, de la savane à la forêt tempérée.

Passent les millénaires ultimes qui nous conduisent à petits pas jusqu'aux temps que l'on dit « actuels ».

Oui, vraiment, la déesse Flore est une vieille, une très vieille Dame qui ne finira jamais de nous étonner par sa perpétuelle fécondité. « Dans son évolution générale qui se déroule dans un ordre admirable... le règne végétal apparaît comme un ensemble merveilleusement harmonieux » (A. Carpentier). Nous nous devons pourtant de stopper net cet élan admiratif pour nous projeter à nouveau brutalement en arrière, au cœur des marais de Rhynie, près d'Aberdeen, car c'est là que la Nature nous a fixé rendez-vous pour sa vénérable leçon de biologie.



De nos jours les relations qui se nouent entre les champignons du sol et les organes souterrains des plantes vasculaires sont légion. Cette vie en commun, cette symbiose, est de mieux en mieux connue au fur et à mesure que les progrès de la science mettent plus nettement en évidence l'intimité morphologique et la signification physiologique de l'association. L'arbre ou l'herbe sont souvent tributaires du « sans grade », le champignon hébergé, attaché, récompensé.

Or la chose n'est pas nouvelle : elle a vu le jour au moment même où les premiers végétaux vasculaires ont pris possession de la planète, un beau matin du Dévonien, en l'an —350 millions. Nous en avons acquis récemment la preuve en étudiant, en collaboration avec Y. Lemoigne, les lames minces réalisées à partir

de matériaux fossiles qui constituaient les éléments dominants du tapis végétal des marais dévoniens.

Les *mêmes* filaments mycéliens que ceux qui cheminent présentement dans ou entre les cellules des racines et rhizomes actuels ; les *mêmes* vésicules nées dans les tissus qui leur servent tout à la fois de grenier et de prison ; les *mêmes* formes fongiques, arbusculaires, si courantes chez les plantes herbacées de notre ère ; les *mêmes* images donc, nous ont été livrées par les sections de plantes palustres grosses comme un crayon, hautes comme un scirpe : les *Rhynia*, dont les traits sont à jamais figés dans les vieux grès rouges d'Écosse.

Toute une zone annulaire, corticale, noire, aisément repérable sur les sections transversales, loin de symboliser un liseré de deuil, traduit au contraire, pour celui qui sait (en s'aidant du microscope) y reconnaître les restes d'un champignon associé, le magnifique et ancestral exemple de l'entraide que se portaient, voilà 350 millions d'années, deux groupes végétaux dont la réussite commune passait par la fraternité et la coopération.

\*  
\*\*

Il ne nous a point paru vain, en cette époque où les découvreurs eux-mêmes s'applaudissent pour mieux engager chacun à les admirer, d'effectuer un si lointain « pèlerinage aux sources » de la symbiose, de la coexistence harmonieuse, de l'entraide. Trop d'hommes prétentieux de la fin du XX<sup>e</sup> siècle ignorent, ou feignent d'ignorer, cette conduite qu'au travers des millénaires continue de leur enseigner la nature. Puisse cette leçon de Biologie imprimée à jamais dans le grès, inciter l'homme actuel à plus d'humilité.

*Pour complément d'informations, consulter les ouvrages suivants :*

- *Encyclopaedia Universalis*, vol. 13, article « Paléobotanique ».
- MORET (L.) : *Paléontologie végétale*, 1 vol., 3<sup>e</sup> édit., 244 p., 1964, Masson et C<sup>ie</sup> éd., Paris.
- SEWARD (A.-C.) : *Plant Life through the ages*, 1 vol., 2<sup>e</sup> édit., 603 p., réimpr. en 1959 par Hafner Publ. Cy, New-York.

*Un missionnaire normand*

**Le Père Charles de Brévedent s. j.**

1659-1699

par le R. P. Dom Jean LAPORTE o. s. b.

(Séance du 27 octobre 1973)

**D**EVANT votre assemblée où se retrouve l'élite de cette région, vient, pour vous remercier, un vieil érudit que vous y avez, à sa grande surprise, appelé. Ses titres, en effet, sont bien modestes, et ce qui confère principalement valeur à ses travaux, c'est que la matière en a été fournie par le passé de votre province et celui de votre abbaye de Saint-Wandrille <sup>(1)</sup>.

Goûtant fort l'histoire ecclésiastique et nationale, il avait, dans sa jeunesse, été conduit par la Providence dans ce monastère, le seul existant en France, qui eût une histoire ancienne et prestigieuse. Dans les biographies de ses saints, dans ses Annales, ses Archives, les travaux de savants de premier plan, Delisle, Ferdinand Lot, Prentout, à l'aide des encouragements de son érudit ancien, Dom Fernand Lohier, que certains d'entre vous ont connu, l'humble récipiendaire d'aujourd'hui a pu se former à la connaissance de l'histoire monastique et religieuse, autant que le lui a permis l'absence d'une initiation scolaire préalable.

Mais, Fontenelle, créée au VII<sup>e</sup> siècle par saint Ouen, relevée au XIX<sup>e</sup> par son successeur, le Cardinal Thomas, doit tout, elle aussi, à cette province ecclésiastique de Rouen, héritière de la Seconde Lyonnaise antique, notre Normandie, une et indivisible.

---

(1) Élu membre correspondant le 20 janvier 1973, le Père Jean Laporte, moine de Saint-Wandrille, prenait publiquement séance. Dom Hesbert lui adressait quelques mots d'accueil au nom de l'Académie.

Pendant plusieurs années, après la dernière guerre, votre érudit a pu pratiquer la chasse aux documents et aux édifices, à bicyclette la plupart du temps, de Paris à Cherbourg et du Mont-Saint-Michel à Eu, et garde toujours au fond des yeux le souvenir de ces campagnes verdoyantes, de ces églises ou chapelles sortant d'une végétation magnifique, de ces châteaux dominateurs ou accueillants, et dans l'ombre des bibliothèques, de ces manuscrits embaumant le vieux parchemin, dont il s'était fait des amis !

L'étude du Moyen Age, cependant, ne représente qu'une étape de la science historique et le passage à l'étude de la période moderne est une nécessité pour une formation intellectuelle complète.

Pour un médiéviste, c'est un peu une rééducation à faire. Et pourra-t-il sortir de sa spécialité sans risque de s'attirer les fâcheuses épithètes de touche-à-tout ou même d'omniscient polygraphe ?

La réponse de la Providence à ses perplexités, lui vint sous la forme d'une intéressante et flatteuse proposition qui contribua à le détourner, pour quelque temps, de son petit paradis médiéval.

Il s'agissait d'écrire la biographie du Père Charles de Brévedent, missionnaire de la Compagnie de Jésus, mort d'épuisement sur les pistes de l'Éthiopie en 1699.

Certes, des historiens de la Compagnie s'étaient déjà penchés sur les activités de leur célèbre confrère mais ils étaient morts sans avoir abouti. Dans les premières années de ce siècle, avait paru une plaquette de quelques pages, réduite par les Dictionnaires en notices de quelques lignes. Le travail, cette fois, a pu être mené à bien et c'est ainsi qu'un bénédictin vous demande de consentir à écouter quelques instants l'histoire d'un Jésuite missionnaire, de ses confrères et même d'un groupe de Franciscains, leurs émules. Est-ce une gageure ? Le modeste récipiendaire s'en remettra à votre verdict.

\*  
\* \*

Cette histoire pouvait d'autant plus attirer le chercheur qu'elle prenait ses racines dans le Moyen Age familial. Quel cas intéressant que celui de cette Maison, signalée au XI<sup>e</sup> siècle à Saint-Laurent-de-Brévedent, dans le voisinage de Montivilliers, et d'où elle a tiré son nom, puis passée au XII<sup>e</sup> dans l'arrière-pays de Honfleur.

Elle s'y est maintenue depuis, malgré les Croisades, les confiscations de Philippe-Auguste, la guerre de Cent Ans, les guerres de religion, la Révolution de 1792 et les révolutions économiques

actuelles. Quel capital de sagesse et de ténacité révèle cette simple constatation !

On parle ici de la branche aînée, à laquelle appartenait le Père, car personne n'ignore à Rouen le nom de ces Brévedent, issus d'une branche cadette aujourd'hui éteinte, fixée depuis le xv<sup>e</sup> siècle dans notre ville, à qui elle a donné plusieurs parlementaires distingués, des prêtres et des médecins.

\*\*\*

Le père de notre héros, Gabriel de Brévedent, sieur de Valbrun, a épousé Marie Duval, de bonne bourgeoisie honfleuraise, et vit noblement dans son modeste manoir de Genneville, encore debout, à trois lieues et demie de ce Honfleur, et toujours aux mains de la famille. Il a deux filles et cinq fils, dont l'avant-dernier, né le 25 mai 1659, sera notre missionnaire et le dernier Jean-Baptiste, officier de vaisseau, sieur du Plessis, d'Ablon et de Saint-Nicol, sera l'ancêtre de tous les Brévedent vivants.

Le jeune Charles de Brévedent reçut certainement une forte éducation dans un collège de Jésuites, probablement celui de Caen ; sans nul doute ses maîtres le distinguèrent, et il entra au Noviciat de la Compagnie à Paris en octobre 1674. La formation durait deux ans. Il émit ses vœux perpétuels simples en septembre 1676. Deux ans de Logique et de Philosophie qui comprenait aussi les mathématiques, au Collège de Clermont, aujourd'hui Lycée Louis-le-Grand. Puis, comme presque tous les jeunes profès, il est destiné à l'enseignement, la « régence » en divers collèges de province, tout en poursuivant ses propres études de théologie. Le temps de son passage au Collège d'Eu, en 1682-1684, lui permet de préparer une curieuse expérience de physique, qu'il présente à Paris en 1685, concernant le « mouvement perpétuel ». Nous ne pouvons ici que la rappeler ainsi que l'échec trop prévisible qui la termina.

\*\*\*

Ordonné prêtre en septembre 1688, le P. de Brévedent allait avoir trente ans en 1689 et treize ans de vœux simples. Le provincial jugea le moment venu de lui faire faire son *Troisième An* de probation à l'issue duquel il serait admis à prononcer ses quatre vœux solennels. Il redevint donc Normand pour une année, passée comme retraits dans notre ville, au Noviciat de la Compagnie qui se trouvait rue du Gril sur l'emplacement qu'occupait depuis la caserne Hatry.

Il lui faudrait ensuite, sous l'autorité de ses supérieurs, fixer sa voie.

L'une des œuvres qui ont fait le plus d'honneur à la Compagnie de Jésus, est assurément l'introduction de la science européenne dans le Céleste Empire, et principalement la fondation de l'Observatoire astronomique de Pékin par le P. Schall von Bell dont le successeur, le célèbre astronome flamand Verbist, manquant d'auxiliaires, demanda son appui à Louis XIV, protecteur des Jésuites, dont l'ardent dynamisme répondait si bien au sien. Le roi obtint du Saint-Siège l'envoi d'un personnel de renfort, et pour éviter les difficultés avec les Portugais qui contrôlaient l'Océan Indien, on résolut de prendre la voie de terre, par la Turquie, la Perse et le Turkestan.

Une première équipe comprenant onze personnes, sous la direction du P. Antoine de Beauvollier parvint à Ispahan, le 28 juin 1692. Mais le décès de l'un de ses compagnons et l'ensemble de la situation l'obligèrent à demander à son tour des renforts. Le Père de Brévedent, par ses connaissances mathématiques et linguistiques, était tout désigné pour cette mission, et se porta certainement volontaire comme son aîné de Louis-le-Grand, le P. Philippe Avril. Avant de partir, il fit une dernière visite aux siens, et au pays honfleurais. Son frère Jean nous le dépeint alors comme « étant de grande taille, les cheveux bruns, marqué de petite vérole, toutefois blanc de visage, ayant la contenance d'un véritable homme de qualité », ajoutant cependant cette réserve, qui pour un religieux est un compliment, « qu'on le jugeait un peu trop détaché de sa famille ».

\*  
\*  
\*

Il semble être arrivé à Constantinople à l'arrière-saison de 1692. Le P. Leblanc, nouveau supérieur des Missions de la Compagnie dans l'Empire Turc, l'envoya sans tarder à Trébizonde avec les PP. Chomel et Quénin. En février 1693, il y faisait fonction de Supérieur. Vers cette époque, recevant une relique de saint François-Xavier que lui envoyait son Général, le P. Thyrso Gonzalez, il écrivait à ce dernier une lettre de remerciements qui a été conservée. « Ici, dit-il, au fond du Pont-Euxin, j'attends les ordres du P. Leblanc, soit qu'il veuille que je demeure, ou que j'aïlle plus loin. Pendant ce temps, j'apprends un peu de grec, et beaucoup de turc » (afin sans doute de pouvoir prêcher habituellement dans cette langue, sans éloigner soit les Grecs, soit les Arméniens, qui se haïssaient). Puis il annonce avec une joie touchante un miracle qu'il attribue à saint François-Xavier, dont a bénéficié un diacre arménien, victime d'un grave accident

et guéri, presque instantanément sous ses yeux, en invoquant l'Apôtre des Indes. Cette lettre témoigne d'un dévouement illimité à ses Supérieurs, d'une simplicité de foi et d'une ferveur presque enfantines.

Vers la fin d'avril 1693, lui est communiqué l'ordre du P. Leblanc, d'avoir à rejoindre Ispahan, avec le P. Quénin, semblait-il.

Afin d'éviter l'Arménie hostile, ils s'embarquent pour Poti, remontent la vallée du Phase, traversant la Colchide mythologique, et parviennent enfin en Perse. Le P. de Brévedent est à Erivan le 7 mai, y émet ses quatre vœux solennels entre les mains du Supérieur local, le P. Ricard. Ils arrivent enfin à Ispahan.



La fin de l'année s'écoule en préparatifs. On comptait faire des fondations à Samarkande et Bokhara ! Le 10 janvier 1694, l'expédition s'ébranlait, conduite par le P. de Beauvollier, accompagné des PP. de Souastre, Quénin et de Brévedent. Elle n'eut pas, malheureusement, à aller bien loin : les frontières du Turkestan lui demeurèrent hermétiquement closes, par suite des intrigues, pensait-on, de certains agents commerciaux européens. Une tentative du côté de l'Afghanistan ne donna pas plus de résultats, et en mai, les voyageurs étaient de retour à Ispahan, d'où ils gagnèrent Alep, après avoir accompli, depuis Constantinople un trajet de plus de cinq mille kilomètres tant par terre que par mer. La mission avait échoué : ses membres rentrèrent en France, sauf le P. de Beauvollier qui attendit six ans avant de pouvoir repartir vers la Chine et le P. de Brévedent qui fut envoyé à Tripoli en Syrie.

Il y demeura de 1694 à 1696 environ, donnant d'admirables exemples de vie spirituelle et ascétique suivant les principes de l'époque, se livrant à de longues heures d'oraisons nocturnes, à des flagellations sanglantes, à des jeûnes poussés au point qu'étant seul, il ne se nourrissait que de son trempé dans l'eau. Cette dernière pratique compromettait sa santé et lui fut interdite par son Supérieur, le P. Jean Verzeau, directeur des missions de Syrie et d'Égypte, elle se trouva probablement à l'origine de la maladie intestinale à laquelle il succomba en Éthiopie. Il possédait un immense ascendant non seulement sur les catholiques mais aussi sur les prêtres grecs ; tel d'entre eux affirmait avoir vu un ange assister le Père pendant qu'il l'exhortait ; la Vierge apparaissait à un autre lorsqu'il se confessait à lui. On contait, à son sujet, beaucoup d'autres traits de ce genre.

Le P. Verzeau l'envoya probablement au Caire dès 1696 pour préparer la mission d'Éthiopie dont il va être question. Notre compatriote se fit immédiatement admirer par le courage avec lequel il soigna, au risque de sa vie, les victimes d'une épidémie de peste qui décima la ville cette année-là. Il y gagna une réputation aussi grande qu'à Tripoli, non seulement sur le plan religieux, où on lui attribuait, paraît-il des miracles, mais aussi sur le plan humain. Entre 1767 et 1772 — donc soixante-dix ans plus tard — l'explorateur écossais Jan Bruce, protestant et très hostile aux Ordres religieux, fit un voyage aux sources du Nil, et parlant des explorateurs qui l'avaient précédé, il s'exprimait ainsi en ce qui concernait notre missionnaire, évidemment d'après les souvenirs de la colonie anglaise du Caire : « Le Père de Brévedent, dit-il, était un homme des plus distingués par sa probité et sa piété ; zélé pour l'avancement de sa religion, il ne se montrait dans ses démonstrations, ni imprudent ni téméraire. Il était toujours affable en ses manières, d'une humeur gaie, de l'humilité la plus profonde, et d'une patience exemplaire ».

« D'ailleurs son goût et ses connaissances littéraires lui avaient acquis beaucoup de réputation ; et ce qui ajoutait encore à ses mérites, c'est qu'il était excellent mathématicien ».

« Il nous semble, en vérité, conclut Bruce, retrouver dans Brévedent une copie du fameux Pierre Paëz, qui, le premier, donna une apparence de stabilité à la conversion de l'Éthiopie. Comme lui, Brévedent était jésuite, mais d'une nation plus illustre, et donc un siècle plus éclairé ».

Par « littérature » Bruce entend probablement les langues qui étaient, vous vous le rappelez, une des parties fortes de notre missionnaire. Dans cet ordre d'idées, il nous reste aussi de lui un petit traité en forme de lettre adressé au P. Le Comte, des missions de Chine, exposant les principes de ce que pourrait être une langue internationale de haute culture. Le document est à la Bibliothèque nationale de Paris.



Il y avait alors un pays qui provoquait chez les missionnaires de la Compagnie de Jésus de nostalgiques regrets, c'était l'Éthiopie.

Converti au christianisme monophysite par le Patriarcat d'Alexandrie, il s'était montré irréductible à la foi romaine jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle où les troupes portugaises l'ayant délivré d'une terrible invasion musulmane, un jésuite espagnol, Pierre Paëz, celui dont parlait Bruce, put gagner la confiance du Négus Za-Denghel, dont le successeur Socinios fit profession de catholicisme. Malheureusement des erreurs furent commises après la

mort de Paëz et, en 1632, un soulèvement monastique et populaire se produisit : la hiérarchie catholique fut expulsée ou massacrée, et les colons portugais refoulés dans les déserts périrent presque tous misérablement.

★  
★

Les Jésuites étant devenus impossibles en ce pays, le Saint-Siège les remplaça par des religieux de l'Ordre séraphique, français et surtout italiens, qui essayèrent avec une obstination aussi héroïque que vaine de s'y introduire pour plaider la cause de l'Église Romaine. Jusqu'à la fin du siècle, on en compte plus de vingt qui moururent ainsi de faim et de misère, quand ce ne fut pas dans de cruels supplices.

Sur la demande du P. Verzeau, appuyée par Louis XIV, la Congrégation de la Propagande autorisa l'envoi d'un groupe de missionnaires de la Compagnie de Jésus. Une chance se présenta aussitôt. Le Négus, Jésus I<sup>er</sup> le Grand, demanda à un marchand arabe, Hadji-Ali, de lui amener du Caire un médecin franc, c'est-à-dire européen, pour le soigner. L'Arabe fut adressé par un Arménien de ses amis à un apothicaire français, établi au Caire, nommé Charles Poncet. Né à Saint-Claude en Franche-Comté, en 1653, exilé politique après la reconquête française, il avait eu maintes aventures avant de faire figure en Égypte de praticien à succès ; d'ailleurs trop beau parleur et dangereusement porté sur la dive bouteille. Mais dans ces régions, force est bien de se contenter de ce que l'on trouve. Les PP. Verzeau et de Brévedent parvinrent à le persuader d'emmener avec lui le missionnaire normand, comme garçon apothicaire, afin de lui permettre d'explorer l'itinéraire, et l'Éthiopie, dont on ne savait plus rien depuis près de soixante-dix ans.

Sur l'intervention du Consul du Roi au Caire, Benoît de Maillet, Poncet accepte cette proposition hasardeuse et il fut convenu qu'on irait jusqu'à Gondar avec Hadji-Ali par la grande caravane commerciale annuelle d'Éthiopie, qui partait de Siout dans le courant de l'automne.

Le missionnaire devrait vivre pendant un temps illimité en Éthiopie où, si on le reconnaissait pour ce qu'il était, il risquait la mort ou la prison perpétuelle. Il devrait faire passer tous les renseignements intéressants au Caire. Aucun apostolat n'était possible dans ce milieu foncièrement hostile ; aucune relation sur la route, aucune maison amie où il pût se refaire.

De leur côté, les Franciscains réformés, chargés, comme on l'a dit, d'entrer en Éthiopie, préparaient méthodiquement leur

entreprise. Leur Supérieur était un Sicilien, Francesco-Maria Pas-salacqua, en religion : Francesco de Saleme, ancien élève des Jésuites lui-même, zélé, dynamique et imaginaire. Il décida d'envoyer par la même caravane, jusqu'à Sennaar, trois religieux, les PP. de Montella, della Terza et da Tripalda, déguisés en der-viches errants.

Le 10 juin 1698, les trois voyageurs : Hadji-Ali, Charles Poncet et Joseph Duval, commis d'apothicaire — c'était notre Normand qui avait adopté pour la circonstance le nom de sa mère — s'embarquèrent sur le Nil à Boulacq pour Siout, ou Assiout, à huit cents kilomètres en amont.

De bancs de sable en hauts-fonds ils y parvinrent en quinze jours, au lieu des cinq escomptés sur la foi de renseignements fantaisistes. Tout le reste du voyage, pour des raisons diverses, amena les mêmes mécomptes et devait durer finalement plus d'un an au lieu des cinq mois prévus...

★  
★

Le véritable voyage commença le 2 octobre. Il devait compter trois étapes principales : de Siout à Dongola en Nubie, distance de l'ordre de 1.200 kilomètres ; de Dongola à Sennaar au Soudan, 1.500 kilomètres ; enfin, de Sennaar à Gondar, alors capitale de l'Éthiopie, quelque 900 kilomètres. En tout depuis le Caire : 4.500 kilomètres au moins.

Les premières journées à travers le désert de Lybie furent les plus dures. Itinéraire droit au sud d'abord : départ vers trois heures du matin et progression jusqu'à midi. Une heure de pause et l'on repart pour cheminer jusqu'à la nuit faite. Ces nuits sont extrêmement froides et éprouvent beaucoup les voyageurs légèrement vêtus. Après bien des efforts, on rejoint enfin le Nil à la troisième cataracte. C'est le 25 octobre. Les voyageurs épuisés se reposent et ce n'est que le 2 novembre que la caravane repart longeant la rive gauche du Nil dont la vallée est proclamée délicateuse !

Neuf jours de cette promenade les séparent encore de Dongola l'Ancienne, à cent cinquante kilomètres en amont de la ville qui porte aujourd'hui ce nom. Ils y parviennent le 10 novembre.

La caravane y séjournera longuement, sans doute pour motif d'affaires. La population est barbare et grossière, et le Père de Brévedent est visiblement excédé par la nudité complète des garçons, la ceinture problématique des filles, la crasse immonde recouvrant les vêtements des adultes, leur boisson dégoûtante,

leurs clameurs barbares. Mais son patron Poncet est là-dedans comme dans son élément ; il fait des cures remarquables de gangrène et d'écrouelles, et, plus grand miracle, reconverti par le contact de Brévedent, cet ancien élève probable du collège jésuite de Dôle mène victorieusement une joute dialectique avec des musulmans sur les mérites respectifs du christianisme et de l'Islam. Jamais les Caiotes n'eussent reconnu en lui leur proverbial et sympathique ivrogne !

★★

Le 6 janvier 1699, seulement, on s'arrache à ce lieu de délices ! et quatre jours après c'est l'entrée au Soudan par le royaume noir, vaguement islamisé, de Sennaar du nom de sa capitale. Traversée d'abord de la steppe désertique de Bihouda, pour éviter la boucle du Nil dite de Dongola, de quelque 600 kilomètres de longueur, puis itinéraire par la rive droite du Nil Bleu, qui descend des montagnes d'Éthiopie, depuis l'endroit de son confluent avec le Nil Blanc venant des grands lacs, où s'élèvera au début du XIX<sup>e</sup> siècle la célèbre ville de Khartoum ; enfin, après traversée de plusieurs sous-affluents, arrivée à Sennaar, médiocre bourgade dont le spectacle ne leur en paraît pas moins « enchanteur » ! Tout est relatif... c'est le 12 février 1699.

★★

Pendant que les marchands procèdent avec les indigènes à leurs trocs, seul procédé commercial en usage dans cette région, Poncet réalise des cures de plus en plus sensationnelles. Tant y a que le Mek de Sennaar (c'est son titre) décide de le garder comme son médecin personnel, ce qui ne fait pas l'affaire de nos voyageurs. Le Père parvient à dédouaner son compagnon en persuadant le potentat noir de se contenter des services du Père Pascal de Montella, l'un des trois Franciscains travestis en derviches, qui le suivent comme son ombre depuis Siout, quoique ses connaissances en médecine soient des plus sommaires.

Brévedent joue du mieux qu'il peut son rôle de valet d'apothicaire. Mais l'apôtre bâillonné a parfois sa revanche. Le 25 février on apporte à Poncet une petite fille musulmane à l'agonie. Le Père peut la baptiser, sans être vu, quelques instants avant sa mort. « Il manifestait une joie intense », nous dit son compagnon, « affirmant avec des transports inexprimables que, quand il n'aurait fait que cela dans sa vie, il se tiendrait comme bien récompensé de toutes les peines et de toutes les fatigues qu'il avait eues dans ce voyage ».

Mais il subissait de graves malaises en ce moment même, se trouvant atteint d'une dysenterie que rendait inévitable sur un organisme fatigué, les températures extrêmes et les eaux suspectes.

Dans cette région, de janvier à avril, les chaleurs sont accablantes; de mai à juillet, c'est la saison des pluies, qui ne se manifeste d'abord que par des orages nocturnes mais dont les miasmes sont dangereux, puis par des précipitations presque continuelles. Les plateaux éthiopiens jouissent d'un climat sain, mais la dénivellation, du côté soudanais (quelque 300 mètres d'altitude à Sennaar et 2.300 mètres à Gondar) crée des variations barométriques et thermométriques qui éprouvent beaucoup les voyageurs.

★★

Diverses raisons sur lesquelles nous n'insisterons pas ici, ont gravement retardé la caravane. C'est seulement le 2 mai 1699 que celle-ci s'arrache à la fournaise du Soudan. Sa route doit couper les innombrables cours d'eau enflés par les pluies qui descendent de ce château d'eau qu'est l'Éthiopie. Après avoir subi la chaleur brûlante, la soif, le sable, il faut lutter contre les torrents débordés, les sentiers de montagne, les pluies diluviennes. S'y ajoutent les manques d'égards, la brutalité calculée de leur étrange guide Hadji-Ali, qui semble bien avoir essayé de machiner la mort des deux hommes qui se sont fiés à lui, pour s'approprier leurs dépouilles.

Le P. de Brévedent monte cet interminable calvaire. Le 25 mai, à Giesim, il accomplit la quarantième et dernière de ses années. Elles ont été bien employées, et la récompense éternelle n'est plus loin. Encore un effort!

La caravane atteint Serké, ville frontière. La relation de Poncet ne tarit pas sur la beauté du paysage et des forêts superbes. Mais les pluies incessantes ajoutent à la fatigue extrême. Arrivés à Tambisso sur le premier étage du plateau éthiopien, le 20 juin. Un an déjà qu'on a quitté Le Caire! Les forces du Père l'abandonnent progressivement. Le 26 juin, il doit rester alité quatre jours à Girana. Le premier juillet, une escorte de trente cavaliers envoyés par le Négus vient entourer les voyageurs. Le lendemain la passe de Tselga à 2.700 mètres d'altitude les introduit au cœur du massif éthiopien. Gondar n'est plus qu'à deux étapes. Le missionnaire a-t-il enfin atteint le but que lui ont fixé les ordres de ses supérieurs et son propre dévouement?

Cette ultime joie lui sera refusée. Le 3 juillet, dans la maison que possède Hadji-Ali au village de Barko, distant de trois lieues

de Gondar, les deux européens, épuisés, s'abattent sur leurs grabats. Poncet est gravement malade. Le Père de Brévedent ne se relèvera pas...

Lorsque Poncet revient à lui, six jours plus tard et s'informant de son camarade, on lui apprend qu'il est très mal. Incapable de marcher, il se fait porter auprès de lui. « Mes larmes plutôt que mes paroles — dit-il — lui firent comprendre que je désespérais de sa guérison et que son état était sans remède. Je l'avais connu au Caire où sa réputation était si grande qu'il passait pour un homme favorisé de Dieu par des grâces extraordinaires, et même par le don des miracles et de la prophétie. Pendant tout le voyage, il ne me parla que de Dieu. Dans les derniers moments de sa vie, son cœur se répandit en sentiments d'amour et de reconnaissance envers Dieu, si ardents et si tendres que je ne les oublierai jamais. Pour rendre justice au P. de Brévedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus courageux et plus intrépide dans les dangers, plus ardent et plus ferme lorsqu'il fallait soutenir les intérêts de la religion, plus modeste et plus religieux dans toute sa conduite. Il mourut le 9 juillet de l'année 1699, à trois heures du soir... »

Des moines éthiopiens, témoins admiratifs de sa mort, l'ensevelirent dans leur église.

Ainsi s'acheva sur une terre chrétienne, sans doute, mais si violemment âpre et hostile, cette existence commencée dans le vert paradis de la Côte de Grâce. Son véritable succès ne doit pas se chercher sur le plan humain. Les travaux du Père sur la physique et la linguistique n'ont pas dépassé le niveau d'essais distingués ; ses entreprises missionnaires en Perse et en Éthiopie ont été arrêtées par d'infranchissables obstacles. Sa vraie réussite est dans l'équilibre réalisé chez lui entre le divin et l'humain : d'une part la foi héroïque que lui avait inculquée la Compagnie, avec le goût des âmes et de l'apostolat ; d'autres par les qualités intellectuelles et sociales qu'il tenait de sa patrie et de son sang : sa vigoureuse intelligence, sa hardiesse, sa modération, son affabilité. Cet ensemble n'est pas loin de la sainteté.



Le souci de l'exactitude et le vif sentiment de l'hommage dû aux vaillants confrères de notre missionnaire et à leurs émules franciscains nous oblige à dire un mot du second épisode de cette expédition de reconnaissance, car il y en eut un second, plus meurtrier, hélas ! que le précédent.

Au Caire, le retour de la caravane en janvier 1700 amène, chose surprenante, un afflux de bonnes nouvelles. Plusieurs

Éthiopiens affirment avoir vu les deux Francs entrer à Gondar royalement escortés. Il est trop certain que ces indigènes, avidement interrogés, ont répondu dans le sens des désirs de leurs interlocuteurs, suivant l'usage répandu dans ces terres bénies du mensonge et de la fausse nouvelle ! Les confrères des missionnaires exultent. Mais les plus réfléchis s'inquiètent de l'absence de correspondance directe. Les mois passent sans amener de confirmation ou d'infirmité. Ce n'est qu'en octobre 1700 qu'arrive de Sennaar une lettre écrite le 22 mars par le P. franciscain d'Atripalda, disant avoir reçu, plusieurs mois auparavant, une missive de Poncet, alors à Gondar, lui apprenant la mort du P. de Brévedent.

Stupeur et perplexité ; qui croire et que croire ? Poncet seul pourrait y répondre, mais où le trouver ? Est-il même encore vivant ? En fait, il avait quitté Gondar en mai ; toutefois pour éviter l'inférel Soudan, il était passé par la Mer Rouge, et n'arriva au Caire qu'en avril 1701.

A ce moment, il y avait quelque cinq mois qu'au début de novembre 1700, le P. Verzeau, dévoré d'inquiétude, avait fait partir une mission de secours — ou de remplacement..., constituée par les PP. Grenier et Paulet ; de son côté, le P. de Saleme, récemment nommé Légat apostolique, partait pour l'Éthiopie avec huit de ses religieux dans l'intention d'avoir une entrevue avec le Négus.

Après un voyage pénible, on arriva à Sennaar, le 2 mai, au moment où s'ouvrait la saison des pluies. Le désir d'arriver au plus tôt à Gondar amena les voyageurs, au mépris de toute prudence, à poursuivre immédiatement leur route. Volontairement égaré par son guide, le P. de Salène mourait d'épuisement le 4 août en arrivant à Tselga. Son disciple, Jean de Jérusalem, nommé Vice-Légat, eut une audience encourageante du Négus, mais quelques maladroites provoquèrent une explosion populaire d'hostilité anti-romaine et les religieux durent rester cachés pendant plusieurs mois. Très éprouvés par le voyage et la claustration, les PP. Grenier et de Cilento moururent dès le 25 septembre. En janvier 1702, on prit enfin le chemin du retour, mais toujours par le fatal itinéraire du Soudan, et dès lors la fin du voyage n'est plus qu'un funèbre nécrologe.

A peine arrivés à Sennaar, les PP. Paulet, jésuite, della Terza et da Montella, franciscains, retournèrent à Dieu. Seuls survécurent les Européens que leurs fonctions ou l'état de leur santé avaient empêchés de monter en Éthiopie.

Au demeurant, quel qu'en ait été le prix, la mission d'éclairage et de renseignements assurée par le Père de Brévedent était bien remplie. Elle se révélait doublement négative ; il était radicalement impossible aux Européens d'utiliser la voie meurtrière du Soudan, et impossible aussi d'envisager une installation quelconque en Éthiopie en raison de la violente opposition du clergé et du peuple.

Il était encore trop tôt. On est obligé de reconnaître que les plus belles illuminations de l'intelligence, les plus entiers dévouements du cœur, sont impuissants à réaliser leurs nobles vouloirs avant que ceux-ci n'aient suffisamment mûri, ne soient entrés dans la « nature des choses ». Cette situation s'est réalisée aujourd'hui et les cent trente mille catholiques d'Éthiopie expriment éloquemment la reconnaissance que l'Église doit à leurs apôtres.

(Séance du 10 novembre 1973)

Quand il eut achevé la rédaction de ses Mémoires, le général Garibaldi publia, en 1864, un volume relatif « la victoire de la Marna ».

Il s'y replaçait, disait-il, « dans la sérénité de l'histoire, l'esprit à l'aise et l'âme libre ». La Marna était évidemment un événement majeur que la Dyne et la Marna, si l'esprit mûri à l'aise et l'âme moins libre, on se suppose, il s'était appliqué à dissocier les responsabilités de la défaite de mai en depuis son retour à la vie civile jusqu'à son départ de dernière classe sans qu'il n'ait personnellement pour quoi que ce soit, il se trouvait de part dans la victoire de septembre 14. Il se pencha sur le

quelques réflexions qu'il avait apprises des conversations à son avantage dans son temps de prison « la grande guerre » et le rôle des autres pendant cette période. Il redoutait aussi les juges-pénitents tant — comme si, publiquement, il s'était pas mépris, dans l'exercice de Commandement suprême, de la loi — mais il le sait cher « les grands chefs » de 1914, ce qui est se dévouait par son exceptionnel regard qui se faisait jour de « regard dans le miroir des yeux » quand, par exemple, il s'adressait contre les généraux débauchés.

On se le laisse pour de « avoir pas été grand » pour son commandement, en certaines occasions, sur certains lieux qui s'en détachent pas, « même » j'ai dit comme un refus. » En 1914-1915.

Au demeurant, quel qu'en ait été le prix, la mission d'éclaircir et de renseignements assurés par le Père de Brévent était bien remplie. Elle se révélait doublement négative : il était certainement impossible aux Européens d'ouvrir la voie nouvelle du Soudan et impossible aussi d'installer une installation quelconque en Éthiopie en raison de la violente opposition du clergé et du peuple.

Il était encore trop tôt. On est obligé de reconnaître que les plus belles intentions de l'Éthiopie, les plus entières dévouements de ceux qui ont travaillé à réaliser leurs nobles projets, avant que l'Europe n'ait suffisamment mûri, ne soient restés dans la « nature des choses ». Cette situation s'est réalisée aujourd'hui et les cent trente mille catholiques d'Éthiopie expriment étonnement la reconnaissance que l'Église doit à leurs apôtres.

Après un voyage pénible, on arriva à Sennar, le 2 mai, au moment où couvrait la saison des pluies. Le désir d'arriver au plus tôt à Gondar incita les voyageurs, au mépris de toute prudence, à poursuivre immédiatement leur route. Volontairement escorté par son guide, le P. de Sennar, le P. de Sennar, accompagné de son disciple, Jean de Sennar, nommé Vierge, fut une suite de rencontres et de difficultés dans les montagnes au-dessus de Sennar, et les voyageurs furent obligés de retourner à Sennar le 15 septembre. En janvier 1902, on prit enfin le chemin du retour, mais toujours par le fatal itinéraire du Soudan, et ce fut la fin du voyage.

A ce moment, il y avait encore deux mois au début de novembre 1902, le P. Verreaux, évêque d'Addis-Abeba, avait fait partir une mission de secours — ou de remplacement — composée par les PP. Gravier et Pélissier, et son chef, le P. de Sennar, récemment nommé légat apostolique, partait pour l'Éthiopie avec huit de ses religieux dans l'intention d'avoir une entrevue avec le légat.

Après un voyage pénible, on arriva à Sennar, le 2 mai, au moment où couvrait la saison des pluies. Le désir d'arriver au plus tôt à Gondar incita les voyageurs, au mépris de toute prudence, à poursuivre immédiatement leur route. Volontairement escorté par son guide, le P. de Sennar, le P. de Sennar, accompagné de son disciple, Jean de Sennar, nommé Vierge, fut une suite de rencontres et de difficultés dans les montagnes au-dessus de Sennar, et les voyageurs furent obligés de retourner à Sennar le 15 septembre. En janvier 1902, on prit enfin le chemin du retour, mais toujours par le fatal itinéraire du Soudan, et ce fut la fin du voyage.

A leur arrivée à Sennar, les PP. Pélissier, Gravier, de Sennar et de Sennar, accompagnés de deux autres religieux, furent reçus par le légat apostolique, le P. de Sennar, et furent installés dans une maison à Sennar.

GAMELIN  
et la bataille de la Marne  
(Septembre 1914)

par R.-G. NOBÉCOURT  
(Séance du 10 novembre 1973)

QUAND il eut achevé la rédaction de ses Mémoires, le général Gamelin publia, en 1954, un volume relatant « la manœuvre et la victoire de la Marne ».

Il s'y replaçait, disait-il, « dans la sérénité de l'Histoire, l'esprit à l'aise et l'âme libre ». La Marne était assurément un meilleur souvenir que la Dyle et la Meuse. Si, l'esprit moins à l'aise et l'âme moins libre, on le suppose, il s'était appliqué à distribuer les responsabilités de la défaite de mai 40, depuis son subordonné immédiat jusqu'au soldat de deuxième classe, sans qu'il y fût personnellement pour quoi que ce soit, il revendiquait sa part dans la victoire de septembre 14. Il se justifiait en le rappelant.

Quelques réflexions allusives suggéraient des comparaisons à son avantage entre son propre rôle pendant « la grande guerre » et le rôle des autres pendant cette guerre-ci. Il redorait ainsi son propre prestige terni — comme si, précisément, il n'avait pas manqué, dans l'exercice du Commandement suprême, de la fermeté qu'il louait chez « les grands chefs » de 1914, comme s'il ne détournait pas son insaisissable regard gris en félicitant Joffre de « regarder dans le blanc des yeux » quand, par exemple, il sévissait contre les généraux défailants.

On ne le blâme point de n'avoir pas été grossier ; peut-être, cependant, en certaines occasions, sur certaines lèvres, qui n'en abusent pas, « merde » jaillit comme un refus. « En 1914, écrit

Gamelin, nous avions en France nombre d'hommes qui savaient dire le mot magnifique de Cambronne puis mourir ». Entre 1933 et 1939, il y eut des moments où le général Gamelin aurait pu le dire mais il ne savait pas et il se bornait à retirer aussitôt des lettres de démission polies.

Il écrit encore qu'en 1914 « il y avait heureusement à la tête de nos armées des âmes fortes, des chefs vigoureux et de tempérament combattif ; l'armée demeurait vaillante, les chefs de la nation se montraient fermes et résolus, le moral du pays restait solide ».

La référence à 1940 apparaît assez.

Le général Gamelin n'y oublie personne — que lui-même. Mais c'est de lui qu'il parle — de lui en 1914 — quand il distingue *l'ordre et l'instruction* : « Dans une phase aussi décisive de la guerre, il ne s'agissait plus d'*intentions* susceptibles d'être interprétées par les exécutants, mais d'une volonté précise et simple, immédiatement exécutable ». Qui donc, le 19 mai 1940, remettait au général Georges, presque en s'excusant et à la sauvette, une *instruction*, voire une suggestion, qui commençait ainsi : « Sans vouloir intervenir dans la conduite de la bataille en cours... » ?

★★

A la mobilisation du 2 août 1914, le commandant Gamelin appartenait organiquement au 3<sup>e</sup> Bureau de l'État-major général. Joffre le charge de diriger le cabinet qu'il constitue avec ses deux officiers d'ordonnance, un fantassin breveté, le capitaine de Galbert et un cavalier réserviste, le capitaine Muller.

Le 1<sup>er</sup> septembre, le Grand Quartier est transféré de Vitry-le-François à Bar-sur-Aube. Il y restera cinq jours, ceux où se décide et se prépare la bataille de la Marne.

Le 4 au matin, les officiers du 3<sup>e</sup> Bureau, autour de leur chef, le lieutenant-colonel Pont, dans la salle d'école qui leur est réservée, considéraient la carte au 200.000<sup>e</sup> « renseignée » d'après les informations de la nuit. Le commandant Gamelin était là.

Le glissement au sud-est de l'aile droite allemande, orientée jusqu'alors vers Paris, se dessine nettement sur la carte et l'on voit bien qu'elle offre ainsi le flanc à la VI<sup>e</sup> Armée qui, sous les ordres du général Maunoury, vient de se former pour couvrir la capitale. Si Joffre a déjà décidé de pousser en direction de Meaux des éléments de l'armée Maunoury, afin en particulier d'étayer les Britanniques, il ne sait pas encore s'ils marcheront au nord ou au sud de la Marne.

Autour de lui d'ailleurs — et d'abord le général Berthelot,

le sous-aide major chargé des opérations — certains croient qu'il faut continuer le repli et passer sur la rive gauche de la Seine avant de reprendre l'offensive : les unités en retraite depuis la bataille des frontières ont besoin de se refaire, derrière le fleuve. Mais d'autres croient que si elles le franchissent, elles n'en redéboucheront pas. Joffre a écouté et s'est tu.

Voici, à l'aube de ce 4 septembre, l'évidence d'un fait nouveau, inattendu et espéré. « Pour la première fois depuis deux mois, nous les coiffons, déclare le commandant Gamelin. Il faut en profiter immédiatement, abandonner le rétablissement sur la Seine, attaquer dès demain ». Les officiers du 3<sup>e</sup> Bureau sont unanimes : on doit saisir l'occasion qui paraît propice et ne se reproduira peut-être plus. Pont va chez Berthelot, dans la salle de classe voisine, et l'informe. La veille, Berthelot a fait rédiger l'ordre de repli au-delà de la Seine. Il s'y tient : attaquer maintenant serait prématuré. Il se refuse à changer les dispositions qu'il a prises et à rien proposer d'autre au général en chef.

Le lieutenant-colonel Pont revient consterné à la salle des cartes, mais Gamelin a fait discrètement avertir Joffre et Joffre arrive. Il s'assoit à califourchon, comme d'habitude, devant la carte. Gamelin le met au courant : l'opinion du 3<sup>e</sup> Bureau, la démarche inutile auprès de Berthelot. Joffre se lève. Il dit seulement : « Nous avons intérêt à nous battre dans la vallée de la Marne et non sur la Seine » puis il passe chez Berthelot.

Le rôle déterminant du commandant Gamelin dans cette consultation où Joffre balançait fut, disons-le, contesté le soir même, par un officier du 3<sup>e</sup> Bureau, auquel il déplaisait sans doute que le directeur du cabinet se mêlât d'affaires qui ne le regardaient pas et dont l'antipathie ombrageuse se révèle assez dans les notes qu'il rédigea après la délibération. « En termes grandiloquents mais vagues, le commandant Gamelin parla de la situation stratégique, de la manœuvre nécessaire pour amener les troupes à la bataille, puis émit des considérations tactiques sur l'emploi des différentes armes. Son exposé n'apporta aucune lumière dans la discussion ».

Gamelin cependant suit Joffre dans le bureau de Berthelot, avec le capitaine de Galbert et le général Belin, le major, auquel il a téléphoné de venir. Berthelot s'obstine : il faut laisser l'ennemi s'enfoncer dans la nasse. On pourrait néanmoins, concède-t-il, l'attaquer des deux côtés, sans repasser la Seine, dans la région d'Arcis - Bar-sur-Aube d'une part, au sud de la Marne d'autre part. Et si l'ennemi, sur l'aveuglement duquel on ne pouvait miser, ne s'engageait pas dans la nasse, s'il redressait son gros vers Paris ? « L'occasion s'offre, dit Gamelin. Si nous la laissons passer, nous ne sommes pas dignes de la victoire ».

Joffre se tait mais, sans doute, sa décision est-elle prise. Déjà Galliéni, qui commande la défense du camp retranché de Paris, a prescrit à Maunoury de se disposer à entamer, le 5, un mouvement à l'est dans le flanc de l'armée allemande.

Au nord ou au sud de la Marne ? Que dit Joffre ? Il est tenté de dire au nord. Au sud, répète Berthelot. Joffre hésite, lâche un peu, s'accorde du temps. Il consulte par télégramme Franchet d'Esperey qui, depuis la veille, remplace Lanrezac à la tête de la V<sup>e</sup> Armée. Par émissaire il consulte Foch qui commande depuis quelques jours le groupement formateur de la IX<sup>e</sup> Armée et qui vient d'accueillir, à sa manière, l'officier de hussards que le commandant Gamelin a fait désigner pour diriger son état-major : le lieutenant-colonel Weygand. Il est 13 heures et Joffre va déjeuner.

Quoi qu'on décide, les instructions devront partir au début de la nuit. Berthelot en rédige une, dans l'après-midi — l'instruction n<sup>o</sup> 5 : elle précise l'ordre de bataille et limite les replis. A 16 heures, un télégramme confirme que Maunoury commencerait son mouvement le 5, au nord de la Marne, mais que les Anglais demeurent réticents ; Franchet d'Esperey est parti conférer avec French.

Joffre n'attend plus. Il réunit Belin et Berthelot et prie Gamelin de rester. Sa décision est arrêtée : on exploitera sans retard — peut-être le 7 — la situation débordante de la VI<sup>e</sup> Armée. Que le commandant Gamelin, avec lequel, depuis le matin, il a parlé plusieurs fois de cette manœuvre, rédige le projet de l'ordre qui la définira et fixera la mission des exécutants !

Gamelin avait rédigé de même, le 25 août, l'instruction n<sup>o</sup> 2 où germait, dira-t-il, la bataille de la Marne. Il dira aussi — en 1954 — que nul autre que Joffre n'aurait pu la signer, tant elle était courageuse, sans que sa main tremblât : « Que fût-il advenu si le gouvernement le rendant personnellement responsable des échecs initiaux l'avait relevé de son commandement ? ». Il faut entendre sans doute que si le gouvernement n'avait pas relevé le général Gamelin, le 19 mai 1940, il y aurait eu une autre victoire de la Marne.

L'instruction du 25 août prescrivait le repli des armées de gauche, menacées d'encerclement, et celui des armées du centre, autant que nécessaire, les armées de droite résistant sur leurs positions. On s'arrêterait sur une ligne Verdun - Laon - La Fère et la Somme, le temps de reconstituer nos forces et de réaliser des conditions stratégiques favorables, cependant que serait rassemblée à gauche une armée qui, débouchant de la Somme, envelopperait par l'extérieur l'aile marchante des troupes allemandes.

Cette éventualité, mise en forme par le commandant Gamelin, ne s'accordait pas — déjà — avec celle qu'envisageait le général Berthelot : attaquer l'aile marchante par l'intérieur, au risque qu'une bataille frontale n'entraînât de nouveau une rupture frontale.

La géographie aime toujours l'histoire : le barrage sur la Somme, avec une idée d'action offensive au-delà, réapparaîtra un moment en mai 1940. En août 1914 il ne put être établi. Notre extrême gauche restait très fragile du fait de la retraite britannique : orientée, malgré Joffre, vers l'Oise et non vers la basse Somme, elle découvrait l'armée Lanrezac. La bataille Reims-Amiens n'aurait pas lieu.

Le repli devait continuer sans que Joffre renonçât à la masse de manœuvre offensive à gauche et d'autant moins qu'on recueillait les premiers indices du changement de direction de l'aile droite allemande, exposant son flanc. Mais où s'arrêterait-on, d'où partirait l'offensive ? La Marne, la Seine ? La Seine, disait Berthelot. Joffre venait de dire *la Marne* comme Gamelin le disait. Celui-ci traduisait en ordre d'exécution une « intention » à laquelle il avait pour le moins contribué. Le 17 avril 1951, le général de Villelume déclarera devant la Commission d'enquête sur les événements 1933 à 1945 qu'il tenait d'un officier du 3<sup>e</sup> Bureau en 1914 que « le véritable vainqueur de la Marne était le commandant Gamelin » (Tome IX, p. 2765).

L'ordre était rédigé avant le dîner. On dîne. Arrive la réponse de Franchet d'Esperey : quoique son armée ne soit pas dans une situation brillante, elle pourra se battre le 6. La réponse de Foch : d'accord pour le 6. Galliéni téléphone : après son mouvement du 5, au nord de la Marne, Maunoury sera prêt à attaquer le 6 au matin. Les Anglais — sans le concours desquels Maunoury eût risqué d'être en l'air — seraient prêts aussi, mais ils reculent encore, au-delà de la position de départ qui leur est assignée. Joffre ira demain, avec Gamelin, presser le maréchal French « au nom de la France » et de « l'honneur de l'Angleterre ». Il obtiendra son acquiescement loyal, lui dira merci — et boira son thé.

A 21 h. 15, le 4 septembre, Joffre a signé le document remis au point par Gamelin après le dîner et qui va déclencher, le 6, la bataille de la Marne. Il est « tapé », chiffré et envoyé aux armées à 22 heures.

Le 5, après le déjeuner, Joffre dit à Gamelin : « Les dés sont jetés. Il n'y a plus qu'à attendre. Je vais essayer de faire une

sieste... Réveillez-moi si vous recevez des nouvelles importantes... » Une communication de l'armée britannique arrive : l'aviation signale deux grosses colonnes allemandes qui repassent la Marne et remontent vers le Nord. Gamelin va tirer Joffre de son somme. Il remonte au passage la francophilie vacillante de deux militaires japonais : « Nos affaires ne vont pas mal du tout ».

Le même 5 septembre, Joffre informe en ces termes le Président de la République de la décision qu'il a prise : « Le général Galliéni ayant attaqué *prématurément*, le général en chef donne ordre de suspendre la retraite... » Si on perd la bataille prochaine, ce *prématurément* désignera le fautif. Et si on la gagne ? Galliéni appellera Joffre, dans ses carnets, « le gros finaud ».

Le 6, à 7 h. 30, le Grand Quartier téléphone l'ordre du jour fameux : « Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays... » Ce n'est pas Gamelin qui l'a composé, quoi qu'on en ait dit, mais le capitaine de Galbert, spécialiste de la littérature napoléonienne. Les ordres du jour de 39-40 seront d'un autre ton.

Il revient à Gamelin d'avoir nommé la victoire de septembre 1914. Le 10 en effet, à la fin de l'après-midi, Joffre rendait compte de la bataille au ministre de la guerre. Quelle bataille ? Toutes les batailles ont un nom. Joffre interrogeait autour de lui. Par référence à Attila vaincu dans ces parages, Berthelot proposait « les champs catalauniques ». Joffre trouva cela prétentieux et intelligible au public. Belin proposa : « Paris-Verdun ». Joffre, le sourcil froncé, regardait Gamelin. Celui-ci remarqua que ce « Paris-Verdun », exact militairement, ferait penser à un circuit automobile ou à une course cycliste. Que proposait-il donc ? « Le général en chef n'a-t-il pas dit, le 4, *Nous nous battons dans la vallée de la Marne* ? Pourquoi pas la Marne tout court, cela sonne bien ? » — « D'accord » dit Joffre. Et voilà un nom inscrit à jamais dans les fastes nationaux — après avoir servi pendant quatre années, à chaque nouvelle « dernière » grande offensive, de mot flamboyant capable de rallier les poilus, de raviver leur courage, d'exalter leur espérance. Pourtant...

Ce « pourtant » est de Gamelin lui-même, du Gamelin de 1938. Célébrant le 3 juillet, à Phalsbourg, le centenaire du général Muton, il déclarait : « J'ai souvent songé, pour en avoir vécu les heures d'émotion et d'efforts, à ce que l'on a coutume d'appeler *le miracle de la Marne*. Je me suis demandé si, plutôt qu'une victoire renouvelée aux Champs Catalauniques, si haut qu'elle sonne dans l'histoire de France, il n'eût pas mieux valu pour la suite de la guerre et pour l'après-guerre une bataille, voire indécise, à nos frontières, mais qui y marquât l'arrêt de l'invasion allemande ».

Que signifiaient ce regret et cette hypothèse, vingt-quatre ans après ? Mal engagée, sur des données inexactes et une stratégie hasardeuse, la bataille des frontières n'avait pas même été indécise. On accordera volontiers au général Gamelin qu'il eût mieux valu la gagner en effet. Qui donc l'avait conçue et s'y aventura ?

Et qui n'avait pas retenu l'avertissement que Foch, en 1911, donnait à son ancien élève de l'École de guerre : « Vous que le général Joffre écoute et qui allez vous occuper de grandes questions, n'oubliez jamais : les Allemands auront contre nous 35 corps d'armée, leur droite à la mer ».

Le 1<sup>er</sup> novembre 1914, le commandant Gamelin était promu lieutenant-colonel. Il avait 42 ans. Lorsque le Grand Quartier se fut installé à l'hôtel du Grand Condé, à Chantilly, Joffre, sans l'éloigner de lui, le muta de la direction de son cabinet à celle du 3<sup>e</sup> Bureau, celui des opérations. Il y réglera, les inspirant peut-être, les grandes offensives, si vainement coûteuses, de 1915.

Que signifiaient ce regret et cette hypothèse, vingt-quatre ans après ? Mal engagé, sur des données inexactes et une règle hasardeuse, la bataille des frontières n'avait pas même été indécise. On accordera volontiers au général Gamélin qu'il eût mieux valu la gagner en effet. Qui donc l'avait conçue et s'y aventurée ?

Et qui n'avait pas retenu l'avertissement que Foch, en 1911, donnait à son ancien élève de l'école de guerre : « Vous que le général Joffre écoute et qui allez vous occuper de grandes questions, n'oubliez jamais : les Allemands auront contre nous 25 corps d'armée, leur droite à la mer ».

Le 1<sup>er</sup> novembre 1914, le commandant Gamélin était promu lieutenant-colonel. Il avait 42 ans. Lorsque le Grand Quartier se fut installé à l'hôtel du Grand Condé, à Chantilly, Joffre, sans éloigner de lui, se mit à la direction de son cabinet à celle du 3<sup>e</sup> bureau, celui des opérations. Il y régla, les inspirant peut-être, les grandes offensives, si vainement conçues, de 1914.

## Qu'est-ce que la Vertu ?

par François BURCKARD

Séance publique des prix  
(22 décembre 1973)

Au début de la séance habituelle des prix, M. François Burckard prononça l'allocution suivante :

**L**A tradition veut qu'en cette séance solennelle et annuelle dite « des prix » le vice-président de l'Académie fasse l'éloge de la Vertu.

Exercice inutile et suranné, pensons-nous peut-être. Vaut-il la peine, à notre époque, de perdre quelques demi-heures à trouver des idées originales sur ce sujet, et de perdre dix minutes à les écouter. Mais aussi, qu'est-ce que dix minutes, que sont quelques demi-heures, et ne serait-ce pas faire preuve de vertu déjà que de nous exercer petit à petit, à retrouver ce temps que nous déclarons un peu hâtivement disparu, ce temps que nous n'avons plus pour écouter les autres, pour rendre des visites, le temps de perdre du temps pour réfléchir ?

Mais qu'est-ce que la vertu ? Courage, force d'âme, « un ferme gouvernement de soi » capable de surmonter les passions, « la puissance de vouloir et d'agir contre ce qui plaît ou déplaît », nous dit le philosophe Alain, « une manière d'être qui est génératrice du bon ordre social », écrivit Platon. « Derechef, Ménon, écrit-il ailleurs, nous voici dans la même situation : alors que nous sommes en quête d'une unique vertu, c'en est une pluralité que nous venons de trouver ». A quoi bon ajouter quelque chose à tous les essais de définition qui ont été faits de la Vertu ? Je ne m'y risquerai pas.

Et pourtant elle existe, et il me paraît juste par contre, que l'on fasse de temps en temps l'éloge de ceux qui la pratiquent,

sous l'une ou l'autre de ses formes, et peut-être précisément parce que cette vertu même veut qu'ils s'en cachent. Aussi, bien que la tâche ne soit pas plus facile et que j'aie bien peu d'aptitude à cela, voudrais-je leur rendre hommage, très modestement et avec une certaine mélancolie, sachant bien que je ferais mieux de les imiter que de faire des exercices de littérature.

Les chercheurs par exemple. Non pas ceux qui s'attachent à se faire un nom et à tirer gloire de leurs travaux, mais ceux qui ont préféré à une vie facile, aux distractions et aux honneurs les longs travaux d'érudition, pour l'amour de l'art ou de la science, ou parce qu'ils ont conscience de ce que leurs travaux cachés peuvent apporter à ceux qui, avec plus d'éclat, et pour le bien général, sauront en faire la synthèse. Le chercheur érudit, mais aussi, pour reprendre les citations d'Alain, « l'homme qui ne sait pas beaucoup, et qui s'instruit en ses rares loisirs, avec une peine incroyable, seulement pour honorer sa propre pensée, voilà celui qui mériterait le beau nom de sage ».

« Vertu, c'est athlétisme », dit-il encore, et « le coureur doit triompher de l'ivresse de courir ». Je citerai donc aussi, au risque de me contredire, ceux qui, allant plus loin dans la vertu, ont renoncé à l'estime que leur aurait procurée, dans un milieu savant, l'érudition et les communications publiques auxquelles ils paraissaient prédestinés, pour aller, discrètement et humblement, consacrer leur temps à visiter les vieillards ou soutenir la cause des pauvres gens.

Pensons aussi à ceux qui, plus organisateurs, ont décidé de faire fructifier leur talent en lançant une grande œuvre, et qui termineront leur vie, fatigués et peut-être ruinés, mais heureux de laisser derrière eux quelques réalisations concrètes. Mais songeons peut-être plus encore, car la renommée n'est pas là pour les soutenir, à tous ceux qui passent une partie de leur temps, ou leur existence entière, à défendre les travailleurs étrangers, ou simplement à leur apprendre le français, à ceux qui consacrent leur amour et leur équilibre aux malades mentaux, à ceux qui mènent des croisades démodées et pourtant nécessaires contre la lèpre et des souffrances lointaines qui n'intéressent plus personne, à ceux qui attendent au téléphone les appels d'amis inconnus et angoissés et partagent volontairement la détresse morale des autres. J'en passe, bien entendu.

Je voudrais citer enfin ceux qui devant des conditions de vie difficiles ont la vertu, car c'en est une, d'assumer leurs responsabilités seuls, sans se plaindre, sans rien demander, ni rejeter sur les autres la source de leurs problèmes ; ceux qui font preuve de courage tout seuls, du courage de « croire que l'on suffira à

soi quoi qu'il arrive ». Ce sont ceux-là surtout que l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen tient à honorer aujourd'hui.

La Vertu ne vient ni de la nature ni de l'instruction, écrivait Platon. « Je conjecture, dit-il, que cet avantage est au plus haut point quelque chose de divin... Quand la Divinité souhaite qu'une cité prospère, elle fait naître en cette cité des hommes de valeur ; quand d'autre part elle souhaite pour celle-ci un avenir malheureux, la Divinité enlève de cette cité les hommes qui ont de la valeur. De cette manière, il le semble bien, la vertu n'est ni une chose qui s'enseigne, ni un don naturel, mais elle provient, chez ceux qui la possèdent, d'une dispensation divine ».

soient peut-être aussi ceux qui ont écrit les Académiques  
 des érudits. Belle-Lettres et Arts de l'Académie française  
 aujourd'hui. Les Académiques ont été aussi les premiers à  
 la vertu de venir en de la nature de l'instruction, écrit  
 Platon. Je conjecture, dit-il, que cet avantage est au plus haut  
 point d'aucune chose de divin. Quand la Divinité souhaite qu'une  
 cité prospère, elle fait passer en cette cité des hommes de valeur ;  
 quand d'autre part elle souhaite pour elle-ci un avenir malheureux,  
 elle envoie la Divinité enlever de cette cité les hommes qui ont de la  
 valeur. De cette manière, il semble bien, la vertu n'est ni  
 une chose qui s'acquiert ni un don naturel, mais elle provient  
 chez ceux qui se possèdent d'une dispensation divine.  
 Il est évident que la vertu est un don de Dieu, et que  
 les hommes qui sont destinés à la vertu, sont destinés à la  
 vertu par un don de Dieu. Il est évident que la vertu est un  
 don de Dieu, et que les hommes qui sont destinés à la vertu,  
 sont destinés à la vertu par un don de Dieu.

« Vertu, c'est abstinence » dit-il encore, et « le courage doit  
 triompher de l'envie de courir ». Je dirais donc aussi, au risque  
 de me contredire, ceux qui allaient plus loin dans la vertu, ont  
 amené à l'estime que leur vertu procure, dans un milieu  
 où l'envie et les communications publiques jouent un rôle  
 si important, pour aller, discrètement et humblement,  
 consacrer leur temps à visiter les vieillards ou soutenir  
 la cause des pauvres gens.

Faisons aussi à ceux qui, plus exigeants, ont décidé de  
 faire brocher leur talent en lançant une grande œuvre, et qui  
 tentent de leur vie, jusqu'à se perdre, mais heureusement  
 de leur dévouement aux quelques institutions caritatives, et  
 pour le cas où ils mourraient, il est évident qu'ils ont par là  
 fait un acte de vertu qui leur procure une grande estime  
 et leur procure une grande estime. Il est évident que ceux qui  
 ont consacré leur temps à visiter les vieillards ou soutenir  
 la cause des pauvres gens, ont fait un acte de vertu qui leur  
 procure une grande estime et leur procure une grande estime.

Je voudrais citer aussi ceux qui, plus exigeants, ont décidé de  
 faire brocher leur talent en lançant une grande œuvre, et qui  
 tentent de leur vie, jusqu'à se perdre, mais heureusement  
 de leur dévouement aux quelques institutions caritatives, et  
 pour le cas où ils mourraient, il est évident qu'ils ont par là  
 fait un acte de vertu qui leur procure une grande estime  
 et leur procure une grande estime.

---

## HOMMAGE DE LA COMPAGNIE A SES MEMBRES DÉCÉDÉS

### Gabriel REUILLARD

(1885-1973)

Gabriel Reuillard, décédé à Paris le 5 août 1973, à l'âge de 88 ans, fut inhumé quatre jours plus tard au cimetière de Bihorel dans le caveau de famille où l'avait précédé son père. Il revenait près des siens qu'il avait cependant quittés une première fois en 1900, dès l'âge de 15 ans, pour aller « voir » l'Exposition Universelle. Il fut tant saisi par la grandeur de cette manifestation qu'il ne voulait plus rentrer. Il s'y résolut enfin avant de repartir plus tard. Il eut alors plus d'assurance pour « se risquer », jusqu'à son service militaire. Revenu à Paris, libéré, il rencontra un autre Rouennais, son aîné, poète et comédien : notre ancien confrère René Fauchois. Celui-ci venait pareillement de Rouen où il n'avait été qu'apprenti menuisier jusqu'à l'âge de 17 ans. En outre, ancien élève lui aussi, de l'école Théodore-Bachelet, René Fauchois fit le munificent en prenant un secrétaire — pour les besoins de la cause et de son propre environnement. Ce fut le jeune Gabriel Reuillard. Engagé aux appointements de quatre-vingts francs par mois — quand il les touchait — mais « nourri à midi ».

Ainsi, débuta-t-il sur la scène de l'Odéon pour tenir un bout de rôle (celui du petit tambour) dans *Rivoli*, la nouvelle pièce de René Fauchois.

Comment n'aurait-il pas été tenté lui-même par le théâtre ? Ce qu'il fit plus tard, au retour de la guerre, en collaboration avec René Wachtansen pour deux pièces théâtrales : *Notre passion* (1921) et *l'Égale*, ouvrage sur l'égalité de la condition féminine dans le civil pendant les hostilités (1924).

De 1914 à 1921, il y avait eu, en effet, la coupure sociale de la guerre par la mobilisation, d'abord au 39<sup>e</sup> R.I., puis dans un autre régiment d'infanterie.

Gabriel Reuillard qui n'aimait pas la guerre avait fait cependant tout son devoir « au front », où il avait été fait prisonnier, en 1916, à Douaumont. Après avoir été deux fois cité, à l'ordre du régiment, le 12 octobre 1915, puis à l'ordre de l'armée avec attribution de la croix de guerre. Il devait être nommé plus tard chevalier, puis officier dans l'Ordre de la Légion d'honneur.

Outre les deux pièces de théâtre et les romans, il eut une carrière de journaliste à *Comœdia*, au *Quotidien*, à *l'Intransigeant* (rubrique littéraire des Treize), à *Cyrano* (magazine hebdomadaire de lettres), à *Paris-Soir* (critique théâtral), mais surtout à *Excelsior*, quotidien très illustré dont Gabriel Reuillard fut un des grands reporters. Chargé pour ce qui le concernait de suivre au jour le jour l'événement de grande actualité nationale. Ceci pour la période dite « de la presse » qui se termina d'une part à la Radiodiffusion française dans les fonctions d'archiviste en 1940 (avec repli à Marseille), puis par de multiples émissions radiophoniques, enfin à partir de la Libération à *Paris-Normandie* sous la rubrique quasi hebdomadaire « La Normandie et les Artistes ».

Une période de travail intensif avait suivi le retour de G. Reuillard, âgé de 35 ans, à la vie civile ; il publiait six volumes de romans et huit volumes de reportages et témoignages divers (et il devait laisser de nombreux inédits). Parmi les romans : 1924 : *Le Réprouvé* ; 1925 : *La Fille* ; 1928 : *La Chair en peine* ; 1930 : *L'Amour et Mœurs* ; 1931 : *Les Clandestines*. Parmi les reportages et témoignages : 1926 : *La prière des captifs* ; 1927 : *Grasse Normandie* avec une illustration en cent dessins de Maurice Vlaminck ; 1928 : *Le calvaire des héros* ; 1931 : *Les femmes fatales*. En 1932, un essai sur *Scarron* et un reportage romancé, en 1934, *Adoration*.

Les romans entraient en cousinage par un caractère commun : le personnage principal étant le plus souvent un être qui souffrait. Dans *Le Réprouvé*, c'est Vincent, un nain. Accablé par la nature. Condamné à vivre en marge. Jusqu'au jour où il découvre qu'il n'est pas le seul à être dans le malheur. Dans *La Fille*, celle-ci dont on devine le métier devient infirmière dans un hôpital après la disparition du fils qu'elle avait élevé « comme un homme ». *L'homme nu* représente le sujet dessiné sur un billet de banque qui pénètre partout « semant les deuils, soulageant les misères », sans avoir l'approbation de l'auteur. Avec *La Chair en peine*, Gabriel Reuillard revient au martyre d'un mutilé de guerre, « bourreau de cœur pour ceux qui l'entourent ». Dans *L'Amour*, la sympathie de l'écrivain va à cette jeune fille qui a coiffé Sainte-Catherine. Elle souffre de son isolement. Elle en sera guérie le jour où son père, nouveau *Cyrano*, lui fera parvenir des « lettres d'amour » qui procureront à leur destinataire une illusion bienfaisante.

Le réalisme de Gabriel Reuillard a été marqué par l'influence d'Antoine, cet homme de théâtre, d'Émile Zola et des Goncourt. Il lui vaudra cette appellation de « naturaliste du cœur ».

Si comme on l'a remarqué « la poudre parlait aussi dans son encre », à force d'honnêteté intellectuelle, à force de domination sur soi-même — pour rendre compte sans passion et dans un style simple mais coloré — il était parvenu à la sérénité, notamment dans le genre historique avec son *Scarron* : poète dans un corps d'infirmes. Comme si la future Madame de Maintenon, femme de celui-ci, avait eu besoin d'un faire-valoir, par compensation à sa beauté tranquille.

On retrouve encore en G. Reuillard « cet écrivain du peuple » dont parlait Victor Méric. Il fut un moment de sa vie où les contradictions de son double état social lui ont été plus sensibles. Ce fut au cours de la période antérieure à 1930. Il travaillait au manuscrit de son sixième

roman : *Mœurs*. Il en consacra le thème à l'étude d'une époque de transition « en mal d'enfancement, grosse de promesses et de menaces ». Ce fut le moment du grand krach boursier de Wall Street (24 octobre 1929) avant l'adoption par Roosevelt en 1932 de la nouvelle ligne économique. Aussi Gabriel Reuillard se plût-il à observer, pour sa part, les jeunes en proie à l'obsession de l'argent. Thème qu'il avait effleuré dans *L'Homme nu*. Le dernier roman : *L'âge d'or* ne parut qu'en 1948.

En 1967, Gabriel Reuillard se retirait, avec Mme Reuillard, en sa demeure de la rue de l'Église à Bois-Guillaume, « la Maison Haute ». Élu membre correspondant de l'Académie de Rouen le 17 avril 1964, il en devenait membre résidant le 25 mai 1968. Il y était reçu au cours d'une séance mémorable qu'illustrèrent la présence de son vieil ami, Roland Dorgelès, président de l'Académie Goncourt, et la projection du film tiré du grand livre de celui-ci : *Les Croix de Bois*.

L'année suivante, le 17 mai 1969, Gabriel Reuillard participait à la commémoration, par notre Compagnie, du centième anniversaire de Louis Bouilhet, et, le 6 décembre 1969, à l'hommage que nous rendions à la mémoire du pianiste virtuose et compositeur d'origine havraise, Adolphe Borchard. Il en fut heureux et nous de même. En effet, il s'était manifesté au sein de notre Académie dans ce qu'il préférait entre tout : la Littérature et la Musique.

Ancien membre du Comité directeur à la Société des Gens de Lettres, ayant appartenu aux instances nationales du Syndicat des Journalistes et membre élu au conseil de discipline professionnel, vice-président honoraire de l'Association des Écrivains Combattants, appartenant à la Société des Auteurs Dramatiques, il a toujours pris à cœur chacune des péripéties d'une longue carrière.

L'article généreux qui, le 6 août 1973, faisait part de son décès, survenu la veille à Paris, où il avait été transporté, était suivi le lendemain, dans *Paris-Normandie*, par une chronique qu'il avait signée. Elle fut la dernière de cette brillante légende qu'il avait consacrée pendant près de trente ans à l'illustration humaine de sa Normandie natale.

André RENAUDIN.

---

Une exposition des ouvrages édités ou manuscrits et souvenirs de Gabriel Reuillard a été réalisée et présentée à la Bibliothèque municipale de Rouen au printemps 1975.

## L'abbé Paul GRENET

(1912-1973)

C'est avec émotion que j'ai accepté de rendre hommage à M. l'abbé Paul Grenet, prêtre de grand savoir et de grande affabilité, mon professeur au Petit et au Grand Séminaire de Rouen, décédé au Mesnil-Esnard le 17 juillet.

D'origine irlandaise par sa mère, notre confrère était né à Bradford dans le Yorkshire en 1912. De son père, un Français tombé en 1916 sur le front d'Argonne, il n'avait gardé qu'une vision fugitive, mais durable comme il l'affirmait dans la dédicace de sa thèse de doctorat ès lettres : « *Ignoto paene patri, filius non immemor* »... « Au père quasi inconnu, le fils fidèle à sa mémoire ». Orphelin, il fut élevé par sa grand'mère à Caumont, à une époque où la vie était dure pour les gens sans fortune.

Il entre au Petit Séminaire de Rouen dirigé par le chanoine Herly : il se distingue très vite par son besoin de savoir et son esprit de finesse. Il profite largement d'un humanisme dispensé par des maîtres auxquels il vouera, une constante reconnaissance : les abbés Cahard, Derivière, Jean Delamare et Ephrem Legros qui enseignait la philosophie, fortement marquée par les thèses de Bergson.

Sans difficulté, il est admis au Grand Séminaire où l'accueille l'abbé Édouard Coutan qui lui révélera la pensée de Saint Thomas d'Aquin... « cette alliance intrépide de la Raison et de la Foi ». Bientôt, le voilà à Rome pour préparer sa licence de Théologie : il enrichit sa culture intellectuelle dans les Universités pontificales et son goût artistique en découvrant les œuvres de ces hommes de génie bâtisseurs de la ville des Césars et de la ville des papes. Le Samedi Saint 1935, il est ordonné prêtre en la cathédrale Saint-Jean-de-Latran.

Rentré en France, il reste deux ans au Petit Séminaire, le temps de préparer sa licence de philosophie universitaire : il travaille à la Sorbonne et à l'Institut Catholique où il aura pour maître Jacques Maritain. A Rouen, son rôle est celui d'un modeste surveillant, partageant la vie des élèves d'un collège alors bien « enclos », selon le mot d'Edward Montier : je le vois encore arpenter à grands pas la salle d'études, savourant le miel de la correspondance de Saint François de Sales dont il faisait sa lecture spirituelle et qui lui enseignait la fermeté dans la Foi, la douceur dans les relations humaines et l'abandon aux volontés de la Providence...

En 1937 — il a 25 ans — on lui confie la chaire de Philosophie au Grand Séminaire diocésain. Tâche délicate, car il se trouve être le premier professeur auquel les futurs clercs auront affaire au seuil d'une nouvelle étape de leur destinée. L'accueil sera peut-être déterminant pour la persévérance... Or l'abbé Grenet possédait au plus haut point cette vertu d'accueil ! Le voilà en classe devant une trentaine de jeunes gens d'origine diverse, de formation intellectuelle variée, d'esprit normalement critique auxquels il va falloir exposer la doctrine thomiste alors reçue dans l'Église comme la meilleure « *ancilla theologiae* », la servante d'une

saine théologie. Pour répondre aux exigences des Congrégations romaines, chaque élève doit posséder, sinon étudier, un manuel : l'avouerais-je... nous n'avons guère découpé l'ouvrage du P. Boyer : notre professeur préférait, avec raison, nous mettre directement en contact avec le texte de la Somme Théologique qu'il commentait avec clarté, qu'il confrontait avec les grands systèmes philosophiques, et dont il nous faisait même apprendre par cœur quelques chapitres essentiels tels, par exemple, les voies menant à la connaissance de Dieu. Avec lui, la doctrine élaborée au Moyen Age était « repensée et revivifiée au contact des réalités de notre temps et des problèmes urgents en quête de solution ».

Véritable maître à penser, il ne se contentait pas d'un enseignement « ex cathedra », mais acceptait, recherchait le dialogue : Il nous encourageait à présenter des exposés sur des sujets les plus divers touchant à Parménide, à Plotin, à Thomas More, à Michel-Ange, aussi bien qu'au symbolisme des peintures des catacombes ou à l'histoire de la première guerre mondiale. Il critiquait nos travaux sans nous décourager : il avait le talent de faire découvrir, à travers une réponse embrouillée, un point de vérité qui méritait d'être approfondi et rédigé en français plus intelligible. Tout cela était dit avec simplicité, avec une délicatesse qui faisait accepter sans blessure la remarque méritée. Quand il sentait l'attention faiblir, il n'insistait pas et apportait une détente appréciée en lisant quelques pages de Claudel que, poète lui-même, il savait nous faire goûter ou un chapitre de Wells, de Chesterton, qui avaient ses préférences...

Rien de banal dans son enseignement, que ce soit devant ses élèves, devant les étudiants du Cercle thomiste de Caen, devant les fidèles attentifs à sa prédication, ou devant un public attiré par des conférences dont les titres ne pouvaient manquer de piquer la curiosité. Pouvaient-on rester indifférent à l'affiche : « Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus répond à Jean-Paul Sartre » ? Ouvert à tous les courants de la pensée actuelle, l'abbé Grenet étudiait le marxisme et les existentialismes. Pour les lecteurs de l'« Ami du Clergé », il fit une critique serrée du Père Theillard de Chardin. S'il n'était pas d'accord avec le philosophe, il gardait grand respect pour l'homme qui avait durement souffert pour défendre ses théories. Le drame du P. Theillard ne fut-il pas intérieurement le sien ? Jamais absolu dans ses jugements, notre confrère regrettait parfois telle ou telle remarque qu'il avait pu faire et qui lui semblait outrée avec le recul du temps et de la réflexion. Une chose est certaine : il s'indignait de voir contestée la doctrine thomiste résumée par lui dans un petit ouvrage de la collection « Que sais-je ? » et dans laquelle il voyait la meilleure base de la théologie. Il pensait que certaines nouveautés trouvent facilement audience moins pour le sérieux de leur fondement qu'en raison de l'éclat ou de l'audace de leurs auteurs.

L'un des sommets de l'histoire intellectuelle de l'abbé Grenet fut la soutenance, en Sorbonne, de sa thèse de doctorat consacrée à « l'origine de l'analogie dans les Dialogues de Platon » Un pareil travail supposait une étude approfondie des textes, leur patiente méditation, la lecture des meilleurs commentateurs de l'apologiste de Socrate. Le savant abbé avait rassemblé une précieuse documentation qui lui serait d'un grand secours lorsqu'il fut désigné, en 1957, pour la chaire d'histoire de la philosophie grecque à l'Institut Catholique de Paris.

Quatre ans plus tôt, notre Académie lui avait ouvert ses portes à la suggestion du chanoine Coutan et de M. Robert Troude qui devait bientôt le saluer comme le « benjamin de la Compagnie ». Il avait 41 ans. Les deux discours de la séance publique furent un régal pour l'esprit. Fidèle à sa manière, l'abbé Grenet répondait à l'interpellation : « Platon a-t-il encore quelque chose à nous dire ? » Et d'argumenter en démontrant que le vieux penseur pouvait encore aider nos générations dans la découverte de Dieu comme dans le renouveau d'un ordre social établi sur la notion de Bien Commun. M. Troude, quant à lui, avait choisi, gageure pour gageure, de broser le portrait du Père André, farouche pourfendeur de la scolastique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le récipiendaire avait dû rire de bon cœur en entendant le jésuite — lui-même membre de notre Académie — s'émerveiller en interpellant ses contemporains d'une manière insolente que ne récuseraient peut-être pas certains des nôtres. « Mais comment peut-on être thomiste ? »

Loin de Rouen, notre confrère n'oubliait pas pour autant notre Compagnie : il en reprit le chemin lorsque, sa santé compromise, il devait abandonner Paris pour se consacrer à l'aumônerie des religieuses de la Providence au Mesnil-Esnard. Il partageait son temps entre les conférences aux novices et au dépouillement des œuvres du P. Barré, fondateur de l'Institut au XVII<sup>e</sup> siècle. Il venait aussi parmi nous, apportant le mot juste qui clarifiait une discussion ou nous faisant profiter de son savoir lors de sa communication sur le structuralisme ou sur les ouvrages du Professeur Piclin, candidat à l'un de nos prix.

Sa dernière intervention fut son rapport sur les mérites de son ami M. Maurice Morisset qu'il souhaitait voir siéger parmi nous. Il le fit en fin psychologue, avec une pointe d'humour britannique qui n'excluait en rien son sens délicat de l'amitié. Il avait été heureux de l'élection qui avait suivi et chacun de nous pouvait s'attendre à un discours en réponse sûrement marqué du sceau de l'originalité ! Le Destin a voulu qu'il en soit autrement.

L'ultime joie de l'abbé Grenet fut un pèlerinage en Terre Sainte accompli au début de cette année : était-ce prudent ? Sagesse humaine et Sagesse divine ne sont pas toujours en accord à nos regards. Près de la Grotte de Bethléem, au Mont des Béatitudes ou au Saint Sépulcre, notre ami eut-il quelque pressentiment d'un proche et définitif départ ? Il aura emporté son secret. Il surmonta difficilement la fatigue du voyage. Le repos, la science médicale, les soins attentifs des Sœurs ne purent rien contre le mal qui le minait. Le 17 juillet, détaché de tout, il quittait la terre des hommes pour découvrir, face à face, le Christ auquel, au nom de sa Foi, il avait voué toute sa vie et dont il avait contribué à faire connaître le Message de l'Espérance et de la Paix.

Puisse chacun des membres de notre Académie qu'il a honorée, s'inspirer de son exemple et apporter un peu de lumière, un peu de Vérité qui est le reflet de Dieu, à ceux qui cheminent dans le doute et dans la nuit. Ce sera la manière la plus positive de rester fidèle à la mémoire de l'abbé Paul Grenet.

Abbé André FOURÉ.

## Jean BAILLY

(1902-1973)

L'Académie a appris avec émotion le récent décès de M. Jean Bailly, élu membre correspondant le 13 mai 1961 sur rapport de M. Robert Eude.

Né à Condé-sur-Noireau en 1902, M. Bailly, ayant achevé ses études de pharmacien à l'Université de Strasbourg, vint se fixer au Trait en 1930. Il avouait avec malice que s'il avait suivi cette voie, c'était sur l'ordre de son père afin de répondre à la nécessité « *primum vivere* », mais que sa vocation était toute autre. Il était né archéologue et, dès son enfance, il parcourait sa région natale, s'arrêtant dans les monuments dont il retenait les moindres détails. Servi par une étonnante mémoire, il lui arrivait, dès le lycée, de « coller » tel ou tel professeur qui s'aventurait à identifier le sujet d'une sculpture ou d'un tableau, à dater une œuvre d'art, ou qui s'enfermait dans une question d'héraldique ou dans l'histoire d'une noble famille.

Les années passant, notre confrère visita systématiquement les églises et chapelles de la province. Il souhaitait publier le résultat de ses enquêtes augmenté d'études sur les lieux de culte disparus depuis la Révolution. Un banal incident domestique détruisit presque totalement son imposant fichier : travail de toute une vie impossible à reconstituer, surtout quand les peines familiales et une santé profondément atteinte ne laissaient pas de répit au savant privé du fruit de ses recherches dans les archives, dans les bibliothèques ou dans les monuments eux-mêmes examinés et photographiés avec patience.

Inspecteur de la Société française d'archéologie, membre de la Commission supérieure des Monuments historiques et de la Commission départementale des Antiquités, pour ne citer que quelques-uns des groupements auxquels notre confrère collaborait activement, il est difficile d'énumérer ses communications qui font autorité auprès de ceux qui s'attachent au passé monumental de la Normandie. Citons au moins ses études sur les abbayes de Jumièges et de Fécamp, à l'occasion de leur XIII<sup>e</sup> centenaire, sa magistrale interprétation de l'iconographie du tombeau des cardinaux d'Amboise, ses recherches sur les chapiteaux et la date de construction de Saint-Georges de Boscherville, sa publication des tombeaux de la Collégiale d'Eu, sa contribution au recensement des litres seigneuriales du pays de Caux, ses nombreuses interventions et ses rapports à la Commission des Antiquités dont il était l'un des membres les plus écoutés.

Cette science, marquée du sceau d'une parfaite probité intellectuelle, M. Bailly ne la conservait pas jalousement comme un trésor auquel personne ne devait avoir accès : avec simplicité, avec libéralité, avec aussi un sens de l'humour qu'il avait développé par ses conversations avec les gens de la campagne ou avec sa clientèle, il faisait largement bénéficier les autres de son prodigieux savoir, donnant toujours l'honneur à son interlocuteur de le considérer comme averti des questions où lui-

même était un maître dont l'extrême modestie demeura le défaut dont il ne put jamais se corriger.

Quelle peine lorsqu'il assistait à la ruine de ces humbles sanctuaires où il avait passé des heures à contempler les thèmes développés par des artistes inconnus, inspirés par la Bible ou la Légende dorée qui lui étaient personnellement si familières !

Quelle véhémence parfois, chez cet homme pacifique, quand il découvrait des saccages ou des bouleversements intempestifs dans l'une ou l'autre de nos églises, mais quelle joie lorsqu'il voyait la résurrection d'un petit monument abandonné, sauvé par des paroissiens de bonne volonté conseillés par lui et guidés par des techniciens de talent, comme ce fut le cas pour Saint-Étienne-le-Vieux, Cideville, Bielleville ou Baudribosc ! Quelle satisfaction enfin lorsqu'il vit le retour à Allouville-Bellefosse du mobilier illégalement « bradé » dont l'inventaire minutieux, uniquement établi grâce à sa mémoire sans défaut, permit aux enquêteurs de retrouver la trace sans contestation possible !

A l'annonce de son élection, M. Bailly avait loyalement prévenu que son activité professionnelle et sa santé ne lui permettraient pas de venir aisément siéger parmi nous. Notre Compagnie fut certes privée d'interventions qui auraient enrichi nos séances et nos *Précis*. Que l'Académie soit fière cependant d'avoir compté parmi ses correspondants ce savant si discret qui lui a fait honneur.

Souhaitons que sa documentation soit un jour prochain déposée aux Archives départementales et devienne accessible, telle une mine précieuse, à tous ceux qui sauront y puiser : ce sera la façon la plus certaine de garder fidèlement son souvenir.

Abbé André FOURÉ.

## Raymond POSTAL

(1898-1973)

M. Raymond Postal, que nous avons élu membre correspondant le 13 mai 1961, est décédé à Paris le 28 avril, en sa 76<sup>e</sup> année.

Quelques-uns d'entre nous se souviennent peut-être de la « communication » qu'il donna ici-même sur *L'œuvre de la France au Sahara* lorsqu'il prit séance le 16 juin 1962 (notre *Précis* l'a recueillie), mais peu, sans doute, l'ont connu au temps des ferveurs de sa jeunesse et de sa maturité.

Ces ferveurs, parfois endolories, apparaissaient dans les contacts, échanges de propos et de lettres, qu'on pouvait entretenir avec lui. Elles se sont moins confidentiellement exprimées dans plusieurs ouvrages, de nombreuses conférences et collaborations à des revues diverses, dont une certaine actualité fournissait les thèmes.

Le choix de ces thèmes, leur développement, leur éclairage révélaient une intelligence ouverte et attentive, une sensibilité frémissante, une âme inquiète de ses fidélités. Une belle écriture, un style harmonieusement articulé, reflétaient la distinction, la droiture et la noblesse d'un être qui, souvent écorché par ses tourments et par ses malheurs familiaux (la mort d'une fillette de 7 ans, celle de son épouse, celle, accidentelle, d'un fils de 15 ans) sauvegardait ses références, ses motivations spirituelles.

Né à Caen le 21 janvier 1898, Raymond Postal grandit à Rouen. Élève du pensionnat Jean-Baptiste de la Salle, puis de l'École supérieure de Commerce, il manifesta tout jeune son goût et son besoin d'écrire. Ayant débuté dans *Le Donjon* d'Alexandre Etienne, le père de notre confrère inoublié René Etienne, il fondait lui-même en 1916 *La Revue normande* qui passera ensuite en d'autres mains — amicales — sans que son nom disparût de la manchette et qui durera jusqu'en 1939. En 1917, Raymond Postal publie *Les voix héroïques*, en 1922 des notes d'une convalescence à Rouen, *La guerre chez nous*, en 1923, sous le titre *Feuilles d'observation*, quinze études sur des écrivains, normands pour la plupart. En 1920 était parue, signée de lui et de Charles-Théophile Féret, une anthologie critique des poètes normands depuis 1900.

Cependant, ayant renoncé au négoce que la mort de son père lui avait fait assumer et étant entré dans une maison d'édition parisienne, l'activité de sa plume va déborder nos horizons locaux.

L'un des problèmes nationaux du moment qui semblait mettre en cause certaines réalités essentielles, touchait en lui des fibres très sensibles, éprouvait les sentiments et les idées tenant à la fois, comme il est habituel, des dispositions de sa nature et de son choix délibéré. Ce problème était celui de la réintégration de l'Alsace dans la communauté française. Raymond Postal lui consacra trois volumes : *Alsace 1924*, *Le roman de l'Alsace* en 1927, *Explication de l'Alsace* en 1933, en même temps que se multiplieront des articles dans *La Revue universelle*, *La Revue hebdomadaire*, *Les Lettres*, *la nouvelle Revue des jeunes*, *Septentrion*...

La France croyait en 1919 recouvrer simplement dans son giron administratif des départements qui lui avaient été arrachés en 1871. L'Alsace croyait redevenir française sans perdre sa personnalité, son particularisme, ses habitudes et ses franchises. Après les effusions de la victoire, il se produisit un malentendu, une déception, puis un malaise qui s'aggrava. Raymond Postal nous introduisait à une connaissance plus approfondie et plus exacte des Alsaciens dont la fidélité à la France ne devait pas exclure leur fidélité à eux-mêmes, à leurs croyances, à leur langue, à leurs écoles, à leurs traditions. Dans le climat politique de ces années-là Raymond Postal apportait les données véritables d'une discorde douloureuse, avec une compréhension et une sympathie qui éclairaient, qui émouvaient, qui orientaient.

Ces trois volumes sur l'Alsace eurent pour Raymond Postal une conséquence heureuse qui allait marquer sa vie et enrichir son œuvre. Ils lui valurent en effet d'être admis parmi les privilégiés qui se rassemblaient régulièrement autour du maréchal Lyautey dans son appartement de la rue Bonaparte. S'y rencontraient avec les anciens de « l'équipe » marocaine quelques jeunes hommes qui eussent été capables d'appartenir à cette équipe, qui paraissaient dignes de recevoir à leur tour le message. Lyautey n'était plus alors qu'un prince dépossédé dont la blessure pourtant — son rappel du Maroc — s'était cicatrisée avec la réussite radieuse de l'exposition coloniale qui lui avait permis de créer encore. Il était mort depuis quatre ans quand Raymond Postal publia, en 1938, *Présence de Lyautey*. Cet ouvrage, plusieurs fois réédité, reste celui où le quadragénaire qu'il était devenu s'exprima lui-même le mieux.

Au cours des soirées de la rue Bonaparte où Lyautey s'abandonnait avec une confiance amicale et livrait ses rêves, ses élans, ses contradictions, ses nostalgies, ses obsessions, Raymond Postal sentait s'exalter en lui-même des consonances profondes. Analysant la pensée du maréchal et évoquant sa personne, il lui rendait un témoignage dont l'information pénétrante et l'enthousiasme lucide faisaient de ce portrait de Lyautey l'un des plus animés et des plus ressemblants. Quelle *présence* aussi dans l'enchaînement, relaté par Raymond Postal, des principales étapes de la vie de cet octogénaire toujours impatient d'agir, de déterminer des destins, celui de la France alors déchirée de luttes politiques violentes, celui des nouvelles générations dont les élites — qu'elles fussent bourgeoises ou populaires — devaient être dégagées, réunies, pour des entreprises salutaires !

Par Lyautey — dont il écrivit encore dans *Les Cahiers Charles de Foucault*, dont il parla très souvent en France et à l'étranger (il en parla trois fois à Rouen, notamment en 1940) — Raymond Postal fut amené à porter son regard et sa réflexion, avec une ferveur encore que l'âge avait seulement rendu moins lyrique, sur ce que nous appelions l'Empire français. Un volume, en 1945, s'intitulait précisément *La Communauté impériale française*.

En novembre 1949, il dirigeait les services d'information et de presse du ministère de la France d'Outre-Mer ; en juillet 1950, jusqu'en décembre 1953, ceux du ministère des relations avec les États associés. Il y fut chargé de missions en Indochine et en Afrique noire. Il le fut ensuite près du gouvernement général de l'A.O.F. *Les Cahiers français d'information*,

édités par la Présidence du Conseil, publiaient de lui diverses études sur les problèmes de l'Union française. La Croix de l'Ordre national du Vietnam et l'Étoile noire du Bénin s'ajoutaient à sa croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Les trois thèmes principaux qui avaient occupé son esprit et suscité son œuvre — l'Alsace, Lyautey, l'Afrique — Raymond Postal les reprenait et continuait de les reprendre, malgré les tracas, les épreuves personnelles qui ne cessaient de l'affecter, dans de nombreuses conférences qu'il prononçait en Belgique, en Suisse, à Paris, lors de célébrations solennelles, et en province. Le général Véron présida en 1947 l'une de celle qu'il donna à Rouen sur le maréchal Lyautey et en 1950 celle qu'il y donna sur l'Afrique Occidentale Française.

Raymond Postal dont le cœur et la pensée restaient si attachés à notre ville avait été heureux que nous l'appelions parmi nous. Ses qualités d'écrivain qui correspondaient à ses qualités intellectuelles et morales lui méritaient cette joie, un peu tardive. Nous l'eussions apprécié mieux en le rencontrant davantage.

S'il est vrai qu'on juge un homme selon l'âge auquel il remet son existence en question par un « qu'importe ? » désenchanté et sceptique tout pour Raymond Postal — de ses différents devoirs, de ses travaux, de ses amitiés, de ses souffrances, de ses règles de vie et de pensée, de ses valeurs et de sa foi — tout resta toujours important, sans que sa gravité manquât de courtoisie et de bonne grâce. Et si nous respectons ensemble, avec tristesse, quand l'un de nous meurt, l'usage des regrets et de l'éloge funèbre, nous pourrions avoir chacun, peut-être, d'autres raisons que le seul rituel académique de rendre hommage à la mémoire de Raymond Postal.

R.-G. NOBÉCOURT.

## Josette HÉBERT-COËFFIN

(1907-1973)

Grande, intelligente, jolie, d'une élégance naturelle, d'une distinction nullement apprêtée et d'un rare talent, on aurait pu croire que Josette Hébert-Coëffin avait été touchée, dans son berceau, par la baguette de quelque fée bienfaisante. Et ses très nombreux amis et admirateurs furent bouleversés, le 4 juin dernier, en apprenant qu'elle n'était plus... Sauf quelques proches, peut-être, personne ne soupçonnait que sa vie fut en péril. Nous la connaissions si vivante, si accrochée à son art, que nous n'envisagions pas une telle fin. Nous la savions cependant émotive, hypersensible et d'un tempérament quelque peu inquiet, comme, d'ailleurs, la plupart des véritables artistes.

En fait, elle connut une existence exceptionnelle, qui la combla, par certains côtés, sans pour autant lui ménager les rigueurs et les chagrins.

Fille du Docteur Hébert, qui jouissait alors à Rouen d'une bonne notoriété, Josette Hébert naquit dans notre ville le 16 décembre 1907.

Je la connus après la première guerre mondiale, alors que nous étions étudiants l'un et l'autre, elle à l'École des Beaux-Arts, et moi-même dans un atelier d'Architecture, dans les vieux bâtiments de la Place de la Haute-Vieille-Tour, aujourd'hui disparus, sous la direction commune de Victorien Lelong.

Elle reconnaissait volontiers, avec son tempérament naturellement enthousiaste, avoir passé une enfance privilégiée et racontait ainsi comment lui vint sa vocation.

Se promenant un jour avec sa mère, rue Saint-Nicolas, elle remarqua un homme à barbe blanche qui sculptait une pierre ; elle s'arrêta pour le regarder travailler et elle s'émerveilla de ce que, à l'aide d'un ciseau, le vieux sculpteur tirait une figure d'un morceau de pierre informe. Le soir, elle demanda à sa mère de lui acheter de la terre à modeler.

Une vocation était née...

Quelques années après, Josette Hébert entra à l'atelier d'Alphonse Guilloux. Elle y révéla aussitôt des dispositions exceptionnelles, remportant de flatteuses récompenses.

Puis ce fut son mariage avec le fils d'un industriel de Rouen, aviateur aussi, qui devait mourir quelque sept ans plus tard, laissant son épouse et sa fille dans une situation précaire. « Elle était belle, remarqua Pierre-René Wolf, elle aurait pu choisir une vie facile, un remariage, mais elle a préféré travailler durement ». Elle ne voulut que se raccrocher à son ancien métier, à sa vocation de sculpteur, ainsi que son mari l'en avait priée sur son lit de mort. Elle s'attaqua dès lors à de grands sujets académiques vigoureux et solidement construits, un peu à la manière de Rodin.

Puis elle entra à la manufacture de Sèvres ; elle y travailla sous les

ordre de Jeansoly, excellent artiste, de l'enseignement duquel elle tira certainement un grand profit. Elle s'amusait parfois à rappeler que son appartenance à Sèvres lui conférait, en vertu de la réglementation de cette manufacture, qui remonte à 1758, le droit de porter l'épée...

A partir de cette époque, elle fut fréquemment inspirée par la faune et se révéla animalière de talent. Sa notoriété grandit. Elle réalisa bientôt « La biche et son faon » pour le Président Auriol.

Seuls, ses amis intimes savaient qu'elle menait alors avec courage et constance une vie extrêmement difficile.

Chrétienne, et même mystique, elle ne pouvait pas ne pas être attirée par l'art religieux. Elle le fut, et plus particulièrement par les représentations de la Vierge, et à tel point qu'on l'appela l'« Imagière de Notre-Dame », titre dont elle était fière. Plus de trente statues de la Vierge sortirent de ses mains, aujourd'hui réparties dans des églises et des monastères, un peu partout en France et même à l'étranger. Je citerai seulement la Notre-Dame de la Garde d'Étretat, Notre-Dame de Prudence de Pacy-sur-Eure, et la Vierge de Lyons-la-Forêt pour laquelle sa fille avait posé.

Parmi ses œuvres encore : l'autel de l'église d'Auffay, le très bel ange qui couronne la sépulture du comte Olivier de Beauregard, et la statue de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, un sujet très difficile à traiter, que Josette Hébert-Coëffin réalisa pour sa chère église de Beuzeville. Les habitants de ce bourg conserveront longtemps le souvenir de cette artiste à la fois inquiète et confiante, au regard clair, imaginative, simple et bonne. Elle reçut un jour la visite du curé de Cucq : il désirait vivement une statue de la Vierge réalisée par elle, mais il était tout à fait incapable de la payer. Elle sourit, puis elle exécuta la statue et la lui offrit. Elle savait que, de tous les arts, le plus délicat, peut-être, était celui de faire plaisir.

Josette Hébert-Coëffin ignore toujours le non-figuratif. Mais elle avait su adopter, dans un style très personnel, une expression simplifiée, très contemporaine, que son grand talent imprégnait de charme, de douceur et de beauté.

Elle travailla quelque temps à la Monnaie où elle développa son goût et sa technique de graveur et de médailleur, au point qu'elle ne fit plus guère autre chose. Elle y réussissait admirablement. Le revers de ses médailles n'était jamais seulement décoratif. Il ajoutait un complément au sujet principal, parfaissant l'œuvre, selon une inspiration délicate.

Josette Hébert-Coëffin réalisa près de deux cents médailles, ce qui représente une œuvre considérable.

Elle faisait parler ses modèles pendant les séances de pose et trouvait là une occasion d'échanges très enrichissants. Elle essayait toujours de « percer » le personnage. Elle fit la médaille officielle du général de Gaulle, qui ne consentit d'ailleurs jamais à poser ; elle dut le « prendre », cachée dans un coin de la salle, pendant ses conférences de presse. Parmi beaucoup d'autres, les médailles de Jean Cocteau, Raoul Nordling, Marie Curie, Georges Lanfry, Louis Harmand, René Coty et Madame Coty, Atatürk, Lopez, Matéos, le Président du Mexique, Louis Pasteur, Albert Dupré. Un certain nombre de médailles inaugurales ou commémoratives sortirent

également de ses mains, comme celles du paquebot France, du Pont de Tancarville, du 13<sup>e</sup> centenaire de Jumièges, ou du 5<sup>e</sup> centenaire de Jeanne d'Arc.

Josette Hébert-Coëffin partageait son temps entre Rouen et Paris, où elle occupait un appartement 112, quai Blériot.

Elle fut élue membre correspondante de notre Académie en 1938. C'était la troisième femme qui franchissait le seuil de notre Compagnie, après Colette Yver et Mme Lefrançois-Pillion.

Josette Hébert-Coëffin était officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres, chevalier de l'Ordre national du Mérite et chevalier de l'Ordre du Mérite Culturel et Artistique. Elle reçut, entre autres récompenses, la première médaille du Salon des Artistes Français, la médaille d'or de la Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie, la médaille d'or de l'Exposition Internationale de Paris 1937. Elle fut enfin la première lauréate de la Fondation Quaggenheim à New-York.

Par un matin du début de juin de cette année, alors que les vergers du Roumois se couvraient de fleurs de pommiers, la vieille cloche de l'église de Beuzeville tinta le glas. C'était le dernier adieu de cette incomparable artiste à ses amis, à la nature, à la vie qu'elle avait tant aimée. On ne pouvait y croire, tant la nouvelle avait été soudaine, tant la maladie avait frappé brutalement. Peut-être cette femme, cette artiste, d'une sensibilité très vive, qui avait connu de dures épreuves, était-elle devenue sans défense aux agressions de la maladie, et peu apte à y résister. Une leucémie l'avait terrassée au milieu de souffrances extrêmement pénibles.

Josette Hébert-Coëffin est inhumée au cimetière Saint-Germain de Pont-Audemer, dans la même tombe que son mari, surmontée d'un grand-duc, sa dernière œuvre inachevée.

Pierre-Maurice LEFEBVRE.

## Table des Matières

	Pages
TABLEAU DE L'ACADÉMIE AU 31 DÉCEMBRE 1973 .. . . . . .	9
CHRONIQUE DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE .. . . . . .	15
PRIX DE L'ACADÉMIE .. . . . . .	19
<b>LE CENTENAIRE DE FÉLIX-ARCHIMÈDE POUCHET</b>	
<i>Un grand rouennais</i> .. . . . . . par M. JACQUES LIGER.	23
<i>Pouchet, initiateur de la cytologie vaginale</i> .. . . . . . par le professeur R. LAUMONIER.	27
<i>Le naturaliste</i> .. . . . . . par le professeur REY.	45
<i>Hommage d'un pastorien</i> .. . . . . . par le docteur Pierre NICOLLE.	51
<b>DISCOURS DE RÉCEPTION</b>	
Discours de Mme GERMAINE RICOU (3 février 1973) : <i>Écologie, science de l'environnement</i> .. . . . . .	61
Réponse de M. LOUIS HÉDIN : <i>Un biologiste normand : Ducrotay de Blainville</i> .. . . . . .	73
Réception de M. GASTON SÉBIRE (24 novembre 1973) : <i>L'artiste offre un de ses tableaux à l'Académie</i> .. . . . . .	81
Réponse de M. ANDRÉ RENAUDIN : <i>Qui êtes-vous, Gaston Sébire?</i> .. . . . . .	83
<b>CONFÉRENCES PUBLIQUES ET COMMUNICATIONS</b>	
<i>Jean de Marigny, archevêque de Rouen</i> .. . . . . . par M. l'abbé ANDRÉ FOURÉ.	95
<i>L'artiste et son message</i> .. . . . . . par M. MICHEL CIRY.	105

	Pages
<i>Les hôtes, artistes et écrivains, de Varengueville-sur-Mer</i> .. ..	125
par le docteur PIERRE NICOLLE.	
<i>Albert Glatigny, le trouvère du Parnasse</i> .. .. .	137
par M. ANDRÉ RENAUDIN	
<i>La vie d'une famille bourgeoise dans la région rouennaise de 1800 à 1848</i> .. .. .	153
par M. ANDRÉ MASSON.	
<i>Une leçon de biologie végétale vieille de 150 millions d'années</i>	161
par le professeur B. BOULLARD.	
<i>Un missionnaire normand : le Père Charles de Brévedent</i> .. ..	167
par le R.P. Dom JEAN LAPORTE.	
<i>Gamelin et la bataille de la Marne</i> .. .. .	181
par M. R.-G. NOBÉCOURT.	
<i>Qu'est-ce que la vertu?</i> .. .. .	189
par M. FRANÇOIS BURCKARD.	

#### HOMMAGE DE LA COMPAGNIE A SES MEMBRES DÉCÉDÉS

GABRIEL REUILLARD .. .. .	193
Abbé PAUL GRENET .. .. .	196
JEAN BAILLY .. .. .	199
RAYMOND POSTAL .. .. .	201
JOSETTE HÉBERT-COËFFIN .. .. .	204

#### DISCOURS DE RÉCEPTION

Discours de M. Louis Hébert	205
Discours de M. Louis Hébert	206
Discours de M. Louis Hébert	207
Discours de M. Louis Hébert	208
Discours de M. Louis Hébert	209

#### CONFÉRENCES PUBLIQUES ET COMMUNICATIONS

Conférence de M. Louis Hébert	210
Conférence de M. Louis Hébert	211
Conférence de M. Louis Hébert	212
Conférence de M. Louis Hébert	213
Conférence de M. Louis Hébert	214



Depot for the Tr. 1918

	Pages
Les âges, crises et dévotions de Yvonne de France par le docteur Pierre Nodding	125
Albert Clément, le couvreur de France par M. André Fournier	137
Le vie d'une famille rouennaise dans la région normande de 1800 à 1840 par M. André Fournier	153
Une leçon de biologie végétale vieille de 120 millions d'années par le professeur S. Boullenger	166
Un missionnaire normand : le Père Charles de Beuvron par le R.P. Louis Jean Larocq	187
Général et le général de la marine par M. R.-G. Desbrosses	198
Qu'est-ce que la vertu ? par M. François Joly	204

HOMMAGE DE LA COMMISSION



DES MEMBRES DÉCÉDÉS

Georges Rolland	205
Abel Paul Girard	206
Jean Durly	207
Raymond Pesty	208
Joseph Hénart Ollivier	209

